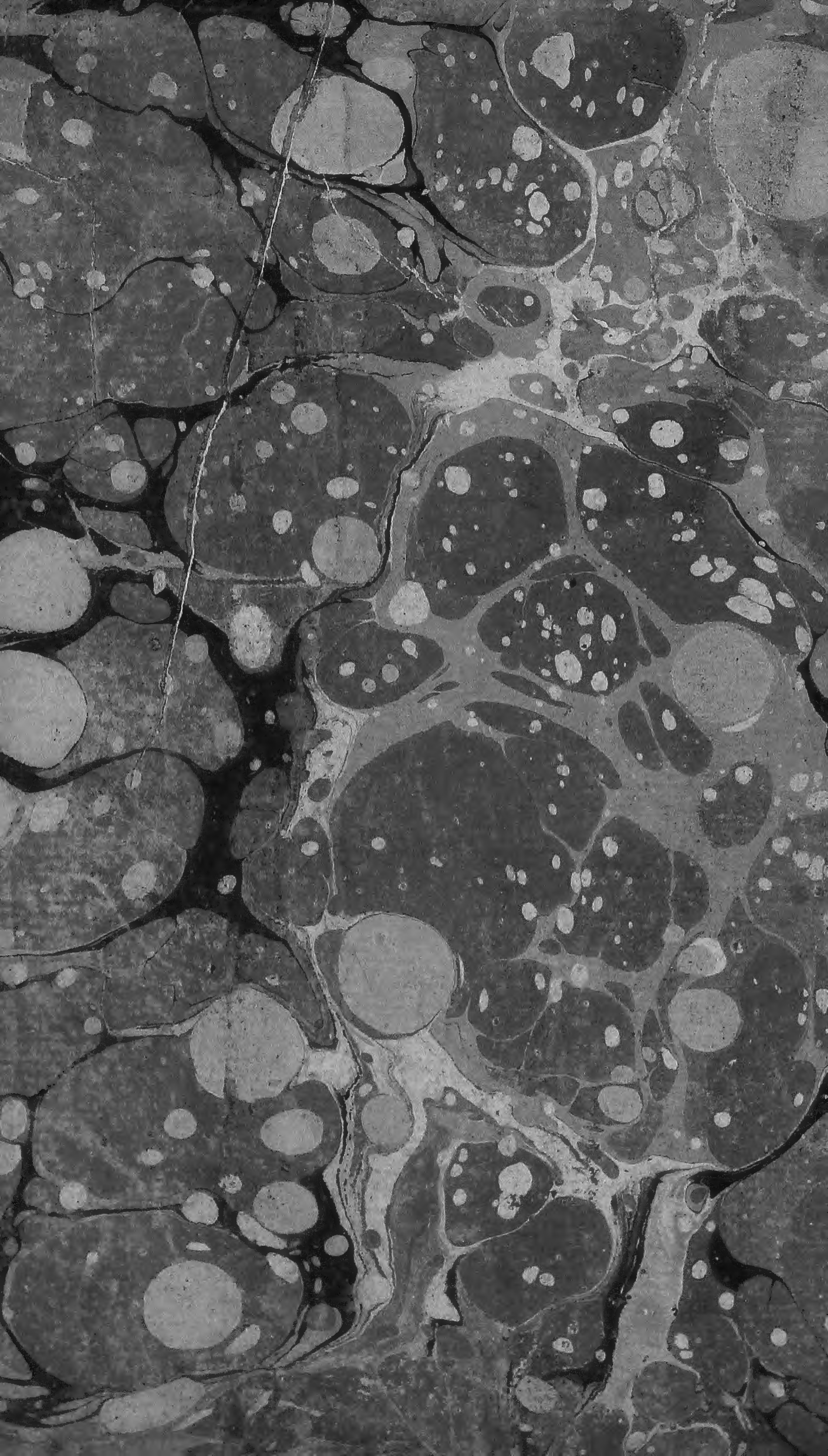
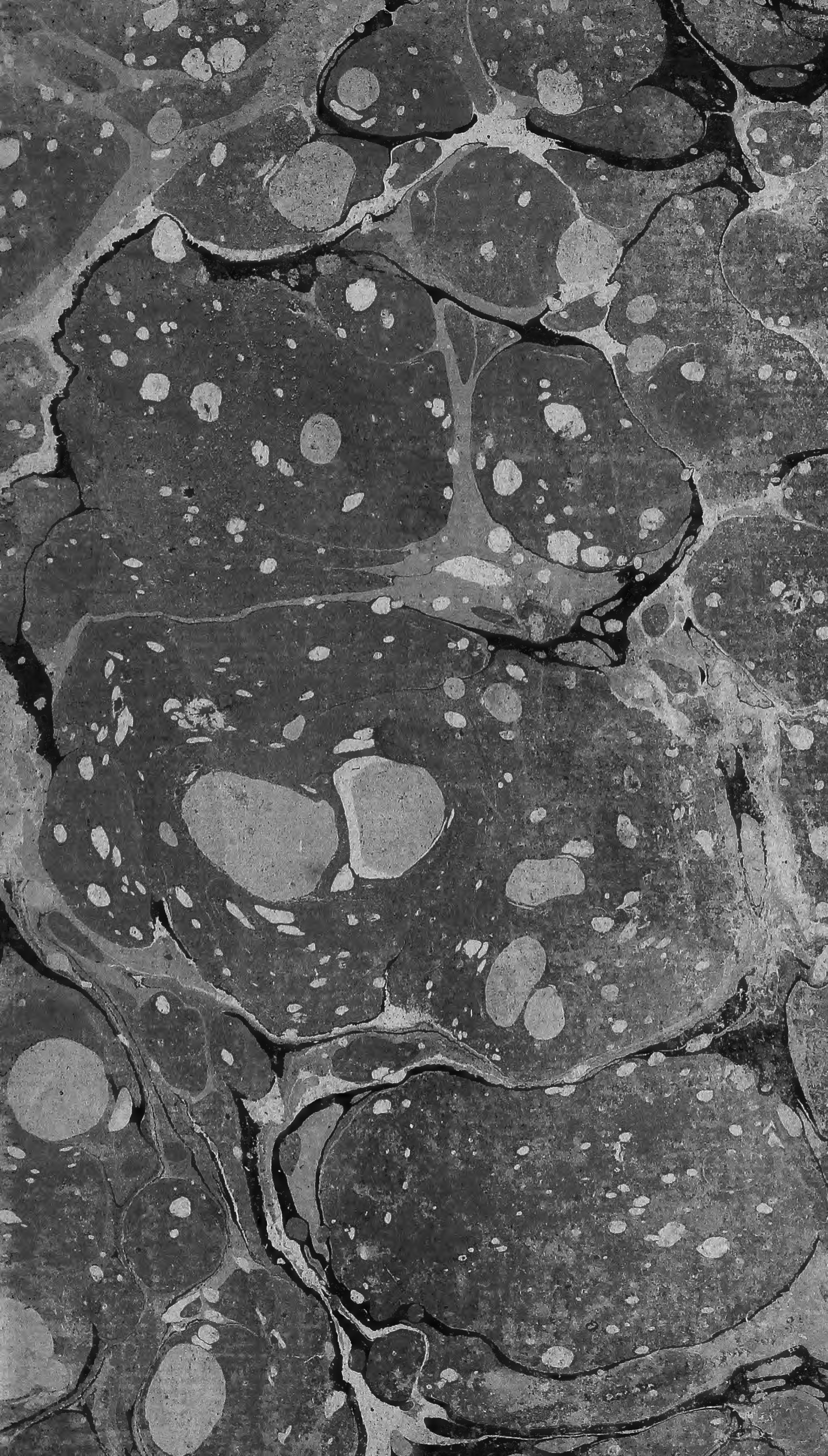







EX LIBRIS
B.B.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE,

Par LESAGE.

Édition ornée de Figures en taille douce, gravées par les meilleurs Artistes de Paris.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez { JANET, rue Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.
HUBERT, graveur, place du Panthéon, n° 16.

L'AN TROISIÈME.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE,
LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas, ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison.

Un reste d'honneur et de religion, que je ne laissais pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre non-seulement à quitter Arsénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvais pourtant cesser d'aimer, quoique je susse bien

qu'elle me faisait mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé! Un beau matin, je fis mon paquet; et, sans compter avec Arsénie, qui ne me devait à la vérité presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respirait qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait une si bonne action, que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu dom Mathias mon maître; je le saluai: il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je servais. Je lui répondis que depuis un instant j'étais hors de condition; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenaient point, je venais d'en sortir de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, et me dit qu'il voulait me placer lui-même avantageusement, puisque j'étais un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, et me mit dès ce jour-là chez dom Vincent de Guzman, dont il connaissait l'homme d'affaires.

Je ne pouvais entrer dans une meilleure maison ; aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Dom Vincent était un vieux seigneur fort riche, qui vivait depuis plusieurs années sans procès et sans femme, les médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle aurait encore pu conserver long-temps si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer à se remarier, il s'était donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entrait alors dans sa vingt-sixième année, et pouvait passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avait un esprit excellent et très-cultivé. Son père était un petit génie ; mais il possédait l'heureux talent de bien gouverner ses affaires. Il avait un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimait à parler, et sur toutes choses, de guerre et de combats. Si par malheur on venait à toucher cette corde en sa présence, il embouchait dans le moment la trompette héroïque, et ses auditeurs se trouvaient trop heureux, quand ils en étaient quittes pour la relation de deux sièges et de trois batailles. Comme il avait consumé les deux tiers de sa

vie dans le service, sa mémoire était une source inépuisable de faits divers, qu'on n'entendait pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontait. Ajoutez à cela qu'il était bègue et diffus ; ce qui rendait sa manière de conter fort désagréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère ; il avait l'humeur égale ; il n'était ni entêté, ni capricieux : j'admirais cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivait honorablement. Son domestique était composé de plusieurs valets, et de trois femmes qui servaient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de dom Mathias m'avait procuré un bon poste, et je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connaître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns et des autres ; puis, réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître et tous les domestiques.

Il y avait déja plus d'un mois que j'étais chez dom Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguait de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venaient à s'arrêter sur moi, il me semblait y remarquer une sorte de complaisance que je ne

voyais point dans les regards qu'elle laissait tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits-maîtres et des comédiens, je ne me serais jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi ; mais je m'étais un peu gâté parmi ces messieurs, chez qui les dames mêmes les plus qualifiées ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disais-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent : que sais-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là? Mais non, ajoutai-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines qui, démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusques dans la poussière, et se déshonorent sans rougir : c'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui, satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule d'inspirer et de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeais de ma maîtresse, sans savoir précisément à quoi je devais m'arrêter. Cependant, lorsqu'elle me voyait,

elle ne manquait pas de me sourire et de témoigner de la joie. On pouvait, sans passer pour fat, donner dans de si belles apparences; aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, et je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paraître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me voulait procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne que je n'en avais eu jusqu'alors. Je dépensai en linge, en pommades et en essences, tout ce que j'avais d'argent. La première chose que je fesais le matin, c'était de me parer et de me parfumer, pour n'être point en négligé s'il fallait me présenter devant ma maîtresse. Avec cette attention que j'apportais à m'ajuster, et les autres mouvemens que je me donnais pour plaire, je me flattais que mon bonheur n'était pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avait une qu'on appelait Ortiz. C'était une vieille personne qui demeurait depuis plus de vingt années chez dom Vincent. Elle avait élevé sa fille, et conservait encore la qualité de duègne;

mais elle n'en remplissait plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer, comme autrefois, les actions d'Aurore, elle ne s'occupait alors qu'à les cacher. Un soir, la dame Ortiz, ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que si j'étais sage et discret, je n'avais qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendrait là des choses que je ne serais pas fâché de savoir. Je répondis à la duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerais pas d'y aller; et nous nous séparâmes vîte, de peur d'être surpris. Que le temps me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, et depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître! Il me semblait que tout se fesait dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque dom Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avait déja souvent étourdi. Mais, ce qu'il n'avait point encore fait, et ce qu'il me gardait pour ce soir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étaient distingués de son temps; il me raconta même leurs exploits.

Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout! Il acheva pourtant de parler, et se coucha. Je passai aussitôt dans une petite chambre où était mon lit, et d'où l'on descendait dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade, je pris une chemise blanche après l'avoir bien parfumée; et, quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avait regagné son appartement, et que l'heure du berger était passée. Je m'en pris à dom Vincent: mais, comme je maudissais ses campagnes, j'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge allait mal, et qu'il était impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompais si bien, qu'un gros quart d'heure après je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit? Promenons-nous dans ce jardin, et songeons au

rôle que je dois jouer : il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sais de quelle manière on en use avec les grisettes et les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, et vous brusquez sans façon l'aventure ; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre et respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportemens, il doit l'attendre d'un moment de faiblesse.

C'est ainsi que je raisonnais, et je me promettais bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentais qu'en peu de temps j'aurais le plaisir de me voir aux pieds de cet aimable objet, et de lui dire mille choses passionnées. Je rappelai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvais me servir dans notre tête-à-tête, et me faire honneur. Je comptais de les bien appliquer, et j'espérais qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connaissance, je passerais pour avoir de l'esprit quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes

ces pensées, qui amusaient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Je pris courage, et me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt assis dans un cabinet de verdure qui était au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendais depuis si long-temps, minuit sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle mais moins impatiente que moi, parut. Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici? Deux heures, lui répondis-je. Ah! vraiment, reprit-elle en riant, vous êtes bien exact: c'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous. Je ne vous en dirai pas davantage, le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi; je vais vous conduire à son appartement. A ces mots, la duègne me prit la main, et, par une petite porte dont elle avait la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.

CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble.

Je trouvai Aurore en déshabillé. Je la saluai fort respectueusement, et de la meilleure grace qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, et dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre. Après ce prélude qui ne me déplut point, elle m'adressa la parole. Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement, et vous distingue de tous les autres domestiques de mon père; et, quand mes regards ne vous auraient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permet pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli, je devais épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec

transport ; et, me jetant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! madame, serait-il bien possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune et le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens..... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous, reprenez votre place, et m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien ; et, pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier beau, bien fait, et d'une naissance illustre. Il se nomme dom Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, et s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrais bien être instruite. J'aurais besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, et m'en rendît un



Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma Maîtresse; vous allez réveiller mes femmes

Bornet Inv. J J Hubert direxit

compte fidèle. Je fais choix de vous. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse et de discrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrais là-dessus. J'avais d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change : mais je me remis promptement l'esprit ; et, surmontant la honte que cause toujours la témérité quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étais follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connaître que je savais bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de dom Luis. Après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappela, me remena dans le jardin, et me dit en me quittant : Bon soir, Gil Blas ; je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous, je connais trop votre ponctualité là-dessus.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable pour faire réflexion qu'il me convenait mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourrait me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étaient ordinairement bien payés de leurs peines; et je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeait de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que dom Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité; ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hasard dans la rue un garçon de ma connaissance : nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, et nous dit qu'il venait d'être chassé de chez dom Joseph Pacheco, père de dom Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusait d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitais d'apprendre; et

je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis, fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse. C'était la nuit prochaine que je devais la revoir, à la même heure et de la même manière que la première fois. Je n'avais point ce soir-là tant d'inquiétude; et, bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde; et ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pommader et me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avais bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda, dès que je parus, si je m'étais bien informé de dom Luis. Oui, madame, lui dis-je, et je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en sais. Je vous dirai premièrement qu'il partira bientôt pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage il

n'en saurait manquer, puisqu'il est gentilhomme et castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit et les manières fort agréables ; mais ce qui peut-être ne sera guère de votre goût, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs ; il est diablement libertin. Savez-vous qu'à son âge il a déja eu à bail deux comédiennes? Que m'apprenez-vous? reprit Aurore. Quelles mœurs! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licencieuse? Oh! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit; et les valets sont fort sincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente dom Alexo Segiar, dom Antonio Centellès et dom Fernando de Gamboa : cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en soupirant ; je vais, sur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déja de profondes racines dans mon cœur, je ne désespère pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'était pas vide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler

mon secret ; songez que je l'ai confié à votre silence.

J'assurai ma maîtresse qu'elle pouvait demeurer tranquille, et que j'étais l'Harpocrate * des valets confidens. Après cette assurance, je me retirai, fort impatient de savoir ce qu'il y avait dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussitôt je pensai qu'Aurore m'en aurait sans doute donné davantage si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payait si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étais fâché d'avoir détruit, dans sa naissance, une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite. J'avais pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avais faite si mal à propos en pommades et en parfums.

* C'était, chez les anciens, le dieu du silence.

CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez dom Vincent; et de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

Il arriva peu de temps après cette aventure, que le seigneur dom Vincent tomba malade. Quand il n'aurait pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violens, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appelait le docetur Andros, et l'autre le docteur Oquetos. Ils examinèrent attentivement le malade, et convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étaient en fougue; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un et l'autre. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelque partie noble.

Oquetos soutint au contraire qu'il fallait attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre dès les premiers jours, et dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire, en fougue. Oh! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgasme*, n'entend pas la fougue; il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, et cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre, s'en fiant à une traduction latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Dom Vincent n'était pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avait le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui était le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il

était dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fussent cuites; mais la mort, qui craignait sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction et emporta mon maître. Telle fut la fin du seigneur dom Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne savait pas le grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, et se retira bientôt à un château qu'elle avait sur les bords du Tage, entre Sacedon et Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint et qui la suivirent à la campagne; j'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avais fait de dom Luis, elle aimait encore ce cavalier; ou plutôt, n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y était entièrement abandonnée. Elle n'avait plus besoin de prendre des précautions pour me

parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier dom Luis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de désordres, mais tel que je voudrais qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvais mieux lui faire ma cour, que de paraître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, et je suis si satisfaite de ton zèle, que je promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe; tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plus tôt pour Salamanque. Là je prétends me déguiser en cavalier, et, sous le nom de dom Félix, je ferai connaissance avec Pacheco; je tâcherai de gagner sa confiance et son amitié; je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman, dont je passerai pour cousin. Il sou-

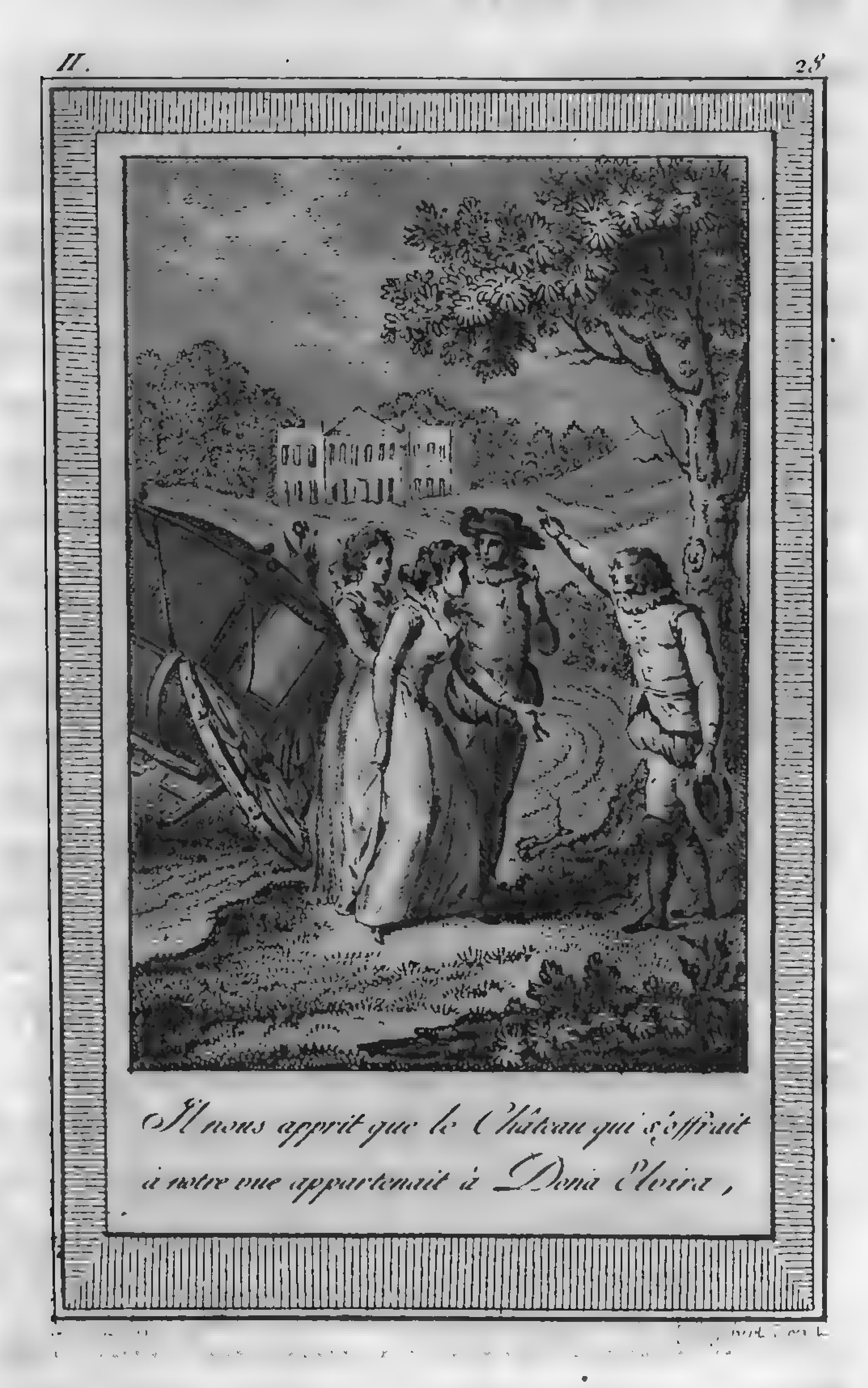
haitera peut-être de la voir, et c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque : dans l'un, je serai dom Félix ; dans l'autre, Aurore ; et, m'offrant aux yeux de dom Luis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai peu à peu l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant ; mais ma passion m'entraîne, et l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder.

J'étais fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Cependant, quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule, et j'entrepris de prouver que ce projet fou n'était qu'un jeu d'esprit agréable et sans conséquence. Cela fit plaisir à ma maîtresse. Les amans veulent qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entreprise téméraire que comme une comédie dont il ne fallait songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique, puis nous distribuâmes les rôles ; ce qui se

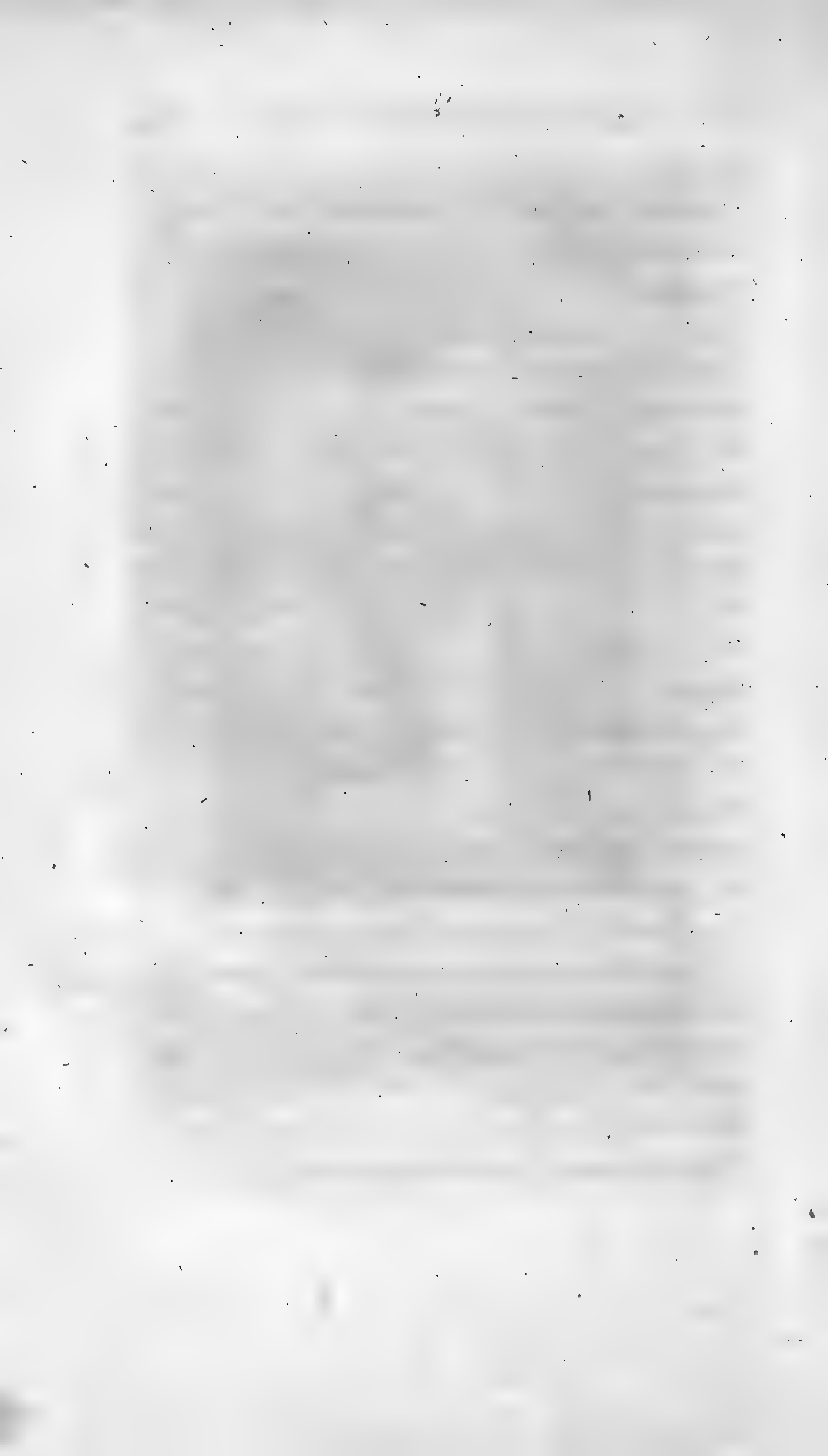
passa sans clameurs et sans querelles, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession. Il fut résolu que la dame Ortiz ferait la tante d'Aurore, sous le nom de dona Kimena de Guzman ; qu'on lui donnerait un valet et une suivante ; et qu'Aurore, travestie en cavalier, m'aurait pour valet-de-chambre, avec une de ses femmes, déguisée en page, pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que dom Luis était encore, mais qu'il ne tarderait guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer proprement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en temps et lieu. Puis, laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, et prit le chemin du royaume de Léon, avec tous ceux de ses domestiques qui avaient quelque rôle à jouer dans cette pièce.

Nous avions déja traversé la Castille vieille, quand l'essieu du carrosse se rompit. C'était entre Avila et Villaflor, à trois ou quatre cents pas d'un château qu'on apercevait au pied

d'une montagne. La nuit approchait, et nous étions assez embarrassés. Mais il passa par hasard auprès de nous un paysan qui nous tira d'embarras. Il nous apprit que le château qui s'offrait à notre vue appartenait à dona Elvira, veuve de dom Pedro de Pinarès; et il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtresse m'envoya au château demander de sa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du paysan; elle me reçut d'un air gracieux, et fit à mon compliment la réponse que je desirais. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de dom Pèdre, qui venait au devant de ma maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part et d'autre en cette occasion. Je dirai seulement qu'Elvire était une dame déja dans un âge avancé, mais très-polie, et qu'elle savait mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où, la laissant reposer quelques momens, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardaient. Ensuite, quand le



Il nous apprit que le Château qui s'offrait à notre vue appartenait à Dona Elvira,



souper fut prêt, elle ordonna qu'on servît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de dom Pèdre n'était pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas, en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avait l'humeur gaie, et soutenait agréablement la conversation. Elle s'exprimait noblement et en beaux termes : j'admirais son esprit, et le tour fin qu'elle donnait à ses pensées. Aurore en paraissait aussi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, et se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvait être raccommodé que le jour suivant, et que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, et nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînèrent dans une grande salle où il y avait plusieurs tableaux. On en remarquait un, entre autres, dont les figures étaient merveilleusement bien représentées ; mais il offrait

aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse et noyé dans son sang, y était peint; et tout mort qu'il paraissait, il avait un air menaçant. On voyait auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avait une épée plongée dans le sein, et rendait les derniers soupirs, en attachant ses regards mourans sur un jeune homme qui semblait avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avait encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'était un vieillard de bonne mine, qui, vivement touché des objets qui frappaient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur fesaient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevaient différemment les impressions. Le vieillard, plongé dans une profonde tristesse, en paraissait comme accablé, au lieu qu'il y avait de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étaient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle histoire ce tableau représentait. Ma-

dame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidelle des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un si grand desir d'en savoir davantage, que la veuve de dom Pèdre ne put se dispenser de lui promettre la satisfaction qu'elle souhaitait. Cette promesse, qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes et moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvire, qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle allait raconter n'était pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son récit dans ces termes.

CHAPITRE IV.

Le Mariage de vengeance,

NOUVELLE.

Roger, roi de Sicile, avait un frère et une sœur. Ce frère, appelé Mainfroi, se révolta contre lui, et alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse et sanglante : mais il eut le malheur de perdre deux batailles, et de tomber entre les mains du roi qui se contenta de lui ôter la liberté, pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disaient qu'il n'avait sauvé la vie à son frère, que pour exercer sur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputaient les traitemens durs que Mainfroi souffrait dans sa prison, qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avait en effet toujours haï ce prince, et ne cessa point de le persécuter tant

qu'il vécut. Elle mourut peu de temps après lui; et l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroi laissa deux fils; ils étaient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que, parvenus à un âge plus avancé, le desir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'était pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffredi son ministre, qui, pour l'en détourner, se chargea de l'éducation du prince Enrique qui était l'aîné, et lui conseilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelait dom Pèdre. Roger, persuadé que ses neveux seraient élevés par ces deux hommes dans la soumission qu'ils lui devaient, les leur abandonna, et prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle était de l'âge d'Enrique, et fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres, et n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffredi avait un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'était là que ce ministre s'attachait

à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfant : il avait pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommait Blanche, plus jeune d'une année que le prince, était pourvue d'une beauté parfaite : et la cadette, appelée Porcie, après avoir en naissant causé la mort de sa mère, était encore au berceau. Blanche et le prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer; mais ils n'avaient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion ; il sut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditait. Il arriva justement dans ce temps-là que Léontio fut obligé par ordre du roi de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'île. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondait à la chambre de Blanche. Cette ouverture était couverte d'une coulisse de bois qui se fermait et s'ouvrait sans qu'elle parût, parcequ'elle était

si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvaient apercevoir l'artifice. Un habile architecte que le prince avait mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

L'amoureux Enrique s'introduisait par-là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse; mais il n'abusait point de ses bontés. Si elle avait eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrette dans son appartement, du moins ce n'avait été que sur les assurances qu'il lui avait données qu'il n'exigerait jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit il la trouva fort inquiète; elle avait appris que Roger était très-malade, et qu'il venait de mander Siffredi comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentait déja sur le trône son cher Enrique; et, craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui causait une étrange agitation; elle avait même les larmes aux yeux lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il: que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes; le roi votre oncle cessera

bientôt de vivre, et vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant; et ce qui fesait tous ses desirs quand il reconnaissait un pouvoir au dessus du sien, ne le touche plus que faiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, et que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos sentimens; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes sont obligeantes, et justifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, et, si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre; croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine: faut-il qu'elle trouble des momens si doux? Ah! seigneur, reprit la fille de Léontio, dès que vous serez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une

princesse descendue d'une longue suite de rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres ; et peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Eh! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le ciel dispose du roi mon oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnaît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurèrent la fille de Siffredi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel ; il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché ; et la force du sang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettait une couronne. Blanche ne savait pas encore tous les malheurs qui la menaçaient. Le connétable de Sicile, qui l'avait rencontrée comme elle sortait de l'appartement de son père, un jour qu'il était venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avait été frappé.

Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi, qui agréa sa recherche; mais la maladie de Roger étant survenue dans ce temps-là, ce mariage demeura suspendu, et Blanche n'en avait point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevait de s'habiller, il fut surpris de voir entrer, dans son appartement, Léontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce ministre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger; mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir; il vous laisse, par sa mort, héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme : ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche; et je viens, seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers et les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince, qui savait bien que Roger, depuis deux mois, était atteint d'une maladie qui le détruisait peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque temps, puis rompant le silence,

il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, et vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table sur laquelle était une écritoire, et prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire? seigneur, lui dit Siffredi. Vous marquer ma reconnaissance et mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, et lui dit : Recevez, madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, et fit cette réponse au prince : Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon roi ; mais je dépends d'un père, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son père la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui jusqu'à ce moment était échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du prince, et lui dit : Votre majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de sa con-

fiance..... Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme, ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, et dites à mes sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, et les assurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, et prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il allait monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais, où tout était déja prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paraissait fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devaient un compliment réciproque sur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent l'un et l'autre avec esprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui, malgré les démêlés de leur famille, n'avait

pu haïr ce prince. Il se plaça sur le trône, et la princesse s'assit à ses côtés, sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leur place, chacun selon son rang. La cérémonie commença ; et Léontio, comme grand-chancelier de l'état et dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenait en substance que Roger, se voyant sans enfant, nommait pour son successeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouserait la princesse Constance, et que s'il refusait sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberait sur la tête de l'infant dom Pèdre son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable, et cette peine devint encore plus vive lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance sa cousine. A ces mots Enrique interrompit le chancelier. Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit de Blanche que

vous..... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans donner le temps au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront, par l'auguste seing de votre majesté, l'estime que vous faites de la princesse, et la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle.

Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avait rempli lui-même. Le nouveau roi y fesait à ses peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique! s'écrièrent tous ceux qui étaient présens. Comme on n'ignorait pas l'aversion que ce prince avait toujours marquée pour la princesse, on avait craint, avec raison, qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, et ne causât des mouvemens dans le royaume; mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les grands et le peuple, excitait ces acclamations générales qui déchiraient en secret le cœur du monarque.

Constance, qui, par l'intérêt de sa gloire

et par un sentiment de tendresse, y prenait plus de part que personne, choisit ce temps pour l'assurer de sa reconnaissance. Le prince eut beau vouloir se contraindre, il reçut le compliment de la princesse avec tant de trouble, il était dans un si grand désordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienséance exigeait de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il se fesait, il s'approcha de Siffredi, que le devoir de sa charge obligeait de se tenir assez près de sa personne, et lui dit tout bas : Que faites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'était point destiné pour cet usage. Vous trahissez.....

Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême ; il se sentait agité de mille mouvemens contraires. Il était irrité contre Siffredi ; il ne pouvait se résoudre à quitter Blanche ; et, partagé entre elle et l'intérêt de sa gloire, il fut assez long-temps incertain du parti qu'il avait à prendre. Il se

détermina pourtant, et crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffredi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciterait à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les grands du royaume, et d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille; et, se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le grand chancelier avait lu devant toute l'assemblée. Mais, au moment même qu'il se trahissait jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la salle du conseil. Elle y venait, par ordre de son père, rendre ses devoirs à la princesse; et ses oreilles, en entrant, furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela Léontio, ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance : Ma fille, rendez vos hommages à votre reine; souhaitez-lui les douceurs d'un règne florissant et d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur; son visage rougit et pâlit

successivement, et tout son corps frissonna. Cependant la princesse n'en eut aucun soupçon; elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, et peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi : la vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le désespoir qu'il remarquait dans ses yeux le mettait hors de lui-même. Il ne doutait pas que, jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il aurait eu moins d'inquiétude s'il eût pu lui parler ; mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avait les yeux sur lui? D'ailleurs, le cruel Siffredi lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisait dans le cœur de ces deux amans, et voulait prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvait causer dans l'état, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plus tôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connaître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avait promise au connétable. Juste ciel! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de

douleur que la présence de son père ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche? Son transport même fut si violent, que toutes les puissances de son ame en furent suspendues. Son corps se glaça; et, devenant froide et pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son père. Il fut touché de l'état où il la voyait. Néanmoins, quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffredi lui jeta sur le visage; et, lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans elle l'aperçut qui s'empressait à la secourir : Seigneur, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma faiblesse; mais la mort, qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, et votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur; c'est le parti le plus considérable de l'état.... J'estime sa personne et son mérite, interrompit Blanche; mais, sei-

gneur, le roi m'avait fait espérer..... Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, je sais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce prince, et ne la désapprouverais pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire et celui de l'état ne l'obligeait pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux: il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le royaume, que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi donnerait même lieu à des bruits désavantageux pour vous, et le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le connétable. Enfin, Blanche, il n'est plus temps de délibérer. Le roi vous cède pour un trône, il épouse Constance. Le connétable a ma parole; dégagez-la, je vous en prie; et s'il est nécessaire, pour vous y résoudre, que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venait de lui dire. Il espérait qu'après avoir pesé les raisons dont il s'était servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se déterminerait d'elle-même à se donner au connétable. Il ne se trompa point : mais combien en coûta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ! Elle était dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, et d'être contrainte, en le perdant, de se livrer à un homme qu'elle ne pouvait aimer, lui causait des transports d'affliction si violens, que tous ses momens devenaient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur est certain, s'écriait-elle, comment y puis-je résister sans mourir? Impitoyable destinée, pourquoi me repaissais-tu des plus douces espérances, si tu devais me précipiter dans un abîme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité. As-tu donc pu sitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée, fasse le ciel que le lit conjugal que

tu vas souiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords! que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle! puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien! Oui, traître, je vais épouser le connétable, que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre, ne soient qu'un tissu malheureux de peines et d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera me venger aussi de toi, que de me jeter à tes yeux entre les bras d'un autre; et si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour et du devoir passa la nuit qui précéda son mariage avec le connétable. Siffredi, la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitait, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le connétable à Belmonte le jour même, et le

maria secrétement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'était point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de se donner à un objet haï ; il fallait encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la posséder, était sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissait pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint-elle lorsque ses femmes, après l'avoir déshabillée, la laissèrent seule avec le connétable ? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle semblait être. Cette question embarrassa Blanche, qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il était véritablement inquiet de l'état où il la voyait, et qu'il la pressait de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que, ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs et à ses

larmes. Quelle vue pour un homme qui s'était cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connaissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressemens, et continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisserait prendre tout le repos dont elle avait besoin. Il s'offrit même d'appeler ses femmes, si elle jugeait que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui était nécessaire dans la faiblesse où elle se sentait. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, et passèrent une nuit bien différente de celle que l'amour et l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi se livrait à sa douleur, le connétable cherchait en lui-même ce qui pouvait lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeait bien qu'il avait un rival; mais quand il voulait le découvrir, il

se perdait dans ses idées. Il savait seulement qu'il était le plus malheureux de tous les hommes. Il avait déja passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper ; car il se souvint qu'il avait fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent sorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendait ; mais la lumière qu'on avait laissée dans la cheminée s'était éteinte : et bientôt il ouit une voix faible et languissante qui appela Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur ; et, son honneur alarmé l'obligeant à se lever pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit son épée, il marcha du côté que la voix lui semblait partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à la poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre, autant que l'obscurité le peut permettre, et ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute et n'entend plus rien. Quel enchante-

ment! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avait favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur; mais elle était fermée au verrou comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appela ceux de ses gens qui étaient le plus à la portée d'entendre sa voix; et, comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma le passage, et se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchait.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte secrette, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer; il ne pouvait pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avait trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyait avoir entendu quelque bruit dans la

chambre, et qu'il s'était trompé. Il rencontra son beau-père qui sortait de son appartement au bruit qu'il avait ouï, et lui racontant ce qui venait de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde tristesse.

Siffredi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable, et jugeant tout possible à l'amour du roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais, bien loin de flatter les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, et cette épée qui s'était opposée à la sienne, ne pouvaient être que des fantômes d'une imagination séduite par la jalousie; qu'il était impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille: qu'à l'égard de la tristesse qu'il avait remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avait peut-être causée; que l'honneur ne devait point être responsable des altérations du tempérament; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, et qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le temps de connaître et d'aimer, pouvait bien

être la cause de ces pleurs, de ces soupirs et de cette vive affliction dont il se plaignait; que l'amour, dans le cœur des filles d'un sang noble, ne s'allumait que par le temps et par les services; qu'il l'exhortait à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse et ses empressemens pour disposer Blanche à devenir plus sensible; et qu'il le priait enfin de retourner vers elle, persuadé que ses défiances et son trouble offensaient sa vertu.

Le connétable ne répondit rien aux raisons de son beau-père, soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvait s'être trompé dans le désordre où était son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle, et tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche, de son côté, la triste Blanche n'était pas plus tranquille; elle n'avait que trop entendu les mêmes choses que son époux, et ne pouvait prendre pour illusion une aventure dont elle savait le secret et les motifs. Elle était surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans

son appartement, après avoir donné si solennellement sa foi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche et d'en sentir quelque joie, elle la regardait comme un nouvel outrage, et son cœur en était enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffredi, prévenue contre le jeune roi, le croyait le plus coupable des hommes, ce malheureux prince, plus épris que jamais de Blanche, souhaitait de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnaient. Il serait venu plus tôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avait été obligé de s'occuper le lui eussent permis; mais il n'avait pu avant cette nuit se dérober à sa cour. Il connaissait trop bien les détours d'un lieu où il avait été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffredi, et même il conservait encore la clef d'une porte secrète par où l'on entrait dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, et qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince, d'y trouver un homme et de sentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, et ne fît punir à

l'heure même l'audacieux qui osait lever sa main sacrilège sur son propre roi; mais le ménagement qu'il devait à la fille de Léontio, suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il était venu; et, plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens devant le jour, et s'enferma dans son appartement. Il était trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeait qu'à retourner à Belmonte. Sa sureté, son honneur et surtout son amour ne lui permettaient pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda son équipage de chasse; et, sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ses piqueurs et quelques-uns de ses courtisans. Il suivit quelque temps la chasse pour cacher son dessein; et, lorsqu'il vit que chacun courait avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, et prit seul le chemin du château de Léontio. Il connaissait trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer; et, son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'espace qui le

séparait de l'objet de son amour. Il cherchait dans son esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffredi, quand, traversant une petite route qui aboutissait à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises qui s'entretenaient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, et cette vue lui causa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorsque, ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval fesait en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'était échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avait le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita pour ainsi dire à ses pieds; et, voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paraîtra une preuve de mon innocence et de l'excès de mon



Il vola, il se précipita pour ainsi dire à ses pieds.

amour. Ces paroles qu'Enrique croyait capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le prince, étonné de son saisissement, lui dit: Quoi! madame, je ne puis calmer votre trouble? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne et même ma vie pour me conserver à vous? Alors la fille de Léontio, faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit: Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison. Rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah! Blanche, interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre? Qui peut vous enlever à mon amour? qui voudra s'opposer à la fureur d'un roi qui mettrait en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances? Tout votre pouvoir, seigneur, reprit languissamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du connétable.

Femme du connétable! s'écria le prince en reculant de quelques pas. Il ne put continuer, tant il fut saisi. Accablé de ce coup imprévu,

ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il était pâle, tremblant, défait, et n'avait de libre que les yeux, qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il était sensible au malheur qu'elle lui annonçait. Elle le regardait de son côté d'un air qui lui fesait assez connaître que ses mouvemens étaient peu différens des siens; et ces deux amans infortunés gardaient entre eux un silence qui avait quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole, et dit à Blanche en soupirant: Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu, et vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince semblait lui faire des reproches, lorsqu'elle croyait avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui. Quoi! seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité? Vouliez-vous que je démentisse mes yeux et mes oreilles, et que, malgré leur rapport, je vous crusse innocent? Non, seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, répliqua le roi, ces té-

moins qui vous paraissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir; et il n'est pas moins vrai que je suis innocent et fidèle, qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du connétable. Eh quoi! seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main et de votre cœur? vous n'avez point assuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi? et la princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets en qualité de reine, et d'épouse du prince Enrique? Mes yeux étaient-ils donc fascinés? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; et, sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, et ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raison, seigneur: un trône éclatant ne m'était pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étais trop vaine d'oser prétendre à l'un et à l'autre; mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous savez les alarmes que je vous ai témoignées

sur votre perte, qui me semblait presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée? Fallait-il dissiper mes craintes? J'aurais accusé le sort plutôt que vous, et du moins vous auriez conservé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus temps présentement de vous justifier. Je suis l'épouse du connétable; et, pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, souffrez, seigneur, que, sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvait être capable dans l'état où elle se trouvait. Arrêtez, madame, s'écria-t-il; ne désespérez point un prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux sujets. Ce sacrifice est présentement inutile, repartit Blanche. Il fallait me ravir au connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis point libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, et à qui vous donniez votre main. Si

j'ai eu la faiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, et de faire voir au nouveau roi de Sicile, que l'épouse du connétable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle était à la porte du parc, elle y entra brusquement avec Nise; et, fermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de douleur. Il ne pouvait revenir du coup que Blanche lui avait porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche, s'écriait-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement! Malgré mes sermens et les vôtres, nous sommes séparés! L'idée que je m'étais faite de posséder vos charmes, n'était donc qu'une vaine illusion! Ah! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour!

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie; et cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le connétable et Siffredi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyait

d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avait de son infidélité, le mettait au désespoir. Il se flattait de les effacer, s'il pouvait l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il fallait éloigner le connétable; et il se résolut à le faire arrêter, comme un homme suspect dans les conjonctures où l'état se trouvait. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes, qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffredi partit sur le champ pour aller répondre au roi de l'innocence de son gendre, et lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce prince, qui s'était bien attendu à cette démarche de son ministre, et qui voulait au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le connétable, avait expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain. Mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien, qu'il entra dans la chambre du roi. Seigneur, dit-il en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux et fidèle de se plaindre de son maître, je viens me plain-

dre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'état les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant dom Pèdre. Des intelligences criminelles! interrompit avec surprise Léontio. Ah! seigneur, ne le croyez pas: l'on abuse votre majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi; et il suffit au connétable qu'il soit mon gendre, pour être à couvert de tout soupçon. Le connétable est innocent; mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, repartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du connétable! Eh! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté? C'est vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, et réduit, par vos soins officieux, à envier le sort des plus vils mortels; car ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance

est vainement résolu..... Quoi! seigneur, interrompit en frémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples! Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvais leur accorder? Qui vous obligeait à remplir du nom de Constance un billet que j'avais fait à votre fille? Vous n'ignoriez pas mon intention : fallait-il tyranniser le cœur de Blanche en lui fesant épouser un homme qu'elle n'aimait pas? Et quel droit avez-vous sur le mien, pour en disposer en faveur d'une princesse que je hais? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui, foulant aux pieds les droits du sang et de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité? Et je l'épouserais! Non, Siffredi, perdez cette espérance; avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, et ses sillons inondés de sang.

L'ai-je bien entendu? s'écria Léontio. Ah! seigneur, que me faites-vous envisager? Quel-

les terribles menaces! Mais je m'alarme mal à propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chérissez trop vos sujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour; vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les faiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à votre majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras et de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince dom Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits.....
Eh! ce sont ces nœuds, s'écria le prince Enrique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si sensible? Vous avais-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même? Manqué-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer? J'aurais bien su punir le connétable, s'il m'eût désobéi. Je sais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir; mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets? Et du mo-

ment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avait-il lui-même d'établir cette disposition? Avait-il reçu cette indigne loi du roi Charles son frère, lorsqu'il lui succéda? Deviez-vous avoir la faiblesse de vous soumettre à une condition si injuste? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promessse ; et si dom Pèdre fonde sur mon refus l'espérance de monter au trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui coûterait trop de sang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux sera le plus digne de régner. Léontio n'osa le presser davantage, et se con-

tenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte, le connétable vous y suivra bientôt. Le ministre sortit, et regagna Belmonte, persuadé que son gendre marcherait incessamment sur ses pas. Il se trompait. Enrique voulait voir Blanche cette nuit, et pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce temps-là, le connétable fesait de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avait ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie, et, démentant la fidélité qui l'avait jusqu'alors rendu si recommandable, il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeait bien que le roi ne manquerait pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les surprendre ensemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laisser sortir de prison, l'assurant qu'il y rentrerait le lendemain avant le jour. Le gouverneur qui lui était tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement, qu'il avait déja su que Siffredi avait obtenu sa liberté, et même il lui fit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le connétable y étant arrivé, atta-

cha son cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avait la clef, et fut assez heureux pour se glisser dans le château sans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, et se cacha dans l'antichambre, derrière un paravent qu'il y trouva sous sa main. Il se proposait d'observer de là tout ce qui se passerait, et de paraître subitement dans la chambre de Blanche, au moindre bruit qu'il y entendrait. Il en vit sortir Nise qui venait de quitter sa maîtresse, pour se retirer dans un cabinet où elle couchait.

La fille de Siffredi, qui avait pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeait bien qu'il ne reviendrait pas cette nuit à Belmonte, quoique son père lui eût dit que le roi l'avait assuré que le connétable partirait bientôt après lui. Elle ne doutait pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture, pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendait ce prince, pour lui reprocher une action qui pouvait avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de temps après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, et le roi vint se jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me con-

damnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le connétable, songez que c'était le seul moyen qui me restait pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi ce matin refusiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux sera libre, et je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvais m'en dispenser dans la situation où votre père avait réduit les choses. Il fallait tromper la princesse, pour votre intérêt et pour le mien, pour vous assurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettais d'y réussir; j'avais déja pris des mesures pour rompre cet engagement; mais vous avez détruit mon ouvrage, et, disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour aurait rendus contens.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir, que Blanche en

ſut touchée. Elle ne douta plus de son innocence: elle en eut d'abord de la joie, ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah! seigneur, dit-elle au prince, après la disposition que le destin a faite de nous, vous me causez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuse? mon ressentiment m'a séduite; je me suis crue abandonnée; et dans mon dépit j'ai reçu la main du connétable, que mon père m'a présentée. J'ai fait le crime et nos malheurs. Hélas! dans le temps que je vous accusais de me tromper, c'était donc moi, trop crédule amante, qui rompais des nœuds que j'avais juré de rendre éternels? Vengez-vous, seigneur, à votre tour. Haïssez l'ingrate Blanche..... Oubliez..... Eh! le puis-je, madame? interrompit tristement Enrique: le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne saurait éteindre! Il faut pourtant vous faire cet effort, seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffredi..... Et serez-vous capable de cet effort, vous-même? répliqua le roi. Je ne me promets pas d'y réussir, repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah! cruelle, dit le prince,

vous oublierez facilement Enrique, puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle est donc votre pensée? dit Blanche, d'un ton plus ferme. Vous flattez-vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins? Non, seigneur, renoncez à votre espérance. Si je n'étais pas née pour être reine, le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous, seigneur, de la noble maison d'Anjou; et quand ce que je lui dois n'opposerait pas un obstacle insurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcherait de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer: il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie! s'écria le roi. Ah! Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur? Ce n'est donc point assez pour m'accabler, que vous soyez entre les bras du connétable; vous voulez encore m'interdir votre vue, la seule consolation qui me reste? Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi en versant quelques larmes; la vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien, lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, seigneur, fuyez-moi; vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande aussi

pour mon repos; car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui était sur une table derrière elle; la bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramasse; et, pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, et gagne le cabinet de Nise qui n'était pas encore couchée : puis elle revient avec de la lumière. Le roi, qui attendait son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même temps que son épouse; et s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspirait: Ç'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah! traître, lui répondit le roi en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, ils commencèrent un combat

qui fut trop vif pour durer long-temps. Le connétable, craignant que Siffredi et ses domestiques n'accourussent trop vîte aux cris que poussait Blanche, et ne s'opposassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement ; il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi ; elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, et le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyait son époux, et surmontant la répugnance naturelle qu'elle avait pour lui, se jeta à terre et s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux était trop prévenu contre elle pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnait de sa douleur et de sa compassion. La mort dont il sentait les approches, ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea, dans ces derniers momens, que le bonheur de son rival ; et cette idée lui parut si affreuse, que, rappelant tout ce qu'il lui restait de force, il leva son épée qu'il tenait encore, et la plongea toute entière dans le sein de Blanche. Meurs, lui dit-il en la perçant ; meurs, infidèle épouse, puisque

les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avais jurée sur les autels. Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée. Tu ne saurais jouir de mon malheur; je meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il expira; et son visage, tout couvert qu'il était des ombres de la mort, avait encore quelque chose de fier et de terrible. Celui de Blanche offrait un spectacle bien différent. Le coup qui l'avait frappée était mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux; et le sang de l'innocente victime se confondait avec celui de son meurtrier, qui avait si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avait pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche; et, plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachait à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avait voulu prendre, et dont elle avait été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine est inutile; je suis la victime que le sort impitoyable demandait. Puisse-t-elle appaiser sa colère, et assurer le bonheur de votre règne! Comme elle achevait ces paroles, Léontio, attiré par les cris



Adieu, mon cher Enrique..... Je meurs
Recevez mon dernier soupir.

Bornet. Inv.

qu'elle avait poussés, arriva dans la chambre; et, saisi des objets qui se présentaient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'apercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle, conservez chèrement ma mémoire; ma tendresse et mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon père. Ménagez ses jours et sa douleur, et rendez justice à son zèle. Sur-tout faites-lui connaître mon innocence; c'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu, mon cher Enrique..... je meurs..... recevez mon dernier soupir.

A ces mots, elle mourut. Le roi garda quelque temps un morne silence. Ensuite il dit à Siffredi, qui paraissait dans un accablement mortel : Voyez, Léontio, contemplez votre ouvrage; considérez dans ce tragique événement, le fruit de vos soins officieux et de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il était pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer? Il suffit de dire qu'ils firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'infant dom Pèdre se joignit à cette princesse, et tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au prince Enrique, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs le détacha du monde, et lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile; et, passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restait, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa dom Jérôme de Silva, et je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de dom Pedro de Pinarès, l'histoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio mon aïeul fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Guzman, lorsqu'elle fut à Salamanque.

ORTIZ, ses compagnes et moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyaient point l'une avec l'autre; et le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée; et la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Kimena de Guzman. Elle avait été trop longtemps duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme-de-chambre et un valet, et se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que

Pacheco logeait ordinairement. Elle demanda s'il y avait quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, et on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'était pour un de ses neveux qui venait de Tolède étudier à Salamanque, et qui devait arriver ce jour-là.

La duègne et ma maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas; et la belle Aurore, sans perdre de temps, se travestit en cavalier. Elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, et s'ajusta de sorte qu'elle pouvait fort bien passer pour un jeune seigneur. Elle avait l'action libre et aisée; et, à la réserve de son visage, qui était un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissait son déguisement. La suivante, qui devait lui servir de page, s'habilla aussi, et nous n'appréhendions point qu'elle fît mal son personnage: outre qu'elle n'était pas des plus jolies, elle avait un petit air effronté qui convenait fort à son rôle. L'après-dîner, ces deux actrices se trouvant en état de paraître sur la scène, c'est-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris

le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carrosse, et nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, et nous conduisit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle aurait soin de nous fournir, et de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes ensuite si elle avait bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle : je n'en manquerais point si j'étais d'humeur à prendre toute sorte de personnes ; mais je ne veux que de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid ici achever ses études. C'est dom Luis Pacheco. Vous en avez peut-être entendu parler ? Non, lui dit Aurore, je ne sais quel homme c'est, et vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôtesse en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante ; il est fait à peu près comme vous. Ah ! que vous serez bien ensemble l'un et l'autre ! Par saint Jacques ! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils

seigneurs d'Espagne. Ce dom Luis, répliqua ma maîtresse, a sans doute en ce pays-ci mille bonnes fortunes? Oh! je vous en assure, repartit la vieille; c'est un vert galant, sur ma parole : il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé, entre autres, une dame qui a de la jeunesse et de la beauté : on la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux docteur en droit. Elle en est ce qui s'appelle folle. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, en est-il fort amoureux? Il l'aimait, répondit Bernarda Ramirez, avant son départ pour Madrid : mais je ne sais s'il l'aime encore; car il est un peu sujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avait pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussitôt par la fenêtre, et nous aperçûmes deux hommes qui descendaient de cheval. C'était dom Luis Pacheco lui-même, qui arrivait de Madrid avec un valet-de-chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir; et ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de dom Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre

appartement dom Luis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune seigneur tolédan est logé dans cet hôtel; il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de l'avoir pour convive? Pendant que ma maîtresse répondait à ce compliment, Pacheco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avait jamais vu de si beau ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part et d'autre, dom Luis se retira dans l'appartement qui lui était destiné.

Tandis qu'il fesait ôter ses bottes et changeait d'habit et de linge, une espèce de page qui le cherchait pour lui rendre une lettre, rencontra par hasard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour dom Luis; et lui remettant le billet dont il était chargé, Tenez, seigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connaisse pas le seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes; je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquittez de vos commissions à merveille. Je suis dom Luis Pacheco.

Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut; et Aurore, s'enfermant avec sa suivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles : *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle! J'en ai pensé perdre l'esprit. Mais aimez-vous encore Isabelle? Hâtez-vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir si elle vous retrouve fidèle.*

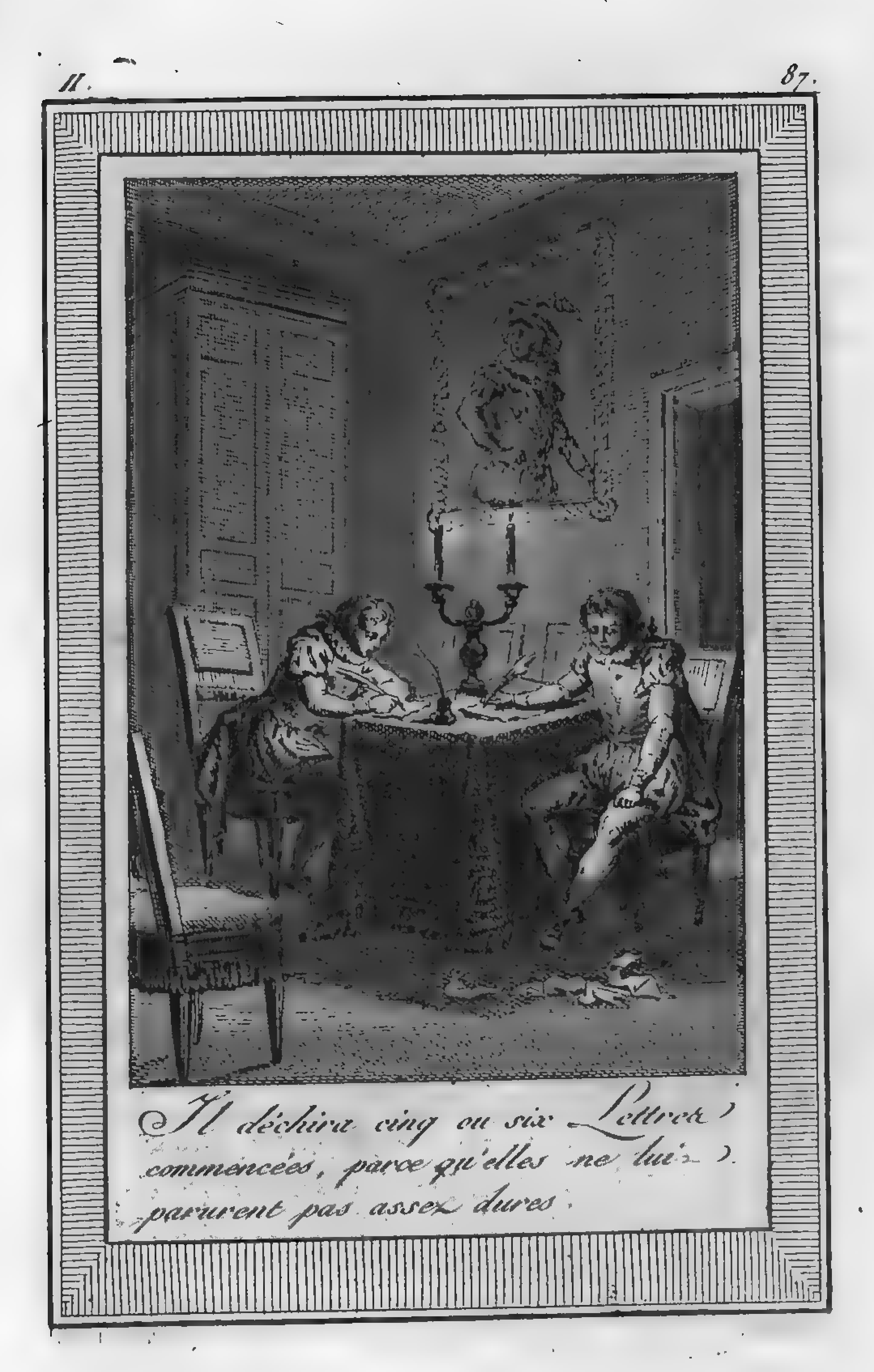
Le billet est passionné, dit Aurore; il marque une ame bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher dom Luis, et pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile; cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. Ma maîtresse se mit à rêver là-dessus; et, un moment après, elle ajouta : je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris et les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Sala-

manque ; vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Dom Félix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déja venu dans ce pays-ci ; je sais que les femmes n'y sont pas insensibles. Il y a un mois que je passai par cette ville : je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'aperçus, à ces paroles, que dom Luis se troubla. Peut-on sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame? Comment, sans indiscrétion ? s'écria le faux dom Félix ; pourquoi vous ferais-je un mystère de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement ; ce n'est qu'une petite bourgeoise. Un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grisette, et croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatiem-

ment Pacheco, s'appellerait-il le seigneur Murcia de la Llana? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure; lisez-la, et vous verrez si la dame me veut du bien. Dom Luis jeta les yeux sur le billet; et, reconnaissant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je? poursuivit alors Aurore d'un air étonné; vous changez de couleur? Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne. Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en sais très-bon gré, moi, dit dom Luis avec un transport mêlé de dépit et de colère. La perfide! la volage! Dom Félix, que ne vous dois-je point! Vous me tirez d'une erreur que j'aurais peut-être conservée encore long-temps. Je m'imaginais être aimé, que dis-je, aimé? je croyais être adoré d'Isabelle. J'avais quelque estime pour cette créature-là, et je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre ressentiment, dit Aurore en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devait bien se contenter d'avoir pour amant un jeune seigneur aussi aimable



Il déchira cinq ou six Lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures.

que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance ; et, bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie ; c'est la seule vengeance que j'endois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connaître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur ; peut-être vous repentirez-vous un jour d'avoir rompu avec Isabelle. Non, non, interrompit dom Luis, je n'aurai jamais cette faiblesse ; et je consens que, pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussitôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et ils se mirent à composer l'un et l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pacheco sur-tout ne pouvait trouver des termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, et il déchira cinq ou six lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pour-

tant une dont il fut content, et dont il avait sujet de l'être. Elle contenait ces paroles : *Apprenez à vous connaître, ma reine, et n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'université.* Il écrivit donc ce billet gracieux ; et lorsqu'Aurore eut achevé le sien, qui n'était pas moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, et me donnant le paquet, Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais ensorte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle en me fesant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, seigneur, lui répondis-je, vous serez servi comme vous le souhaitez.

Je sortis en même temps ; et quand je fus dans la rue, je me dis : Oh ça ! monsieur Gil Blas, vous faites donc le valet dans cette comédie ? Eh bien ! mon ami, montrez que vous avez assez d'esprit pour remplir un si beau rôle. Le seigneur dom Félix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence. A-t-il tort ? Non.

Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de dom Luis ; c'est ce que signifie ce signe-là ; rien n'est plus intelligible. Je ne balançai pas à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, et je la portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui était venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de monsieur le docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre un billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportais, et je ne lui eus pas sitôt reparti que c'était de celle de dom Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, suivez-moi ; j'ai ordre de vous faire entrer ; Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paraître la senora. Je fus frappé de la beauté de son visage : je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avait un air mignon et enfantin ; mais cela n'empêchait pas que, depuis trente bonnes années pour le moins, elle ne marchât sans lisière.

Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à dom Luis Pacheco? Je lui répondis que j'étais son valet-de-chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étais chargé. Elle le relut deux ou trois fois : il semblait qu'elle se défiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards vers le ciel, se mordit les lèvres, et pendant quelque temps sa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout-à-coup m'adressant la parole, Mon ami, me dit-elle, dom Luis est-il devenu fou? Apprenez-moi, si vous le savez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter? S'il veut rompre avec moi, ne le saurait-il faire sans m'outrager par des lettres si brutales?

Madame, lui dis-je, mon maître a tort assurément; mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrirais tout le mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation; ne craignez point que je vous commette : expliquez-vous hardiment. Eh bien! repris-je, voici le fait en deux mots : Un mo-



Elle éleva ses regards vers le Ciel, se mordit les Lèvres, et pendant quelque tems sa contenance rendit témoignage des peines de son Cœur ,

ment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le seigneur Pacheco, lui a parlé quelque temps en particulier; et, sur la fin de la conversation, j'ai entendu qu'elle lui a dit: Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais; ce n'est pas tout, il faut, pour ma satisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter: j'exige cela de vous. Dom Luis a fait ce qu'elle desirait; puis, me mettant le papier entre les mains, Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur Murcia de la Llana, et fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien, madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale, et que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. Oh ciel! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensais. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah! l'infidèle, il a pu former d'autres nœuds!.... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour; je ne prétends point le traverser. Dites-lui qu'il n'avait pas

besoin de m'insulter, pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, et que je méprise trop un amant si volage, pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce discours, elle me congédia, et se retira fort irritée contre dom Luis.

Je sortis fort satisfait de moi, et je compris que si je voulais me mettre dans le génie, je deviendrais un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les seigneurs Mendoce et Pacheco qui soupaient ensemble et s'entretenaient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étais point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle; rends-nous compte de ton message. Il fallut encore là payer d'esprit. Je dis que j'avais donné le paquet en main propre, et qu'Isabelle, après avoir lu les deux billets doux qu'il contenait, au lieu d'en paraître déconcertée, s'était mise à rire comme une folle, en disant: Par ma foi, les jeunes seigneurs ont un joli style; il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embaras, s'écria ma maîtresse; et voilà certainement une co-

quette des plus fieffées. Pour moi, dit dom Luis, je ne reconnais point Isabelle à ces traits-là, il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon absence. J'aurais jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui savent prendre toutes sortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, et j'en ai été long-temps la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avait un air de sagesse à tromper toute la terre. Il est vrai, dis-je en me mêlant à la conversation, que c'était un minois à piper les plus fins; j'y aurais moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce et Pacheco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainsi; l'un, à cause du témoignage que je portais contre une dame imaginaire, et l'autre riait seulement des termes dont je venais de me servir. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de se masquer; et le résultat de tous nos discours fut qu'Isabelle demeura dûment atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Dom Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverrait jamais; et dom Felix à son exemple, jura qu'il aurait toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lièrent d'amitié tous deux, et se

promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, et enfin ils se séparèrent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avais eu avec la fille du docteur; je n'oubliai pas la moindre circonstance. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassât de joie. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis charmée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagée dans une passion qui nous oblige de recourir à des stratagêmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon aussi spirituel que toi! Courage, mon ami, nous venons d'écarter une rivale qui pouvait nous embarrasser; cela ne va pas mal. Mais, comme les amans sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure, et de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette pensée, et laissant le seigneur dom Félix avec son page, je me retirai dans un cabinet où était mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de dom Luis Pacheco.

Les deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ils commencèrent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner et de recevoir, pour bien jouer le rôle de dom Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, et je les accompagnai avec Chilindron, valet de dom Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université, pour regarder quelques affiches de livres qu'on venait d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusaient aussi à les lire, et j'aperçus parmi celles-là un petit homme qui disait son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutait avec une extrême attention, et je jugeai en même temps qu'il croyait la mériter. Il paraissait vain, et il avait l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette *nouvelle Traduction d'Horace*,

disait-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractères, est un ouvrage en prose, composé par un vieil auteur du collège. C'est un livre fort estimé des écoliers; ils en ont consumé quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portait pas des jugemens plus avantageux des autres livres; il les frondait tous sans charité. C'était apparemment quelque auteur. Je n'aurais pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout: mais il me fallut suivre dom Luis et dom Félix, qui, ne prenant pas plus de plaisir à ses discours que d'intérêt aux livres qu'il critiquait, s'éloignèrent de lui et de l'université.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pacheco, et fit adroitement tomber la conversation sur sa famille. Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolède, et ma mère est propre sœur de dona Kimena de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour une affaire importante, avec sa nièce Aurore, fille unique de dom Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit dom Luis, mais on m'en a souvent parlé, ainsi que

d'Aurore votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit d'elle? On assure que rien n'égale son esprit et sa beauté. Pour de l'esprit, reprit dom Félix, elle n'en manque pas; elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne; on trouve qne nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pacheco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, votre teint est parfaitement beau; votre cousine doit être charmante. Je voudrais bien la voir et l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour. Je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtresse changea tout-à-coup d'entretien, et parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposaient tous deux à sortir pour aller chez dona Kimena, je pris les devans, et courus avertir la duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner dom Félix, qui conduisit enfin chez sa tante le seigneur dom Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la dame Chimène, qui leur fit signe de ne point faire de bruit. Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous

réveillerez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable qui ne fait que de la quitter, et la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-temps, dit Mendoce ; j'espérais que nous verrions ma cousine. J'avais fait fête de ce plaisir à mon ami Pacheco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, et se retirèrent.

Dom Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis qu'on appelait dom Gabriel de Pedros. Nous y passâmes le reste de la journée ; nous y soupâmes même, et nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étaient des malheureux qu'on venait d'assassiner, et nous nous arrêtâmes pour les secourir s'il en était encore temps. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvait permettre, de l'état où ils se trouvaient, la

patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des assassins, et nous fit environner par ses gens; mais il eut meilleure opinion de nous lorsqu'il nous eut entendu parler, et qu'à la faveur d'une lanterne sourde il vit les traits de Mendoce et de Pacheco. Ses archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués; et il se trouva que c'était un gros licencié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnais ce gros vivant. Eh! c'est le seigneur licencié Guyomar, recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute; il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès et la grisette. Il revient de souper de chez son Isabelle, où, par malheur, son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un et l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivait assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille, qui

eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, et chacun ne songea qu'à se reposer.

Dom Félix et dom Luis se levèrent sur le midi; et Aurore de Guzman fut la première chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante dona Kimena, et lui demande si nous pouvons aujourd'hui, le seigneur Pacheco et moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire; et, quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce. Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveille; elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui saurait être que très-agréable; et dona Kimena m'a dit d'assurer le seigneur Pacheco qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à dom Luis. Ma maîtresse le remarqua de même, et en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la senora Kimena parut, et dit à dom Félix: Sei-

gneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, et y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots qu'il lut à haute voix: *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père et des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas, aussitôt la présente reçue, de vous rendre au cheval noir, auprès de l'université.* Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout à l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il; si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante: j'irai vous y rejoindre dans l'après-dînée. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Kimena; vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, et m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du cheval noir, nous enfilâmes celle de la maison où était Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, Aurore ôta sa chevelure blonde, lava et frotta ses sourcils, mit un habit de femme, et devint une belle brune, telle qu'elle l'était naturellement. On peut dire que son déguisement la changeait à un point, qu'Au-

rore et dom Félix paraissaient deux personnes différentes; il semblait même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme: il est vrai que ses chappins, car elle en avait d'une hauteur excessive, n'y contribuaient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art pouvait leur prêter, elle attendit dom Luis avec une agitation mêlée de crainte et d'espérance. Tantôt elle se fiait à son esprit et à sa beauté, et tantôt elle appréhendait de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne fallait pas que Pacheco me vît dans cette maison, et que, semblable aux acteurs qui ne paraissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devais me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin, tout était en état quand dom Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Chimène, et il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étaient, et m'adressant au chevalier, Seigneur, lui dis-je, dom Félix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui; il vous prie de l'excuser;

il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah! le petit libertin! s'écria dona Kimena; il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici; il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à dona Aurora. Oh! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse : il sait que j'ai été indisposée; il devait marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne le veux voir de quinze jours. Eh! madame, dit alors dom Luis, ne formez point une si cruelle résolution; dom Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus; ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, et reprend son habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible. Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à dom Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étais. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir

de satisfaire vos desirs curieux. Eh bien! que pensez-vous de ma cousine? J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables; c'est le même tour de visage; vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence entre vous deux : Aurore est plus grande que vous; elle est brune, et vous êtes blond; vous êtes enjoué, elle est sérieuse; voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite accompli...

Le seigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que dom Félix lui dit en souriant : Ami, n'allez plus chez dona Kimena; je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourrait vous faire voir du pays, et vous inspirer une passion......

Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux; l'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce; car vous n'êtes pas un homme

à vous attacher, et ma cousine n'est pas une Isabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderait pas d'un amant qui n'aurait pas des vues légitimes. Des vues légitimes! repartit dom Luis; peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang? Hélas! je m'estimerais le plus heureux de tous les hommes, si elle approuvait ma recherche et voulait lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit dom Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, et je veux dès demain gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco rendit mille graces au cavalier qui lui fesait de si belles promesses, et nous nous aperçûmes avec joie que notre stratagême ne pouvait aller mieux. Le jour suivant, nous augmentâmes encore l'amour de dom Luis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver dona Kimena comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre. J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, et je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle était furieusement prévenue contre vous. Je ne sais

qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin; mais j'ai pris vivement votre parti, et j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avait donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez, en ma présence, un entretien avec ma tante; nous acheverons de vous assurer son appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona Kimena, et cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, et ils eurent tous trois une conversation où dom Luis fit voir qu'en peu de temps il s'était laissé fort enflammer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il fesait paraître, et promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pacheco se jeta aux pieds d'une si bonne tante, et la remercia de ses bontés. Là-dessus dom Félix demanda si sa cousine était levée. Non, répondit la duègne, elle repose encore, et vous ne sauriez la voir présentement; mais revenez cette après-dînée, et vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de dom Luis, qui trouva

le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenait pas peu de plaisir à l'observer, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore ; et, lorsqu'ils eurent dîné, dom Félix dit à Pacheco : Il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous ; je veux parler en particulier à ma cousine, et découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Dom Luis approuva cette pensée ; il laissa sortir son ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce temps-là, qu'elle était habillée en femme quand son amant arriva. Je croyais, dit ce cavalier après avoir salué Aurore et la duègne, je croyais trouver ici dom Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit dona Kimena ; il écrit dans mon cabinet. Pacheco parut se payer de cette défaite, et lia conversation avec les dames. Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écoulaient sans que Mendoce se montrât ; et, comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore

changea tout-à-coup de contenance, se mit à rire, et dit à dom Luis : Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait? Une fausse chevelure blonde et des sourcils teints me rendent-ils si différente de moi-même, qu'on puisse jusques-là s'y tromper? Désabusez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle en prenant son sérieux; apprenez que dom Félix de Mendoce et Aurore de Guzman ne sont qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur ; elle avoua la faiblesse qu'elle avait pour lui, et toutes les démarches qu'elle avait faites pour l'amener au point où elle le voyait enfin rendu. Dom Luis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il entendit; il se jeta aux pieds de ma maîtresse, et lui dit avec transport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés? Que puis-je faire pour les reconnaître? Un éternel amour ne saurait assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres et passionnés; après quoi les amans parlèrent des mesures qu'ils avaient à prendre pour parvenir à l'ac-



Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait ?

Bornet Inv. J. J. Hubert direxit

complissement de leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu ; dom Luis, quinze jours après, épousa ma maîtresse, et leurs noces donnèrent lieu à des fêtes et à des réjouissances infinies.

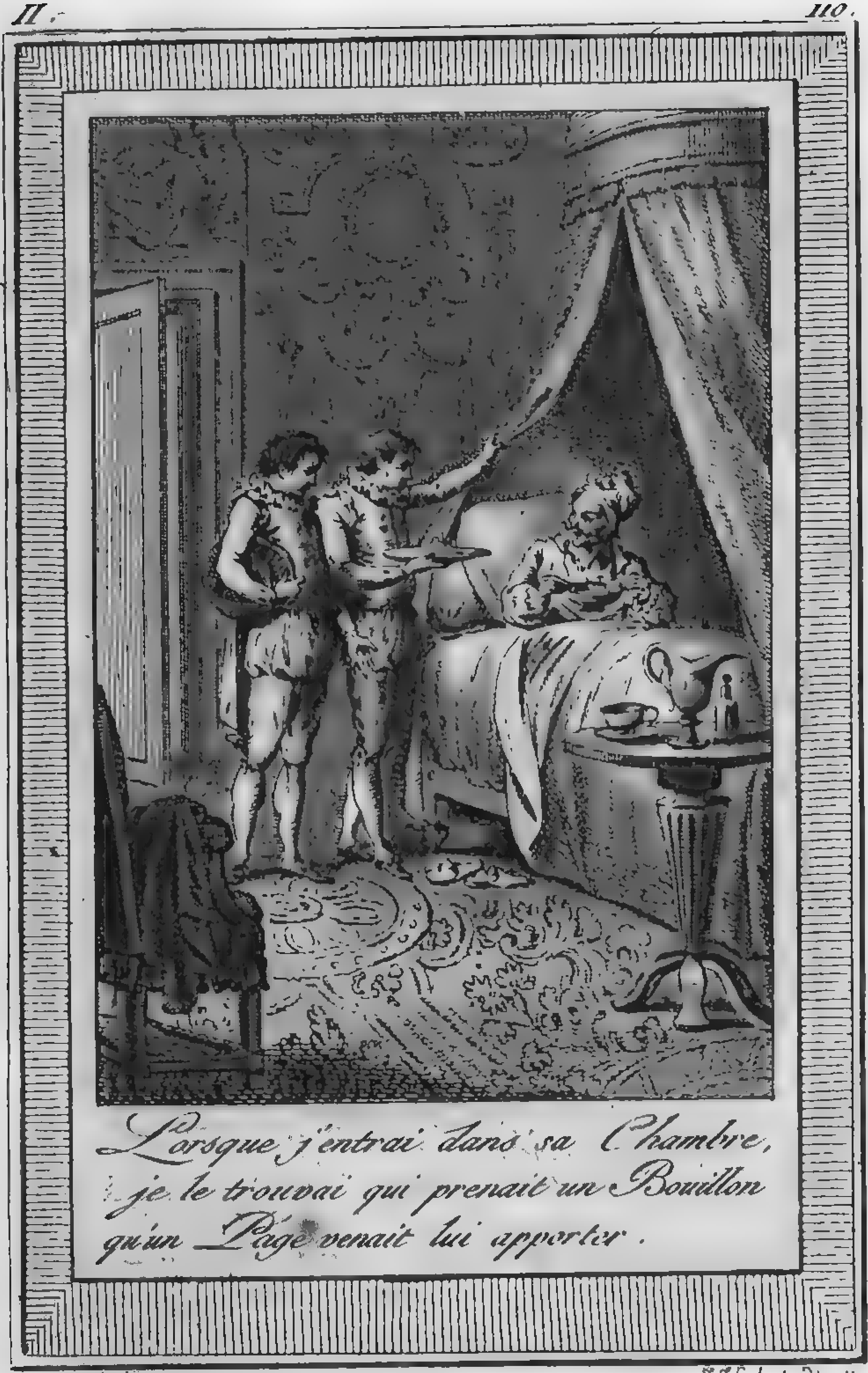
CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition, et il passe au service de dom Gonzale Pacheco.

TROIS semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avais rendus. Elle me fit présent de cent pistoles, et me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi ; je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, dom Gonzale Pacheco, souhaite de vous avoir pour valet-de-chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui

ferais plaisir de vous donner à lui. C'est un vieux seigneur, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère; vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés; et, comme elle n'avait plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentait, que je ne sortais point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle mariée, chez le seigneur dom Gonzale. Il était encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenait un bouillon qu'un page venait de lui apporter. Le vieillard avait la moustache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle et décharné. C'était un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, et qui ne sont guère plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit que si je voulais le servir avec autant de zèle que j'avais servi sa nièce, je pouvais compter qu'il me ferait un heureux sort. Je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avais eu pour elle, et dès ce moment il me retint à son service.



Lorsque j'entrai dans sa Chambre, je le trouvai qui prenait un Bouillon qu'un Page venait lui apporter.

Bornet Inv. J. J. Hubert direxit.

Me voilà donc à un nouveau maître, et Dieu sait quel homme c'était. Quand il se leva, je crus voir la résurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec, qu'en le voyant à nu on aurait fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avait les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante était asthmatique, et toussait à chaque parole qui lui sortait de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier et de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, et le fit porter à son adresse par le page qui lui avait donné un bouillon; puis se tournant de mon côté, Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, et particulièrement de celles qui regarderont dona Eufrasia. Cette dame est une jeune personne que j'aime et dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je aussitôt en moi-même; eh! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre? Gil Blas, poursuivit-il, je te mènerai chez

elle dès aujourd'hui : j'y soupe presque tous les soirs. Tu seras charmé de son air sage et retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse et s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déja mûr et judicieux ; elle veut des sentimens dans un homme, et préfère aux figures les plus brillantes, un amant qui sait aimer. Le seigneur dom Gonzale ne borna point là l'éloge de sa maîtresse : il entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections ; mais il avait un auditeur assez difficile à persuader là-dessus. Après toutes les manœuvres que j'avais vu faire aux comédiennes, je ne croyais pas les vieux seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant, par complaisance, d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître ; je fis plus, je vantai le discernement et le bon goût d'Eufrasie. Je fus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvait avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne sentit point que je lui donnais de l'encensoir par le nez ; au contraire, il s'applaudit de mes paroles : tant il est vrai qu'un flatteur peut tout risquer avec les grands ! ils se prêtent jusqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec une pincette; puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étaient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains; et, quand il eut fait ces ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils et ses cheveux. Il fut plus long-temps à sa toilette, qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevait de s'ajuster, il entra un autre vieillard de ses amis, qu'on nommait le comte d'Asumar. Celui-ci laissait voir ses cheveux blancs, s'appuyait sur un bâton, et semblait se faire honneur de sa vieillesse, au lieu de vouloir paraître jeune. Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même temps ils s'embrassèrent l'un l'autre, s'assirent, et commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'était faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avaient montré le plus d'adresse et de vigueur; et là-dessus le vieux comte, tel que Nestor, à qui toutes les choses présentes donnaient occasion

de louer les choses passées, dit en soupirant : Hélas ! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les fesait dans ma jeunesse. Je riais en moi-même de la prévention du bon seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois ; je me souviens, quand il fut à table et qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avait servies : De mon temps, les pêches étaient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent ; la nature s'affaiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dit en souriant dom Gonzale, les pêches du temps d'Adam devaient être d'une grosseur merveilleuse.

Le comte d'Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plutôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie qui logeait à cent pas de notre maison, et nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle était galamment habillée, et avait un air de jeunesse qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvait passer pour

jolie, et j'admirai bientôt son esprit. Ce n'était pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des manières libres : il y avait de la modestie dans son action comme dans ses discours, et elle parlait le plus spirituellement du monde, sans paraître se donner pour spirituelle. O ciel ! dis-je, est-il possible qu'une personne qui se montre si réservée, soit capable de vivre dans le libertinage ? Je m'imaginais que toutes les femmes galantes devaient être effrontées. J'étais surpris d'en voir une modeste en apparence, sans faire réflexion que ces créatures savent se composer de toutes les façons, et se conformer au caractère des gens riches et des seigneurs qui tombent entre leurs mains. Veulent-ils de l'emportement ? elles sont vives et pétulantes. Aiment-ils la retenue ? elles se parent d'un extérieur sage et vertueux. Ce sont de vrais caméléons qui changent de couleur suivant l'humeur et le génie des hommes qui les approchent.

Dom Gonzale n'était pas du goût des seigneurs qui demandent des beautés hardies ; il ne pouvait souffrir celles-là, et il fallait, pour le piquer, qu'une femme eût un air de vestale : aussi Eufrasie se réglait là-dessus, et fesait

voir que les bonnes comédiennes n'étaient pas toutes à la comédie. Je laissai mon maître avec sa nymphe, et je descendis dans une salle où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une soubrette qui avait été suivante d'une comédienne. De son côté, elle me remit: Eh! vous voilà, seigneur Gil Blas! me dit-elle; vous êtes donc sorti de chez Arsénie, comme moi de chez Constance? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a long-temps que je l'ai quittée; j'ai même servi depuis une fille de condition. La vie des personnes de théâtre n'est guère de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arsénie. Vous avez bien fait, reprit la soubrette nommée Béatrix. J'en ai usé à peu près de la même manière avec Constance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement; elle les reçut sans me dire une syllabe, et nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Dona Eufrasia me paraît une façon de femme de qualité, et je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la

vieille suivante, elle a de la naissance; et pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées et difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, tourmentent leurs domestiques, et dont le service, en un mot, est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une seule fois. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, et jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames violentes sont si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux; c'est le meilleur de tous les humains; et sur ce pied-là nous sommes, vous et moi, beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, repartit Béatrix; je menais une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le seigneur dom Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude, et j'en suis bien aise. Il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous; et j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour amant; mais enfin j'espère que je ne serai pas moins heureuse qu'elle. Si je n'ai pas sa jeu-

nesse et sa beauté, en récompense je hais la coquetterie, et je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix était une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderait pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ses avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la méprisais, et même j'eus la politesse de lui parler de manière qu'elle ne perdît pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avais fait la conquête d'une vieille suivante, et je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en usait pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux : son dessein était de m'inspirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de sa maîtresse, pour qui elle se sentait si zélée, qu'elle ne s'embarrassait point de ce qu'il lui en coûterait pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin, que je portai, de la part de mon maître, un billet doux à Eufrasie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes; et la femme de chambre aussi s'en mêla. L'une admirait ma physionomie; l'autre me trouvait

un air de sagesse et de prudence. A les entendre, le seigneur dom Gonzale possédait en moi un trésor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif; mais je les reçus en apparence avec toute la simplicité d'un sot, et par cette contre-ruse je trompai les friponnes, qui levèrent enfin le masque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufrasie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert, mon ami. Dom Gonzale est vieux et d'une santé si délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, et fesons ensorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en ferai bonne part, je te le promets; et tu peux compter sur cette promesse, comme si je te la fesais par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, et vous serez satisfaite. Eh bien, reprit-elle, il faut observer ton maître, et me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes, et de là prends,

mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi ; occupe-le d'Eufrasie autant qu'il te sera possible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille de Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque parent de dom Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, et couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussitôt : je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connais les divers caractères des parens de ton maître : je sais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, et j'ai déja mis assez mal dans son esprit tous ses neveux et ses cousins.

Je jugeai par ces instructions, et par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette dame était de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avait, depuis peu, obligé dom Gonzale à vendre une terre dont elle avait touché l'argent. Elle tirait de lui tous les jours de bonnes nippes, et de plus, elle espérait qu'il ne l'oublierait pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on exigeait de moi ; et pour ne rien dissimuler, je doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerais à tromper mon maître, ou si j'entreprendrais de le détacher de sa maîtresse. L'un

de ces deux partis me paraissait plus honnête que l'autre, et je me sentais plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufrasie ne m'avait rien promis de positif, et cela peut-être était cause qu'elle n'avait pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir dom Gonzale avec zèle, et je me persuadai que si j'étais assez heureux pour l'arracher à son idole, je serais mieux payé de cette bonne action, que des mauvaises que je pourrais faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposais, je me montrai tout dévoué au service de dona Eufrasia. Je lui fis accroire que je parlais d'elle incessamment à mon maître, et là-dessus je lui débitais des fables qu'elle prenait pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crut entièrement dans ses intérêts. Pour mieux en imposer encore, j'affectai de paraître amoureux de Béatrix, qui, ravie à son âge de voir un jeune homme à ses trousses, ne se souciait guère d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos princesses, mon maître et moi, cela fesait deux tableaux différens dans le même goût. Dom Gonzale, sec et pâle

comme je l'ai peint, avait l'air d'un agonisant quand il voulait faire les doux yeux; et mon infante, à mesure que je me montrais plus passionné, prenait des manières enfantines, et fesait tout le manège d'une vieille coquette: aussi avait-elle quarante ans d'école pour le moins. Elle s'était raffinée au service de quelques-unes de ces héroïnes de galanterie qui savent plaire jusques dans leur vieillesse, et qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentais pas d'aller tous les soirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allais quelquefois tout seul pendant le jour. Mais à quelque heure que j'entrasse dans cette maison, je n'y rencontrais jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrais pas la moindre trace d'infidélité; ce qui ne m'étonnait pas peu, car je ne pouvais penser qu'une si jolie dame fût exactement fidèle à dom Gonzale. En quoi certes je ne fesais pas un jugement téméraire; et la belle Eufrasie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la succession de mon maître, s'était pourvue d'un amant plus convenable à une femme de son âge.

Un matin, je portais à mon ordinaire un poulet à la princesse. J'aperçus, tandis que j'étais dans sa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapisserie. Je sortis sans faire semblant de les avoir remarqués; mais, quoique cet objet dût peu me surprendre, et que la chose ne roulât pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en être fort ému. Ah! perfide, disais-je avec indignation, scélérate Eufrasie! tu n'es pas satisfaite d'imposer à un bon vieillard en lui persuadant que tu l'aimes; il faut que tu te livres à un autre, pour mettre le comble à ta trahison! Que j'étais fat, quand j'y pense, de raisonner de la sorte! Il fallait plutôt rire de cette aventure, et la regarder comme une compensation des ennuis et des langueurs qu'il y avait dans le commerce de mon maître. J'aurais du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me servir de cette occasion pour faire le bon valet. Mais au lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de dom Gonzale, et lui fis un fidèle rapport de ce que j'avais vu; j'ajoutai même à cela qu'Eufrasie m'avait voulu séduire. Je ne lui dissimulai rien de tout ce qu'elle m'avait dit, et il ne tint qu'à lui de connaître parfai-

tement sa maîtresse. Il fut frappé de mes discours, et une petite émotion de colère qui parut sur son visage, sembla présager que la dame ne lui serait pas impunément infidèle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il, je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, et ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrasie. Je veux l'accabler de reproches, et rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle; et il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurais eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du monde que mon maître fût de retour. Je ne doutais point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avait de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits. Dans cette pensée, je m'applaudissais de mon ouvrage. Je me représentais la satisfaction qu'auraient les héritiers naturels de dom Gonzale, quand ils apprendraient que leur parent n'était plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flattais qu'ils m'en tiendraient compte, et qu'enfin j'allais me distinguer des autres valets-de-chambre, qui sont ordinairement plus

disposés à maintenir leurs maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer. J'aimais l'honneur, et je pensais avec plaisir que je passerais pour le coryphée des domestiques; mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva. Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufrasie. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnes rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs véritables. Elle m'a juré, par ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne t'a fait aucune proposition, et qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix, qui me paraît une bonne fille, m'a protesté la même chose; de sorte que malgré moi ma colère s'est appaisée.

Eh quoi! monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité? vous défiez-vous..... Non, mon enfant, interrompit-il à son tour; je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, et je t'en sais bon gré: mais les apparences sont trompeuses; peut-être n'as-tu pas vu effecti-

vement ce que tu t'imaginais voir; et, dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasie. Quoi qu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de moi; et ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret; mais je ne saurais faire autrement. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la faiblesse de dom Gonzale, de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentait assez qu'en me congédiant pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne fesait pas une action des plus viriles; aussi, pour compenser sa mollesse et me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, et me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves. Il dit en ma présence à cette dame, que j'étais un jeune homme qui n'avait que de bonnes

qualités, qu'il m'aimait, et que, des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la priait de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques; si bien que je me trouvai tout-à-coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère était la marquise de Chaves, et quelles personnes allaient ordinairement chez elle.

La marquise de Chaves était une veuve de trente-cinq ans, belle, grande et bien faite. Elle jouissait d'un revenu de dix mille ducats, et n'avait point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchait pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité et de gens de lettres qu'on voyait chez elle tous les jours, contribuait peut-être plus que ce qu'elle disait à lui donner cette réputation. C'est une chose dont je ne déciderai point. Je me contenterai

de dire que son nom emportait une idée de génie supérieur, et que sa maison était appelée par excellence, dans la ville, le bureau des ouvrages d'esprit.

Effectivement, on y lisait chaque jour, tantôt des poèmes dramatiques, et tantôt d'autres poésies. Mais on n'y fesait guère que des lectures sérieuses; les pièces comiques y étaient méprisées. On n'y regardait la meilleure comédie ou le roman le plus ingénieux et le plus égayé, que comme une faible production qui ne méritait aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet y passait pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivait souvent que le public ne confirmait pas les jugemens du bureau, et que même il sifflait quelquefois impoliment les pièces qu'on y avait fort applaudies.

J'étais maître de salle dans cette maison; c'est-à-dire, que mon emploi consistait à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes et des carreaux pour les femmes: après quoi je me tenais à la porte de la chambre, pour annoncer et introduire

les personnes qui arrivaient. Le premier jour, à mesure que je les fesais entrer, le gouverneur des pages, qui par hasard était alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignait agréablement. Il se nommait André Molina. Il était naturellement froid et railleur, et ne manquait pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta. Je l'annonçai; et, quand il fut entré, le gouverneur me dit : Ce prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la cour; mais il voudrait bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, et ne sert personne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue; il l'arrête, l'accable de civilités; et lui serrant la main, Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre seigneurie. Mettez-moi, de grace, à l'épreuve; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnaissance; et, quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivait : Je crois connaître cet homme-là ; j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut; et lorsque je l'eus introduit dans

la chambre de ma maîtresse, Ce seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une maison pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte sans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur en voyant arriver deux femmes, voici dona Angela de Penafiel et dona Margarita de Montalvan. Ce sont deux dames qui ne se ressemblent nullement. Dona Margarita se pique d'être philosophe ; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, et jamais ses raisonnemens ne céderont à leurs raisons. Pour dona Angela, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse, ses pensées sont fines, ses expressions délicates, nobles et naturelles. Ce dernier caractère est aimable, dis-je à Molina; mais l'autre ne convient guère, ce me semble, au beau sexe. Pas trop, répondit-il en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise, notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu gripée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute!

Comme il achevait ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avait l'air grave et renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de quelques sentences tirées de Sénèque, et qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avait la mine grecque, c'est-à-dire, le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'était. C'est un poète dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sous; mais, en récompense, il vient, avec six lignes de prose, de se faire un établissement considérable.

J'allais m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon, s'écria le gouverneur, voici le licencié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paraisse. Il se met à parler dès la porte de la rue, et en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet, tout rententissait de la voix du bruyant licencié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, et qui ne déparla

point tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées ; il est réjouissant. Mais, outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter ; et, pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il assaisonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne ferait pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la marquise. Je vous donne, me dit-il, notre patrone pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie. Elle n'est point d'une humeur difficile, et on a peu de caprices à essuyer en la servant. C'est une femme de qualité des plus raisonnables que je connaisse ; elle n'a même aucune passion. Elle est sans goût pour le jeu comme pour la galanterie, et n'aime que la conversation. Sa vie serait bien ennuyeuse pour la plupart des dames. Le gouverneur, par cet éloge, me prévint



La Marquise fit aussitôt une exclamation, et dit, avec un transport de joie, qu'il pouvoit entrer.

...nel Inv... J. J. Hubert direxit

en faveur de ma maîtresse. Cependant, quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour, et je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle était à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'auteur Pedro de Moya, et fort bossu par dessus le marché. Il me dit qu'il voulait parler à madame la marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fièrement. Dites-lui que je suis le cavalier dont elle s'est entretenue hier avec dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, et je l'annonçai. La marquise fit aussitôt une exclamation, et dit, avec un transport de joie, qu'il pouvait entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre; de sorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les soubrettes et moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête qui dura près d'une heure; après quoi ma patrone congédia le bossu, en lui fesant

des civilités qui marquaient qu'elle était très-contente de lui.

Elle avait effectivement pris tant de goût à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier : Gil Blas, quand le bossu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrètement que vous pourrez. J'obéis. Dès que le petit homme revint, et ce fut le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé jusques dans la chambre de madame. Je fis pieusement la même chose deux ou trois fois, sans m'imaginer qu'il pût y avoir de la galanterie. Mais la malignité, qui est si naturelle à l'homme, me donna bientôt d'étranges idées; et je conclus que la marquise avait des inclinations bizarres, ou que le bossu fesait le personnage d'un entremetteur.

Ma foi, disais-je, prévenu de cette opinion, si ma maîtresse aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne; mais si elle est entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeais mal de ma patrone! Le petit bossu se mêlait de magie; et, comme on avait vanté son savoir à la marquise, qui se prêtait volontiers aux prestiges des charlatans, elle avait

des entretiens particuliers avec lui. Il fesait voir dans le verre, montrait à tourner le sas, et révélait pour de l'argent tous les mystères de la cabale ; ou bien, pour parler plus juste, c'était un fripon qui subsistait aux dépens des personnes trop crédules ; et l'on disait qu'il avait sous contribution plusieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, et ce qu'il devint.

Il y avait déja six mois que je demeurais chez la marquise de Chaves, et j'avoue que j'étais fort content de ma condition. Mais la destinée que j'avais à remplir ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Je vais conter quelle aventure m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma maîtresse, il y en

avait une qu'on appelait Porcie. Outre qu'elle était jeune et belle, je la trouvai d'un si bon caractère, que je m'y attachai, sans savoir qu'il me faudrait disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier et jaloux, était épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que, sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyait, il résolut de se battre avec moi. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'était un petit homme qui m'arrivait à peine aux épaules, et qui me paraissait très-faible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avait appelé. Je comptais bien de remporter une victoire aisée, et de m'en faire un mérite auprès de Porcie : mais l'événement ne répondit point à mon attente ; le petit secrétaire, qui avait deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant ; et me présentant la pointe de son épée, Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la marquise de Chaves, et que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis cette promesse, et je la tins sans ré-

pugnance. Je me fesais une peine de paraître devant les domestiques de notre hôtel, après avoir été vaincu, et sur-tout devant la belle Hélène qui avait fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avais de nippes et d'argent, et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disais-je, me mènera loin; je ne le dépenserai pas indiscrètement. Et, quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher.

J'avais particulièrement envie de voir Tolède; j'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne ne manquai pas de me parer; et par des airs de petit-maître que j'affectai de me don-

ner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuraient dans mon voisinage : mais, comme j'appris qu'il fallait débuter chez elles par une grande dépense, cela brida mes desirs ; et me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, et pris le chemin de Guença, dans le dessein d'aller en Aragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route ; et dans le temps que je commençais à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces messieurs demandèrent du vin, se mirent à boire, et j'entendis qu'en buvant ils fesaient le portrait d'un jeune homme qu'ils avaient ordre d'arrêter. Le cavalier, disait l'un d'entre eux, n'a pas plus de vingt-trois ans ; il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paraître faire quelque attention à ce qu'ils disaient, et véritablement je ne m'en souciais guère. Je les laissai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait et monté

sur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent. Il a une longue chevelure noire et le nez aquilin. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, sans me répondre, jeta les yeux sur moi, et parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'était point par curiosité que je venais de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avais entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent; ainsi, je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, et où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, et qui va bientôt tomber. En même temps, nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne, où nous trouvâmes un hermitage.

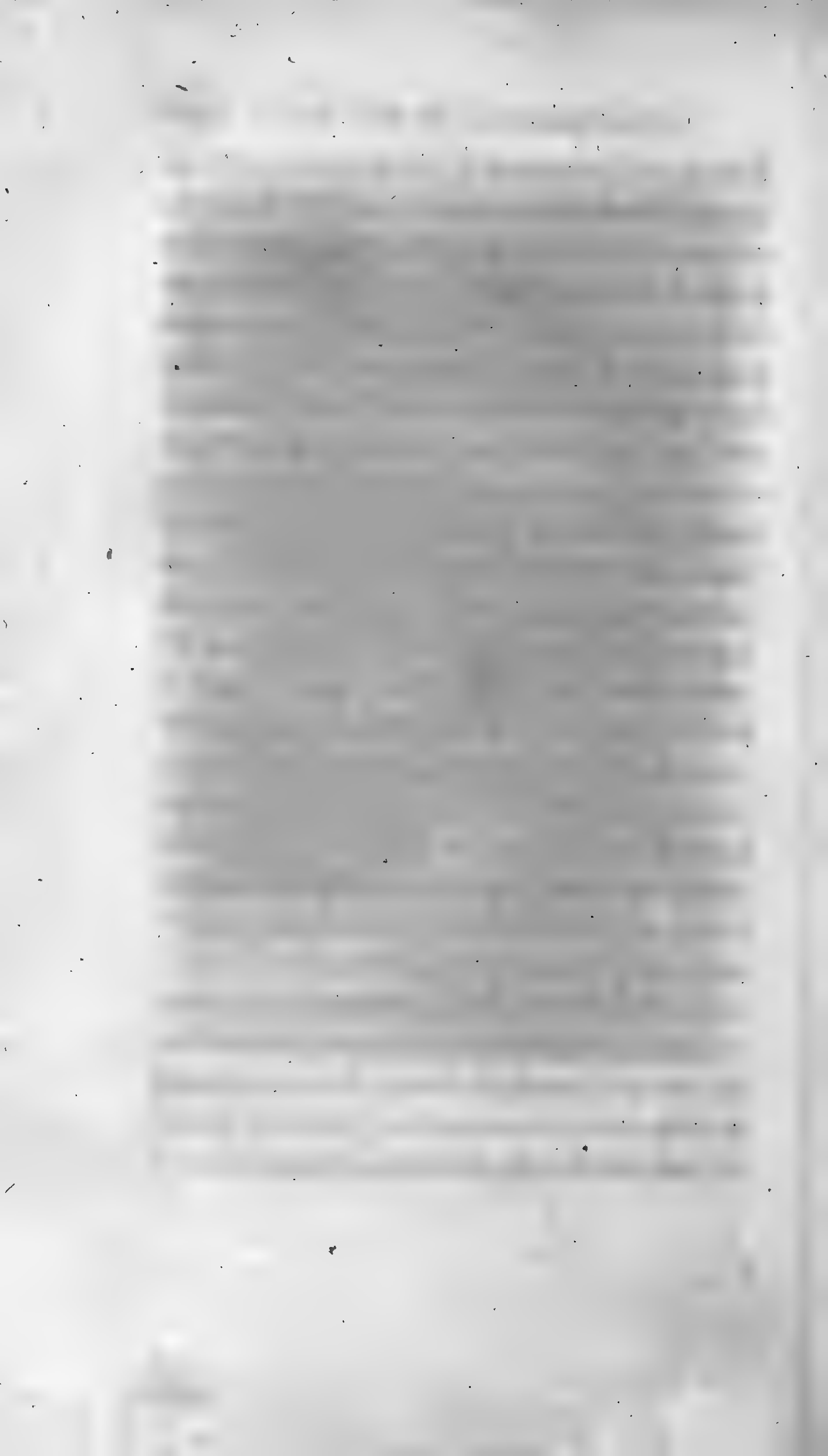
C'était une grande et profonde grotte que

le temps avait percée dans la montagne; et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étaient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air; et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortait avec bruit une source d'eau qui coulait se répandre dans une prairie. Il y avait à l'entrée de cette maison solitaire un bon hermite qui paraissait accablé de vieillesse. Il s'appuyait d'une main sur un bâton, et de l'autre il tenait un rosaire à gros grains, de vingt dixaines pour le moins. Il avait la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, et sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendait jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui. Mon père, lui dis-je, vous voulez bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace? Venez, mes enfans, répondit l'anachorète après m'avoir regardé avec attention; cet hermitage vous est ouvert, et vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnait



Mon Père, vous voulez bien que nous vous demandions un azile contre l'orage qui nous menace ?

J. Hubert direxit



y fit entrer son cheval, et nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une grosse pluie, entremêlée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui était collée contre le mur, et nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes; mais comme la pluie continuait, et que la nuit n'était pas fort éloignée, le vieillard nous dit: Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme et moi, que nous n'en avions point qui nous défendît de nous arrêter, et que, si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, et nous présentant quelques ciboules, avec un morceau de pain et une cruche d'eau: Mes enfans, reprit-il,

vous voyez mes repas ordinaires : mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage et deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme, qui n'avait pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étaient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui fesait toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parlait de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en aperçut. Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé ? Ne puis-je savoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse ; c'est la seule charité qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, et vous êtes peut-être dans une situation à en avoir

besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans doute, et je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre; on peut me faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE X.

Histoire de dom Alphonse et de la belle Séraphine.

Je ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute: après la générosité qu'il a fait paraître, j'aurais tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, et voici mon origine. Un officier de la garde allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit et l'em-

porta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'était un enfant nouveau-né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assurait qu'il appartenait à des personnes de qualité qui se feraient connaître un jour; et l'on ajoutait qu'il avait été baptisé et nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, et c'est tout ce que je sais. Victime de l'honneur ou de l'infidélite, j'ignore si ma mère ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si, séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me désavouer.

Quoi qu'il en soit, le baron et sa femme furent touchés de mon sort; et comme ils n'avaient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de dom Alphonse. A mesure que j'avançais en âge, ils se sentaient attacher à moi. Mes manières flatteuses et complaisantes excitaient à tous momens leurs caresses. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; et, loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il semblait au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours

inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage; et, pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me représenta que la carrière de l'honneur était ouverte à tout le monde, et que je pouvais dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrais qu'à moi seul. En même temps il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avait caché jusques-là. Comme je passais pour son fils dans Madrid, et que j'avais cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvais et ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Pays-Bas: mais la paix se fit fort peu de temps après; et, l'Espagne se trouvant sans ennemis mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron et de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avait déja deux mois que j'étais de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre

un matin, et me présenta un billet à peu près conçu dans ces termes : *Je ne suis ni laide ni mal faite, et cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant ; et j'en suis si piquée que je voudrais bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.*

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appelée Léonor, qui demeurait vis-à-vis de notre maison, et qui avait la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page, qui voulut d'abord faire le discret ; mais, pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse par laquelle je mandais à sa maîtresse que je reconnaissais mon crime, et que je sentais déja qu'elle était à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne sortis point le reste de la journée, et j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la dame, qui n'oublia pas de se montrer aux siennes. Je lui fis des mines. Elle y répondit ; et dès le lendemain elle me manda par son petit page, que si je voulais la nuit prochaine me trouver dans la rue entre onze

heures et minuit, je pourrais l'entretenir à la fenêtre d'une salle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très-passionnée, et d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étais pas encore arrivé, qu'un homme monté sur un beau cheval mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi; et m'abordant d'un air brusque, Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre? J'ai vu ses lettres et vos réponses; son page me les a montrées; et je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté; battons-nous, à moins que, pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-moi les espérances que vous

avez conçues, ou bien je vais vous ôter la vie. Il fallait, lui dis-je, demander ce sacrifice, et non pas l'exiger. J'aurais pu l'accorder à vos prières; mais je le refuse à vos menaces.

Hé bien! répliqua-t-il après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils, à ma place, se vengeraient de vous d'une manière moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernières paroles; et, voyant qu'il avait déja tiré son épée, je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler et tomber. Alors, ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, et pris la route de Tolède. Je n'osai retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne ferait que l'affliger; et, quand je me représentais tout le péril où j'étais, je croyais ne pouvoir assez tôt m'éloigner de Madrid.

En fesant là-dessus les plus tristes réflexions,

je marchai le reste de la nuit et toute la matinée. Mais sur le midi il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval et laisser passer la chaleur qui devenait insupportable. Je demeurai dans un village jusqu'au coucher du soleil ; après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avais déja gagné Illescas et deux lieues par-delà, lorsqu'environ sur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi ; et, ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui était au bout du mur, et au dessus de laquelle il y avait un balcon. Comme je m'appuyais contre la porte, je sentis qu'elle était ouverte ; ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre ; et, moins par curiosité que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissait pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval que je tirais par la bride.

Je m'attachai, pendant l'orage, à observer

les lieux où j'étais; et, quoique je n'en pusse guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'était une maison qui ne devait point appartenir à des personnes du commun. J'attendais toujours que la pluie cessât, pour me remettre en chemin; mais une grande lumière que j'aperçus de loin me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet, dont j'eus soin de fermer la porte; je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on était encore sur pied dans cette maison, et résolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un salon dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai; et, quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de cristal où il y avait quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusse chez un grand seigneur. Le pavé en était de marbre, le lambris fort propre et artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, et le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de bustes de héros espagnols, que soutenaient des escabellons de marbre jaspé qui régnaient

autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses ; car j'avais beau de temps en temps prêter une oreille attentive, je n'entendais aucun bruit, ni ne voyais paraître personne.

Il y avait à l'un des côtés du salon une porte qui n'était que poussée ; je l'entr'ouvris, et j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière seulement était éclairée. Que dois-je faire? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je, ou serai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre? Je pensais bien que le parti le plus judicieux c'était de retourner sur mes pas ; mais je ne pus résister à ma curiosité, ou, pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînait. Je m'avance, je traverse les chambres, et j'arrive à celle où il y avait de la lumière, c'est-à-dire, une bougie qui brûlait sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre et très-galant ; mais bientôt, jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étaient à demi ouverts à cause de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entière. C'était une jeune dame qui, malgré le bruit du tonnerre qui venait de se

faire entendre, dormait d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement; et, à la clarté que la bougie me prêtait, je démêlai un teint et des traits qui m'éblouirent. Mes esprits tout-à-coup se troublèrent à sa vue. Je me sentis saisir, transporter; mais, quelques mouvemens qui m'agitassent, l'opinion que j'avais de la noblesse de son sang m'empêcha de former une pensée téméraire, et le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enivrais du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise, de voir dans sa chambre et au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connaissait point. Elle frémit en m'apercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer; et mettant un genou à terre, Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allais continuer; mais elle était si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises; et, comme personne ne lui répondait, elle prend une robe-de-chambre légère qui était au pied de son lit, se lève brusquement, et passe dans les chambres que j'avais traversées, en appelant encore les filles



Je m'efforçai de la rassurer; en mettant un genou à terre, Madame, lui dis-je ne craignez rien.

Bornet, Inv. J.J. Hubert Direxit

qui la servaient, aussi bien qu'une sœur cadette qu'elle avait sous sa conduite. Je m'attendais à voir arriver tous les valets, et j'avais lieu d'appréhender que, sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement; mais, par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui aurait pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étais, par où et pourquoi j'avais eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier; et je ne lui eus pas sitôt dit que j'avais trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juste ciel, quel soupçon me vient dans l'esprit!

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, et elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur; elle remarqua même qu'elles avaient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paraissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit : Perfide, n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard

qui t'a fait entrer ici. Tu es de la suite de dom Fernand de Leyva, et tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper ; il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connais point dom Fernand de Leyva ; j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid ; et je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que, sans l'orage qui m'a surpris, je ne serais point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, et le ton dont je les prononçai, appaisèrent la dame, qui sembla ne me plus regarder comme son ennemi ; mais si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent ; et je n'étais guère moins affligé qu'elle, bien que je ne susse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle ; impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous

reçu? Parlez : j'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je coure après dom Fernand et que je lui perce le cœur? Nommez-moi tous ceux qu'il faut vous immoler. Commandez. Quelques périls, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, et arrêta le cours de ses pleurs. Ah! seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent Séraphine; ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnais mon erreur, et je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande point la mort de dom Fernand. Eh bien! madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Dom Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hasard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne

entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans; elle aura eu la faiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que dom Fernand a sans doute gagnées; et ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrais du moins savoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père et mon frère, qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède; faites une exacte recherche de cet enlèvement : que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeait pas que l'emploi dont elle me chargeait ne convenait guère à un homme qui ne pouvait trop tôt sortir de Castille; mais comment y aurait-elle fait réflexion? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, et promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour aller accomplir ma promesse; je quittai sur le champ

Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avais causée, et l'assurant qu'elle aurait bientôt de mes nouvelles. Je sortis par où j'étais entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étais déja fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empressement que j'avais de courir pour elle, et aux amoureuses chimères que je formai. Je me représentais que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avait remarqué mon amour naissant, et qu'elle ne l'avait peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginais même que si je pouvais lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, et que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurais tout l'honneur.

Dom Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, et dit au vieil hermite : Je vous demande pardon, mon père, si, trop plein de ma passion, je m'étends sur des circonstances qui vous ennuient sans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elles ne m'ennuient pas; je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez : je réglerai là-dessus mes conseils.

L'esprit échauffé de ces flatteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignais dans une extrême inquiétude. Cependant elle était plus tranquille que je ne pensais. Elle m'apprit qu'elle avait été plus heureuse que moi; qu'elle savait ce que sa sœur était devenue; qu'elle avait reçu une lettre de dom Fernand même, qui lui mandait qu'après avoir secrètement épousé Julie, il l'avait conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon père, poursuivit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, et qu'un mariage solennel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-temps nos maisons.

Lorsque la dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avait causée, et du péril où elle pouvait m'avoir imprudemment jeté en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se souvenir que je lui avais dit qu'une affaire d'honneur me fesait

prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avais besoin de repos, elle me mena dans le salon, où nous nous assîmes tous deux. Elle avait une robe-de-chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe et des plumes noires; ce qui me fit juger qu'elle pouvait être veuve. Mais elle me paraissait si jeune, que je ne savais ce que j'en devais penser.

Si j'avais envie de m'en éclaircir, elle n'en avait pas moins de savoir qui j'étais. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disait-elle, à mon air noble, et encore plus à la pitié généreuse qui m'avait fait entrer si vivement dans ses interêts, que je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarrassa. Je rougis, je me troublai; et j'avouerai que, trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étais fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid? Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, aussi bien que celui de mon frère dom Gaspard. C'est la moindre marque de reconnais-

sance que je puisse donner à un cavalier qui, pour me servir, a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat : elle donna le tort au cavalier que j'avais tué, et promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi était libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser dom Diegue de Lara, et je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a sitôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, seigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Dom Diegue de Lara, poursuivit-elle, était un cavalier fort bien fait ; mais, quoiqu'il eût pour moi une passion violente, et que chaque jour il mît en usage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre et le plus vif fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressemens ni du mérite connu. Hélas!

ajouta-t-elle, une personne que nous ne connaissons point nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pouvais donc l'aimer. Plus confuse que charmée des témoignages de sa tendresse, et forcée d'y répondre sans penchant, si je m'accusais en secret d'ingratitude, je me trouvais aussi fort à plaindre. Pour son malheur et pour le mien, il avait encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêlait dans mes actions et dans mes discours mes mouvemens les plus cachés. Il lisait au fond de mon ame. Il se plaignait à tous momens de mon indifférence, et s'estimait d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savait bien qu'aucun rival ne l'en empêchait: car j'avais à peine seize ans; et, avant que de m'offrir sa foi, il avait gagné toutes mes femmes qui l'avaient assuré que personne ne s'était encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me disait-il souvent, je voudrais que vous fussiez prévenue pour un autre, et que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour moi. Mes soins et votre vertu triompheraient de cet entêtement; mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes dis-

cours, je lui disais qu'au lieu de troubler son repos et le mien par trop de délicatesse, il ferait mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avais, je n'étais guère propre à goûter les raffinemens d'une passion si délicate; et c'était le parti que dom Diègue devait prendre: mais, voyant qu'une année entière s'était écoulée sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raison; et, feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire; et bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire, la fin de sa vie et de ses tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère singulier de son mari devint le sujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courrier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire; et je remarquai qu'en la lisant elle devenait pâle et tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, et son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me trou-

blai; et, comme si j'eusse pressenti le coup qui m'allait frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet? Tenez, seigneur, me répondit tristement Séraphine en me donnant la lettre; lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, et j'y trouvai ces paroles: *Dom Gaspard votre frère se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui; et il a déclaré en mourant que le cavalier qui l'a tué est fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite; mais en quelque lieu qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs qui ne manqueront pas de le faire arrêter s'il passe par les villes de leur juridiction, et je vais, par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.*

Le comte DE POLAN.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet

jeta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile et sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de dom Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à-coup dans un vif désespoir. Je me jette aux pieds de Séraphine, et lui présentant mon épée nue, Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourrait se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frère, immolez-lui son meurtrier de votre propre main: frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie, devienne funeste à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine un peu émue de mon action, j'aimais dom Gaspard; quoique vous l'ayez tué en brave homme, et qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, dom Alphonse, je suis votre ennemie, et je ferai contre vous tout ce que le sang et l'amitié peuvent exiger de moi: mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune; elle a beau vous livrer à ma vengeance; si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables,



Je me jette aux pieds de Seraphine, lui présentant mon Épée nue, ...

et je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez; échappez, si vous pouvez, à nos poursuites et à la rigueur des lois, et sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi! madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous vous en remettez à des lois qui tromperont peut-être votre ressentiment! Ah! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble et si généreux. Savez-vous qui je suis? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, et je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous seriez le dernier des hommes je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'espère que vous n'excuserez point l'audace. Je vous adore: je n'ai pu voir vos charmes sans

en être ébloui, et, malgré l'obscurité de mon sort, j'avais formé l'espérance d'être à vous. J'étais assez amoureux, ou plutôt assez vain pour me flatter que le ciel, qui peut-être me fait grace en me cachant mon origine, me la découvrirait un jour, et que je pourrais, sans rougir, vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenserait sans doute dans un autre temps; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, dom Alphonse, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repartis-je en me relevant, il faut m'éloigner de vous; mais ne pensez pas que, soigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aille chercher un asyle où je puisse être en sureté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède le destin que vous me pré-

parez; et me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

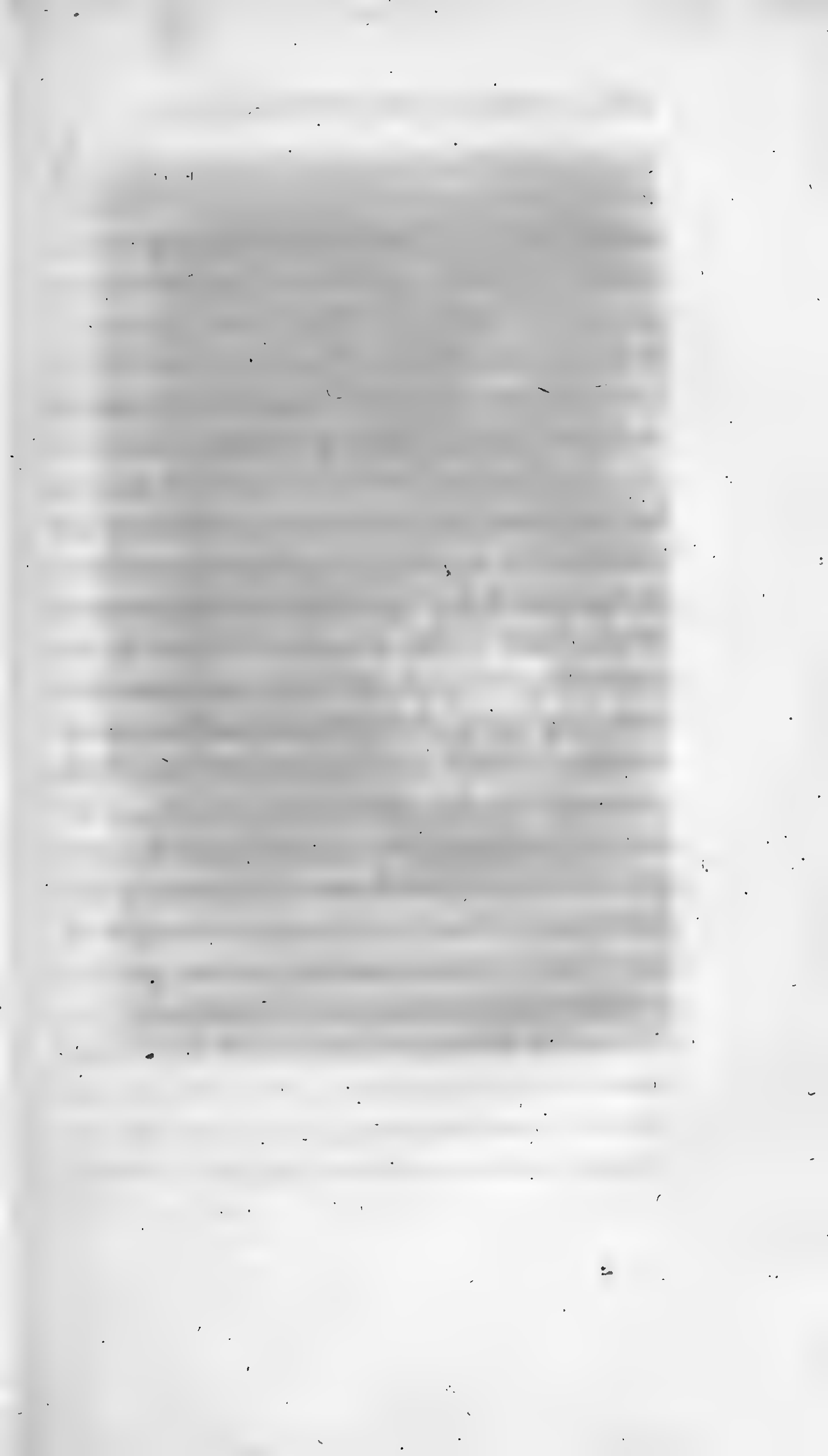
Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, et je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, et où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne sais comment je n'ai point été arrêté; car je ne puis croire que le comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvais passer par Tolède. Enfin je sortis hier de cette ville, où il semblait que je m'ennuyasse d'être en liberté; et, sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'aurait rien à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conseils.

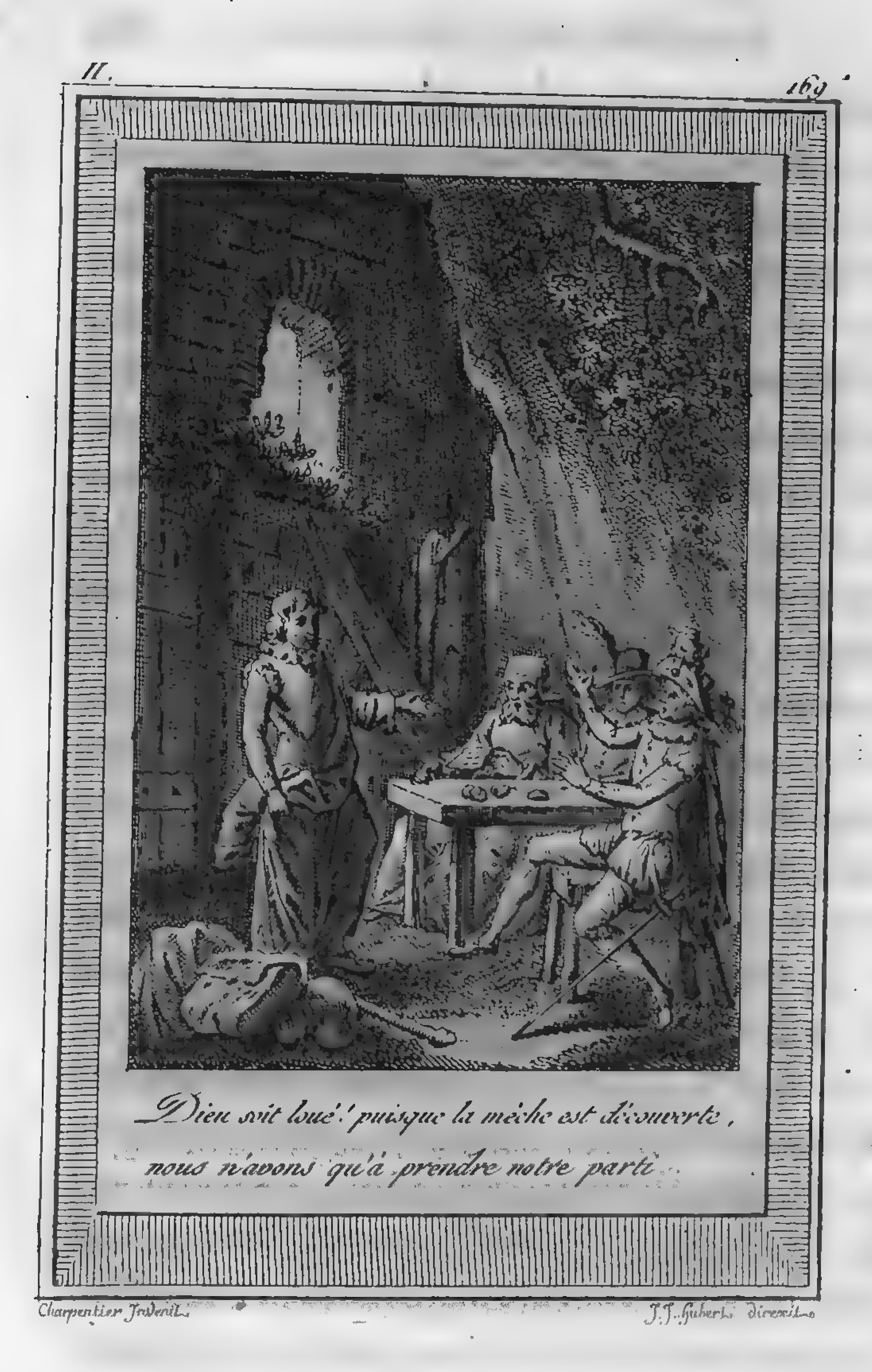
CHAPITRE XI.

Quel homme c'était que le vieil hermite, et comment Gil Blas s'aperçut qu'il était en pays de connaissance.

QUAND dom Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si long-temps à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, et votre amour pour Séraphine me paraît une pure folie. Croyez-moi, il faut oublier cette jeune dame, qui ne saurait être à vous. Cédez de bonne grace aux obstacles qui vous séparent d'elle, et vous livrez à votre étoile, qui, selon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez sans doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, et dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il allait ajouter à cela beaucoup d'autres choses pour exhorter dom Alphonse à prendre





Dieu soit loué ! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti.

Charpentier Invenit. J. J. Hubert direxit.

patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenait de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paraissait plus jeune que son compagnon, et il avait une barbe rousse et fort épaisse. Soyez le bien venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachorète : quelles nouvelles apportez-vous de la ville? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre ; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit, et, après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritait, il s'écria : Dieu soit loué! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il, seigneur dom Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier ; vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice, dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pa-

reils embarras. Graces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme; car, tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un hermite et qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portait; et l'on vit dessous un pourpoint de serge noire avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenait sa barbe postiche, et prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'hermite, se défit, de la même manière que son compagnon, de sa barbe rousse, et tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante soutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachorète le seigneur dom Raphaël, et dans le frère Antoine, mon très-cher et très-fidèle valet Ambroise de Lamela. Vive Dieu! m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connaissance. Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit dom Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens

que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous; mais oublions le passé, et rendons graces au ciel qui nous rassemble. Ambroise et moi nous vous offrons nos services; ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez point de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne; nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; et si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, et vous mènerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on sait se conduire prudemment. Ce n'est pas que, malgré toute notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois, qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, poursuivit le faux hermite en parlant à dom Alphonse, nous vous fesons la même proposition, et je ne crois pas que vous deviez la rejeter dans la situation où vous paraissez être; car, sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent? Non

vraiment, dit dom Alphonse, et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien! reprit dom Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connaissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous savons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la justice. Dom Alphonse les remercia de leur bonne volonté; et, se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble, et de ne nous point séparer. Il fut mis en délibération si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelques atteintes à une outre pleine d'un excellent vin que le frère Antoine avait apportée de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme celui qui avait le plus d'expérience, représenta qu'il fallait, avant toutes choses,

penser à notre sureté ; qu'il était d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui était entre Villardesa et Almodabar ; que nous ferions halte en cet endroit, où, nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes et les provisions qu'ils avaient, et les mirent en équilibre sur le cheval de dom Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence ; après quoi nous nous éloignâmes de l'hermitage, laissant en proie à la justice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche et la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille et l'image de saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous aperçûmes le bois où tendaient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon

entouré de plusieurs gros chênes dont les branches entremêlées formaient une voûte que la chaleur du jour ne pouvait percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes; nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain avec plusieurs morceaux de viandes rôties, et nous nous mîmes à nous en escrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne fesait que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, dom Raphaël dit à dom Alphonse : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme; et à moi particulièrement, m'écriai-je. J'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures; je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua Raphaël, et je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse; car je suis encore jeune, et je veux grossir le volume. Mais nous



Quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des acolades à l'Outre,

sommes fatigués ; délassons-nous par quelques heures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera de peur de surprise, et tantôt à son tour il dormira. Quoique nous soyons, ce me semble, ici fort en sureté, il est toujours bon de se tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Dom Alphonse fit la même chose. Je suivis leur exemple, et Lamela se mit en sentinelle.

Dom Alphonse, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ses malheurs, et je ne pus fermer l'œil. Pour dom Raphaël, il s'endormit bientôt. Mais il se réveilla une heure après, et, nous voyant disposés à l'écouter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. Non, non, répondit Lamela, je n'ai point envie de dormir ; et, bien que je sache tous les événemens de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession, que je serai bien aise de les entendre encore raconter. Aussitôt dom Raphaël commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

Fin du Livre quatrième.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE,

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de dom Raphaël.

Je suis fils d'une comédienne de Madrid, fameuse par sa déclamation, et plus encore par ses galanteries. Elle se nommait Lucinde. Pour un père, je ne puis sans témérité m'en donner un. Je dirais bien quel homme de qualité était amoureux de ma mère lorsque je suis venu au monde ; mais cette époque ne serait pas une preuve convaincante qu'il fût l'auteur de ma naissance. Une personne de la profession de

ma mère est si sujette à caution, que, dans le temps même qu'elle paraît le plus attachée à un seigneur, elle lui donne presque toujours quelque substitut pour son argent.

Rien n'est tel que de se mettre au dessus de la médisance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obscurité, me prenait sans façon par la main, et me menait au théâtre fort honnêtement, sans se soucier des discours qu'on tenait sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquait pas d'exciter. Enfin, je fesais ses délices, et j'étais caressé de tous les hommes qui venaient au logis. On eût dit que le sang parlait en eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire. On s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter et à jouer de la guitare. C'est tout ce que je savais faire, lorsque le marquis de Léganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avait à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers, et ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Léganez

n'était pas plus avancé que moi : ce petit seigneur ne paraissait pas né pour les sciences; il ne connaissait presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois. Ses autres maîtres n'en tiraient pas meilleur parti; il mettait leur patience à bout. Il est vrai qu'il ne leur était pas permis d'user de rigueur à son égard : ils avaient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter; et cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendait les leçons assez inutiles.

Mais le précepteur imagina un bel expédient pour intimider le jeune seigneur sans aller contre la défense de son père; il résolut de me fouetter quand le petit Léganez mériterait d'être puni, et il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût; je m'échappai, et m'allai plaindre à ma mère d'un traitement si injuste. Cependant, quelque tendresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes; et, considérant que c'était un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Léganez, elle m'y fit remener sur le champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'était aperçu que son invention avait produit

un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit seigneur; et, pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrillait très-rudement. J'étais sûr de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet; jugez à combien me revient son rudiment.

Le fouet n'était pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison : comme tout le monde me connaissait, les moindres domestiques, jusqu'aux marmitons, me reprochaient ma naissance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le précepteur avait d'argent comptant; ce qui pouvait bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avait donnés si injustement. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai, et j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid, et me rendis à Tolède sans voir personne à mes trousses.

J'entrais alors dans ma quinzième année.

Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant et maître de ses volontés! J'eus bientôt fait connaissance avec des jeunes gens qui me dégourdirent et m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers de l'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit: je quittai mes confrères; et, voulant commencer mes voyages par l'Estramadure, je gagnai Alcantara; mais, avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, et je ne la laissai point échapper. Comme j'étais à pied, et de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtais de temps en temps pour me reposer sous les arbres qui m'offraient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenaient avec gaieté sur l'herbe en prenant le frais. Je les saluai très-civilement, et, ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avait pas quinze ans; ils étaient tous deux bien sincères. Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches bourgeois de Pla-

zencia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, et, pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous? Si j'en avais autant, lui répondis-je, Dieu sait où j'irais. Je voudrais parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cents pistoles! c'est une somme immense; vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almerin, où je vais recueillir la succession d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'était établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur ferait plaisir. Ainsi, lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-temps avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, et l'on nous en donna une où il y avait une armoire qui fermait à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper, et, pendant qu'on nous l'apprêtait, je

proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, et nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les églises; et, dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout-à-coup d'avoir une affaire importante. Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-moi, de grace, ici; je serai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux; je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la serrure, et fouillant dans les havresacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte; je les emportai toutes. Après cela je sortis promptement de la ville, et pris la route de Mérida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient.

Cette aventure me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentais capable de me conduire prudemment. Je puis

dire que j'étais bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, et je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée je rencontrai un homme qui chantait vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'était un chantre, et je lui dis : Courage, seigneur bachelier, cela va le mieux du monde. Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis chantre, pour vous rendre mes très-humbles services, et je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en conversation. Je m'aperçus que j'étais avec un personnage des plus spirituels et des plus agréables. Il avait vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il était à pied, je n'allais que le petit pas, pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entre autres choses de Tolède. Je connais parfaitement cette ville, me dit le chantre ; j'y ai fait un assez long séjour, j'y ai même quelques amis. Et dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède ? Dans la rue neuve, répondit-il. J'y demeurais

avec dom Vincent de Buena Garra, dom Mathias de Cordel, et deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble; nous passions fort bien le temps. Ces paroles me surprirent; car il faut observer que les gentilshommes dont il me citait les noms, étaient les aigrefins avec qui j'avais été faufilé à Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces messieurs que vous venez de nommer sont de ma connaissance, et j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue neuve. Je vous entends, reprit-il en souriant; c'est-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne. J'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il: pour se perfectionner l'esprit, il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je rends graces au ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensais le moins. Unissons-nous, voyageons ensemble, attentons sur la bourse du prochain, profitons de

toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement et de si bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance, en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, et il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venait de Portalègre, d'où une fourberie, déconcertée par un contre-temps, l'avait obligé de se sauver avec précipitation, et sous l'habillement que je lui voyais. Après qu'il m'eut fait une entière confidence de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup si nous pouvions, et d'en décamper aussitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralés, ainsi se nommait mon compagnon, ne se trouvait pas dans une situation fort brillante. Tout ce qu'il avait consistait en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portait dans un bissac: mais si j'étais mieux que lui en argent comptant, il était en récompense plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alter-

nativement, et nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du faubourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnaître le terrain, et voir s'il ne s'offrirait point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentaient à nos regards. Nous ressemblions, comme aurait dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hasard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous aperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avait l'épée à la main, et qui se battait contre trois hommes qui le poussaient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua; et, comme je suis naturellement ferrailleur, je volai au secours du vieillard. Moralés suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remerciemens Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous

être trouvés ici si à propos pour vous secourir; mais que nous sachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service; et dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes voulaient vous assassiner? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, et je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré, est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés; et, comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Et peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelles raisons vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avais un frère marchand dans cette ville; il se nommait Augustin. Il y a deux mois qu'il était à Calatrava, logé chez Juan Velez de la Membrilla, son correspondant. Ils étaient tous deux amis intimes; et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique, au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Effec-

tivement, mon frère étant de retour à Mérida, ne m'eut pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais, hélas! il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage ; il est mort depuis trois semaines. En mourant, il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis ; et voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Membrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu, non plus que son père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais toute cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention ; et m'arrêtant à une supercherie qui me vint tout-à-coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement ; je levai même les yeux au ciel. Ensuite je me tournai vers le vieillard, et lui dis d'un ton pathétique : Ah! seigneur de Moyadas, est-il possible qu'en arrivant à Mérida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon

beau-père ? Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux bourgeois, et n'étonnèrent pas moins Moralés, qui me fit connaître par sa contenance que je lui paraissais un grand fripon. Que m'apprenez-vous, me répondit le vieillard ? Quoi ! vous seriez le fils du correspondant de mon frère ? Oui, seigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace et lui jetant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais, avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frère Augustin. Je serais le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étais vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon Jérôme, et je passai ensuite la main sur mes yeux, comme pour essuyer mes pleurs. Moralés, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me seconder. Il voulut passer pour mon valet, et il se mit à renchérir sur le regret que je marquais de la mort du seigneur Augustin. Mon-

sieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère! C'était un si honnête homme, le phœnix du commerce, un marchand désintéressé, un marchand de bonne foi, un marchand comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme simple et crédule; bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi? Il ne fallait point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monsieur, lui dit Moralés en prenant la parole pour moi, mon maître est un peu cérémonieux. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque manière de n'avoir pas voulu paraître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route; on nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, seigneur de Moyadas. Ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous. Je n'osais me présenter sous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, et j'attendais pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit

le vieillard, ne devait point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, et je prétends que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui; mais avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avait fait, et je témoignai que mon plus grand chagrin était d'avoir perdu, avec mes hardes, le portrait de Florentine. Le bourgeois là-dessus me dit en riant, qu'il fallait me consoler de cette perte, et que l'original valait mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans sa maison, il appela sa fille, qui n'avait pas plus de seize ans, et qui pouvait passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frère vous a promis. Ah! seigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine : ces traits charmans sont gravés dans ma mémoire, et encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, et qui n'était qu'une faible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraser de mille feux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment. Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine,

et je ne suis point assez vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même temps il me laissa seul avec sa fille, et prenant Moralés en particulier, Mon ami, lui dit-il, on vous a donc emporté toutes vos hardes, et sans doute votre argent ? Oui, monsieur, répondit mon camarade ; une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo, et ne nous a laissé que les habits que nous avons sur le corps ; mais nous recevrons incessamment des lettres de change, et nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh ! monsieur, repartit Moralés, mon maître ne voudra point les accepter. Vous ne le connaissez pas. Tudieu ! c'est un homme fort délicat sur cette matière. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter. Il demanderait plutôt l'aumône, que d'emprunter un maravedi. Tant mieux, dit le bon bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je par-

donne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont elles sont en possession. Je ne veux pas, continua-t-il, contraindre ton maître; et, si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans sa poche; mais mon compagnon lui retint le bras. Attendez, seigneur de Moyadas, lui dit-il : quelque aversion que mon maître ait pour les emprunts, je ne désespère pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter; il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son père tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sait distinguer les personnes; et il doit vous regarder, monsieur, comme un second père.

Moralés, par de semblables discours, s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva, sa fille et moi, engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avait; et sur cela il me tint des propos qui me firent connaître combien il en avait de ressentiment. Je profitai d'une si favorable dis-

position. Je dis au bourgeois, que la plus touchante marque de reconnaissance qu'il pût me donner, était de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'assura que, dans trois jours au plus tard, je serais l'époux de Florentine, et qu'au lieu de six mille ducats qu'il avait promis pour sa dot, il en donnerait dix mille, pour me témoigner jusqu'à quel point il était pénétré du service que je lui avais rendu.

Nous étions donc, Moralés et moi, chez le bon homme Jérôme de Moyadas, bien traités, et dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous proposions de partir promptement de Mérida. Une crainte pourtant troublait notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Velez de la Membrilla ne vînt traverser notre bonheur. Cette crainte n'était pas mal fondée. Dès le lendemain, une espèce de paysan chargé d'une valise, arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors; mais mon camarade y était. Seigneur, dit le paysan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au seigneur Pedro de la Membrilla. Nous venons

tous deux d'arriver : il sera ici dans un instant ; j'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine il eut achevé ces mots, que son maître parut ; ce qui surprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralés.

Le jeune Pedro était un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au père de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le temps de finir son discours ; et, se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifiait. Alors Moralés, qui ne cédait en effronterie à personne du monde, prit un air d'assurance, et dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détroussés sur le grand chemin ; je les reconnais, et particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du seigneur Juan Velez de la Membrilla. Le vieux bourgeois crut Moralés ; et, persuadé que les nouveaux venus étaient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard ; on vous a prévenus. Pedro de la Membrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava ; vous avez dans votre maison un imposteur. Sachez que Juan Velez de la Membrilla n'a

point d'autre fils que moi. A d'autres, répliqua le vieillard; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon, et ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé? Si je n'étais pas chez vous, repartit Pedro, je punirais l'insolence de ce fourbe, qui m'ose traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre présence, qui retient ma colère. Seigneur, poursuivit-il, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frère Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au sujet de ce mariage? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque temps avant sa mort?

Non, interrompit le vieux bourgeois; le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je sais bien de quelle manière il est tombé entre vos mains, et je vous conseille charitablement de sortir au plus tôt de Merida. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connais quelques personnes dans cette ville; je vais les chercher, et je reviendrai confondre l'imposture

qui vous prévient contre moi. A ces mots, il se retira, suivi de son valet, et Moralés demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jérôme de Moyadas résolut de faire le mariage ce jour-là. Il sortit, et alla sur le champ donner les ordres nécessaires pour cet effet.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le père de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'était pas sans inquiétude. Il craignait la suite des démarches qu'il jugeait bien que Pedro ne manquerait pas de faire, et il m'attendait avec impatience pour m'informer de ce qui se passait. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami? lui dis-je; tu me parais bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même temps il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, qui nous jette dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, était brillante, et t'aurait comblé de gloire si elle eût réussi; mais, selon toutes les apparences, elle finira mal, et je serais d'avis, pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bon-homme.

Monsieur Moralés, repris-je à ce discours, vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à dom Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facilement s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces héros, et prouver que j'en suis un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevait de parler, Jérôme de Moyadas entra. Vous serez, me dit-il, mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il était fils du correspondant de mon frère? Seigneur, lui répondis-je tristement, et de l'air le plus ingénu qu'il me fut possible d'affecter, je sens que je ne suis pas né pour soutenir une trahison. Il faut vous faire un aveu sincère. Je ne suis point fils de Juan Velez de la Membrilla. Qu'entends-

je? interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de surprise. Eh quoi ! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère..... De grace, seigneur, interrompis-je aussi, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Merida. Hier, après vous avoir secouru, je me préparais à vous la demander en mariage ; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la destiniez à un autre. Vous me dites que votre frère, en mourant, vous conjura de la donner à Pedro de la Membrilla ; que vous le lui promîtes, et qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla, et mon amour, réduit au désespoir, m'inspira le stratagême dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant que je me suis secrètement reproché la supercherie que je vous ai faite ; mais j'ai cru que vous me la pardonneriez quand je vous la découvrirais, et quand vous sauriez que je suis un prince italien qui voyage *incognito*. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre les Suisses, le Milanez et la Savoie. Je m'imaginais que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révélerais ma

naissance, et je me fesais un plaisir d'époux délicat et charmé, de la déclarer à Florentine après l'avoir épousée. Le ciel, poursuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie. Pedro de la Membrilla paraît; il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre; vous devez me le préférer sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez rédnire. Je ne vous représenterai point que votre frère n'était que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le père, et qu'il est plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que faiblement.

Oui, sans doute, cela est bien juste, s'écria Jérôme de Moyadas; aussi je ne prétends point balancer entre vous et Pedro de la Membrilla. Si mon frère Augustin vivait encore, il ne trouverait pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, et, qui plus est, à un prince qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance. Il faudrait que je fusse ennemi de mon bonheur, et que j'eusse

entièrement perdu l'esprit, si je ne vous donnais ma fille, et si je ne pressais pas même ce mariage. Cependant, seigneur, repris-je, ne faites rien par impétuosité, ne consultez que vos seuls intérêts; et, malgré la noblesse de mon sang..... Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je hésiter un moment? Non, mon prince; et je vous supplie de vouloir bien, dès ce soir, honorer de votre main l'heureuse Florentine. Eh bien! lui dis-je, soit: allez vous-même lui porter cette nouvelle, et l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empressait d'aller dire à sa fille qu'elle avait fait la conquête d'un prince, Moralés, qui avait entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, et me dit : Monsieur le prince italien, fils du souverain des vallées qui sont entre les Suisses, le Milanez et la Savoie, souffrez que je me jette aux pieds de votre altesse, pour lui témoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyais le premier homme du monde; mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as plus, lui dis-je, d'inquié-

tude ? Oh ! pour cela, non, répondit-il ; je ne crains plus le seigneur Pedro ; qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralés et moi, fermes sur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions avec la dot, sur laquelle nous comptions si bien, que si nous l'eussions déja touchée nous n'aurions pas cru être plus sûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, et le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava. Il était accompagné de deux bourgeois, et d'un alguazil aussi respectable par sa moustache et sa mine brune, que par sa charge. Le père de Florentine était avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous amène ; ils me connaissent, et peuvent vous dire qui je suis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire ; je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connais : vous vous appelez Pedro, et vous êtes fils unique de Juan Velez de la Membrilla ; quiconque ose soutenir le contraire est un imposteur. Je vous crois, monsieur l'alguazil, dit alors le bon-homme Jérôme de

Moyadas. Votre témoignage est sacré pour moi, aussi bien que celui des seigneurs marchands qui sont avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frère. Mais que m'importe ? Je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille.

Oh! c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes maître de votre fille, et l'on ne saurait vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux volontés du seigneur de Moyadas; mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard; je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, et je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour



Ah! Ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce Gentilhomme,

me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il en me montrant, c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril; et, pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un prince italien.

A ces dernières paroles, Pedro demeura muet et confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, et parurent fort surpris. Mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse aventure d'être une fourberie où il y avait à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement; et comme mes traits, qui lui étaient inconnus, mettaient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse, il reconnut Moralés, et, se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Ciudad-Réal, Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes et principautés d'Espagne. Allons, bride en main, monsieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas; ce garçon dont vous nous faites un si mauvais portrait,

est un domestique du prince. Fort bien, repartit l'alguazil; je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute point que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connais en pareil gibier; et, pour vous faire voir que ces drôles sont des aventuriers, je vais les mener en prison tout à l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec monsieur le corrégidor; après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier, reprit le vieillard, ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne saurait-il être un fourbe, sans que son maître le soit? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes? Vous moquez-vous, avec vos princes? interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intrigant, sur ma parole, et je l'arrête *de par le roi*, de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte, qui les traîneront à la prison s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que

Moralés ; et notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devait prendre un galant homme. Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soupçons peuvent être faux ; peut-être aussi ne sont-ils que trop véritables. Quoi qu'il en soit, n'approfondissons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers sortent, et se retirent où bon leur semblera. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite : c'est une grace que je vous demande, pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je fesais ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerais ces messieurs, sans avoir égard à vos prières ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville ; car si je les rencontre demain, vive Dieu ! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendîmes dire, Moralés et moi, qu'on nous laissait libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, et soutenir que nous étions des personnes d'honneur ; mais l'alguazil nous regarda

de travers, et nous imposa silence. Je ne sais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine et la dot à Pedro de la Membrilla, qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'assez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte et l'hôtesse étaient à la porte assis sur de longues pierres. L'hôte, grand homme sec et déja suranné, raclait une mauvaise guitare pour divertir sa femme qui paraissait l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, et vous n'y serez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison; je vous y ferai bonne chère, et à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte et de l'hôtesse; nous les saluâmes; et, nous étant assis auprès

d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disait officier de la sainte Hermandad, et l'hôtesse était une grosse réjouie qui avait l'air de savoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, et suivis d'une trentaine de mulets chargés de ballots. Ah, que de princes! s'écria l'hôte à la vue de tant de monde; où pourrai-je les loger tous? Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes et d'animaux. Il y avait par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaste grange où l'on mit les mulets et les ballots; les mules et les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits, qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte, l'hôtesse, et une jeune servante qu'ils avaient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main-basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela, joint à quelques civets de lapins et de matoux, et à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralés et moi, ces ca-

valiers, qui de temps en temps nous envisageaient aussi. Enfin nous liâmes conversation, et nous leurs dîmes que, s'ils le voulaient bien, nous souperions avec eux. Ils nous témoignèrent que cela leur ferait plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avait un parmi eux qui ordonnait, et pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissaient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui-là tenait le haut bout : il parlait d'un ton de voix élevé ; il contrariait même quelquefois d'un air cavalier le sentiment des autres qui, bien loin de lui rendre la pareille, semblaient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hasard sur l'Andalousie ; et, comme Moralés s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayrena m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayrena, et il n'est pas possible que je ne connaisse point vos parens. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralés. Par ma foi, s'écria

mon camarade avec émotion, l'aventure est fort singulière ! vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralés ? Justement, dit l'autre ; et vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, ils se levèrent de table tous deux, et s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet événement est tout-à-fait merveilleux. Le hasard veut que je rencontre et reconnaisse un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années : permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui par bienséance se tenaient debout, saluèrent le cadet Moralés, et l'accablèrent d'embrassades. Après cela, on se remit à table, et l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux frères s'assirent l'un auprès de l'autre, et s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvaient et se réjouissaient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel; et me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers sont des domestiques du comte de Montanos, que le roi a

nommé depuis peu à la vice-royauté de Mayorque. Ils conduisent l'équipage du vice-roi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui, et sur la répugnance que je lui ai témoigné avoir de vous quitter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit-il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'île de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons; et si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes, le jeune Moralés et moi, aux officiers du comte, et nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare et me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensais à rien qu'à l'île de Mayorque, et Luis Moralés était dans la même disposition. Il semblait que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité: nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, et cela tenait

nos génies en respect. Enfin nous nous embarquâmes gaiement, et nous nous flattions d'être bientôt à Mayorque; mais à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu'il survint une bourasque effroyable. J'aurais, dans cet endroit de mon récit, une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, *et cætera ;* mais, laissant à part toute ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera. C'est une île déserte, où il y a un petit fort qui était alors gardé par cinq ou six soldats, et un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous fallait passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles et nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens pour éviter l'ennui. Chacun suivait ses inclinations : les uns jouaient à la prime, les autres s'amusaient autrement; et moi, j'allais me promener dans l'île avec ceux de nos cavaliers qui aimaient la promenade. Nous sautions de rocher en rocher; car le terrain est inégal, plein de pierres par-tout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous consi-

dérions ces lieux secs et arides, et que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde et stérile quand il lui plaît, notre odorat fut saisi tout-à-coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussitôt du côté de l'orient, d'où venait cette odeur; et nous aperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chèvre-feuilles plus beaux et plus odorants que ceux même qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumaient l'air aux environs, et il se trouva qu'ils bordaient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne était large, peu sombre; et nous descendîmes au fond en tournant, par des degrés de pierres dont les extrémités étaient parées de fleurs, et qui formaient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiraient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distillaient sans cesse en dedans, et qui se perdaient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire; et elle était si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit,

et d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boirait point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable; et, lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte : mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissait en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Eh pourquoi cela? lui dis-je; y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger et de Tripoli descendent quelquefois dans cette île, et viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantait, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralés ne voulut point être de la partie; il aima mieux, aussi-bien que son frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendîmes au fond de l'antre comme

le jour précédent, et nous fîmes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitare et en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paraître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avaient des moustaches épaisses, des turbans, et des habits à la turque. Nous nous imaginâmes que c'était une partie de l'équipage et le commandant du fort, qui s'étaient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, et nous en laissâmes descendre jusqu'à dix sans songer à notre défense. Nous fûmes bientôt tristement désabusés, et nous connûmes que c'était un corsaire qui venait avec ses gens nous enlever. *Rendez-vous, chiens,* nous cria-t-il en langue castillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même temps les hommes qui l'accompagnaient nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portaient; et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance. Nous préférâmes l'esclavage à la mort: nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes, et conduire à son vaisseau qui

Rendez-vous, Chiens,..... ou bien vous allez tous mourir.

F. J. Gybert direxit.

n'était pas loin de là; puis, mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire fut de nous fouiller et de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne aubaine pour lui! Les deux cents pistoles des bourgeois de Plazentia, les cent que Moralès avait reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étais chargé, tout cela me fut raflé sans miséricorde. Mes compagnons avaient aussi la bourse bien garnie; enfin c'était un excellent coup de filet. Le pirate en paraissait tout réjoui; et le bourreau ne se contentait pas de nous enlever nos espèces, il nous insultait par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, et que ses gens avaient eu soin de prendre. Il se mit à les vider avec eux, et à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce temps-là mes camarades avaient une contenance qui rendait témoignage de ce qui se passait en eux. Ils étaient d'autant plus

mortifiés de leur esclavage, qu'ils s'étaient fait une idée plus douce d'aller dans l'île de Mayorque, où ils avaient compté qu'ils mèneraient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, et, moins consterné que les autres; je liai conversation avec le railleur; j'entrai même de bonne grace dans ses plaisanteries: ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit; et dans le fond, au lieu de gémir et de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience et s'accommoder au temps. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portais une guitare: voyons ce que tu sais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à racler ma guitare d'une manière qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que j'avais appris du meilleur maître de Madrid, et que je jouais de cet instrument assez bien. Je chantai aussi, et l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étaient dans le vaisseau, témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avaient eu à m'entendre; ce qui me fit juger qu'en matière de musique, ils n'avaient pas le goût fort délicat. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serais pas un esclave malheureux, et qu'avec mes

talens je pouvais compter sur un emploi qui rendrait ma captivité très-supportable.

Je sentis quelque joie à ces paroles; mais, toutes flatteuses qu'elles étaient, je ne laissais pas d'avoir de l'inquiétude sur l'occupation dont le corsaire me fesait fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous recevoir; et nous n'avions point encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissait du son confus des trompettes, des flûtes moresques et d'autres instrumens dont on se sert dans ce pays-là; ce qui formait une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances venait d'un faux bruit qui s'était répandu dans la ville. On y avait ouï dire que le renégat Méhémet (ainsi se nommait notre pirate) avait péri en attaquant un gros vaisseau génois; de sorte que tous ses amis, informés de son retour, s'empressaient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier,

nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion et nos talens. Alors Méhémet, me montrant au bacha, lui vanta ma voix, et lui dit que je jouais de la guitare à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je demeurai donc dans son sérail. Les autres captifs furent menés dans une place publique, et vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avait prédit dans le vaisseau m'arriva; j'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha me fit mettre dans un lieu particulier, avec cinq ou six esclaves de qualité qui devaient incessamment être rachetés, et à qui l'on ne donnait que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvais avoir une plus douce occupation.

Soliman était un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avait pour favorite une Cachemirienne qui, par son esprit et par sa beauté, s'était acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimait jusqu'à l'idolâtrie. Il la régalait

tous les jours de quelque fête, tantôt d'un concert de voix et d'instrumens, et tantôt d'une comédie à la manière des Turcs; ce qui suppose des poëmes dramatiques où la pudeur et la bienséance n'étaient pas plus respectées que les règles d'Aristote. La favorite, qui s'appelait Farrukhnaz, aimait passionnément ces spectacles; elle fesait même quelquefois représenter par ses femmes, des pièces arabes devant le bacha. Elle y jouait des rôles elle-même, et charmait les spectateurs par la grace et la vivacité qu'il y avait dans son action. Un jour que j'étais parmi les musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare, et de chanter tout seul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire, on m'applaudit; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosais des orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir et de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçu des fenêtres du sérail, et, me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ou-

vris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, et ces paroles en bon castillan : *Jeune chrétien, rends graces au ciel de ta captivité. L'amour et la fortune la rendront heureuse ; l'amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle personne ; et la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite ; le style et le diamant me le persuadèrent. Outre que je ne suis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand seigneur, et, plus que cela, l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour ma rançon, me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à la courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins ; car je jugeais bien qu'elle n'en demeurerait point là, et qu'elle ferait plus de la moitié des frais. Je ne me trompais pas. Le même eunuque qui avait passé près de moi, repassa une heure après, et me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions,

et auras-tu la hardiesse de me suivre? Je répondis qu'oui. Eh bien! reprit-il, le ciel te conserve! tu me verras demain dans la matinée. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet paraître sur les huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui; je le joignis, et il me conduisit dans une salle où il y avait un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque et lui venaient d'apporter là, et qu'ils devaient porter chez la sultane, pour servir à la décoration d'une pièce arabe qu'elle préparait pour le bacha.

Les deux eunuques déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis, au hasard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, et m'enveloppèrent dedans. Ensuite, la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainsi impunément jusques dans la chambre où couchait la belle Cachemirienne. Elle était seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile; et Farrukhnaz, à ma vue, fit éclater des transports de joie qui découvraient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étais naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret

des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien ; et, pour dissiper ma crainte, Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne ; il y sera toute la journée ; nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurèrent, et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, et je prétends adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un esclave, vous avez un air noble et galant, qui fait connaître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment ; dites-moi qui vous êtes. Je sais bien que les captifs qui ont de la naissance, déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché ; mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi ; et même ce serait une précaution qui m'offenserait, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, et m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui répondis-je, il me siérait mal de

payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité ; il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un grand d'Espagne. Je disais peut-être la vérité, du moins la sultane le crut ; et, s'applaudissant d'avoir jeté les yeux sur un cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tiendrait pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle savait plusieurs langues, et surtout la castillane, qu'elle parlait assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il était temps de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier, couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main ; puis les deux esclaves qui m'avaient apporté furent appelés, et ils me remportèrent comme un présent que la favorite envoyait au bacha ; ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes, Farrukhnaz et moi, d'autres moyens encore de nous parler ; et cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avait pour moi. Notre intelligence fut secrète pendant deux mois, quoi-

qu'il soit fort difficile que, dans un sérail, les mystères amoureux échappent long-temps aux Argus. Mais un contre-temps dérangea nos petites affaires, et ma fortune changea de face entièrement. Un jour que, dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avait fait pour un spectacle, j'avais été introduit chez la sultane, et que je m'entretenais avec elle, Soliman, que je croyais occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le temps de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher. Ainsi, je fus le premier objet qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ses yeux tout-à-coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchait à son dernier moment, et je m'imaginais déja être dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus, à la vérité, qu'elle était effrayée; mais au lieu d'avouer son crime et d'en demander pardon, elle dit à Soliman: Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, et je semble vous faire une trahison

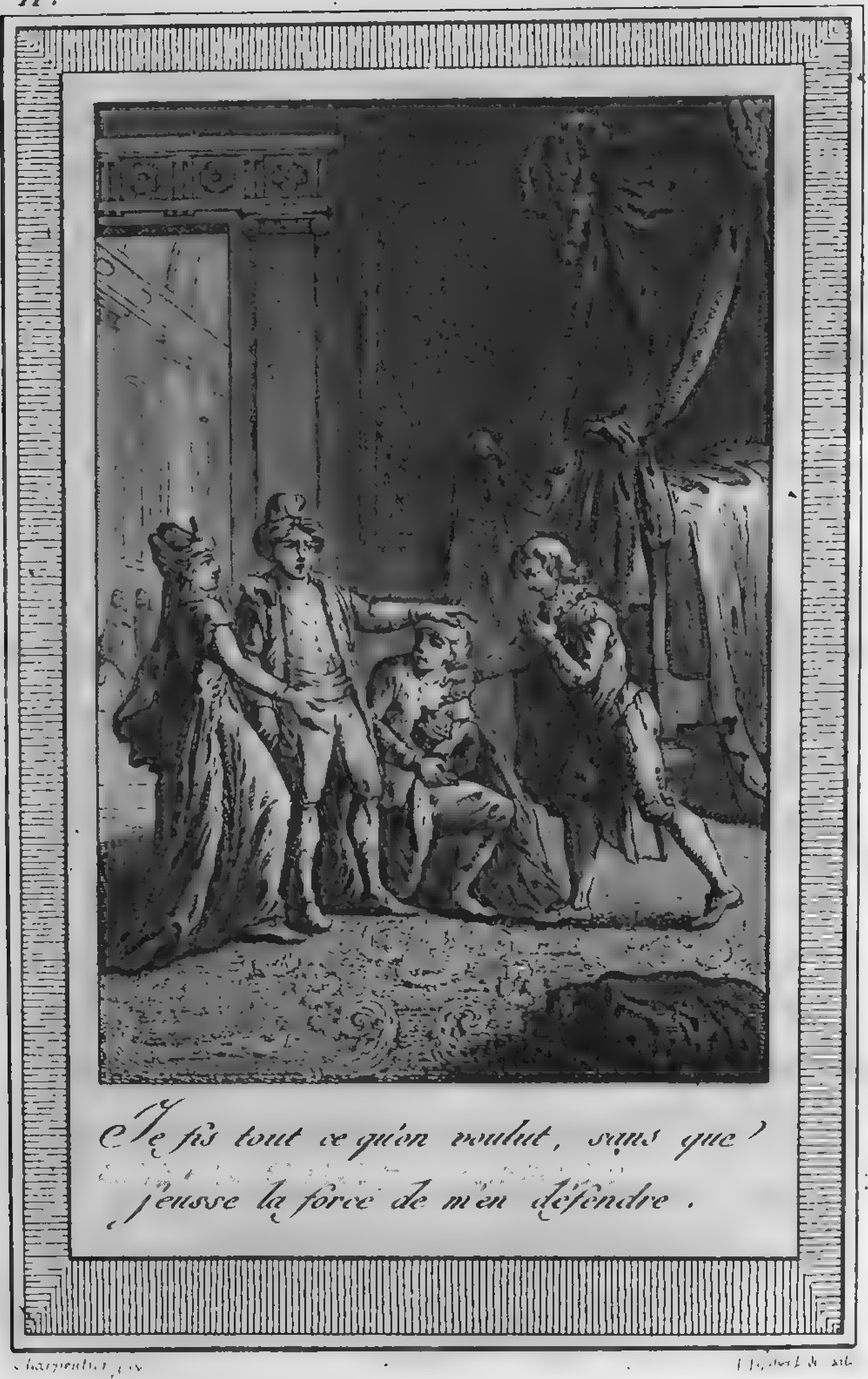
digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif; et, pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me serais servie si j'eusse eu pour lui un amour violent. Cependant, et j'en atteste notre grand prophète, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, et l'engager à suivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étais bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, et il vient de me promettre qu'il embrassera le mahométisme.

Je conviens que je devais démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvais; mais dans l'accablement où j'avais l'esprit, touché du péril où je voyais une femme que j'aimais, et tremblant pour moi-même, je demeurai interdit et confus. Je ne pus proférer une parole; et le bacha, persuadé, par mon silence, que sa maîtresse ne disait rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, et que l'envie de faire une chose agréable au prophète a pu vous engager à hasarder une action si dé-

licate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Aussitôt il fit venir un marabou. On me revêtit d'un habit à la turque. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre; ou, pour mieux dire, je ne savais ce que je fesais, dans le désordre où étaient mes sens. Que de chrétiens auraient été aussi lâches que moi dans cette occasion!

Après la cérémonie, je sortis du sérail pour aller, sous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la sultane; mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille sultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'assurait qu'elle n'oublierait jamais la généreuse complaisance que j'avais eue de me faire mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avais reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que le premier, et je devins en moins de six à sept années un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistais aux prières que les musulmans font dans leurs



Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre.

mosquées, et remplissais les autres devoirs de leur religion, ce n'était que par pure grimace. Je conservais une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'église; et pour cet effet je me proposais de me retirer un jour en Espagne ou en Italie, avec les richesses que j'aurais amassées. En attendant, je vivais fort agréablement. J'étais logé dans une belle maison, j'avais des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, et de fort jolies femmes dans mon sérail. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux Mahométans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvais sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avais deux compagnons de débauche, avec qui je passais souvent la nuit à table. L'un était Juif, et l'autre Arabe. Je les croyais honnêtes gens; et, dans cette opinion, je vivais avec eux sans contrainte. Un soir je les invitai à souper chez moi. Il m'était mort ce jour-là un chien que j'aimais passionnément; nous lavâmes son corps, et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funérailles des mahométans. Ce que nous en fesions n'était pas pour tourner en ridicule la religion mu-

sulmane ; c'était seulement pour nous réjouir, et satisfaire une folle envie qui nous prit, dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le cadi veut vous parler ; prenez, s'il vous plaît, la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure. Un marchand arabe qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré ; c'est pour cela que je vous somme de comparaître aujourd'hui devant ce juge, faute de quoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles, et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avait aucun sujet de se plaindre de moi, et je ne pouvais comprendre pourquoi le traître m'avait joué ce tour-là. La chose néanmoins méritait quelque attention. Je connaissais le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux. Je mis deux cents sultanins d'or dans ma bourse, et j'allai trouver ce juge. Il me fit

entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rébarbatif : Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un musulman ! quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? et ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédait mille bonnes qualités. Il aimait tant les personnes de mérite et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, et dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; et il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je en tirant ma bourse : voilà deux cents sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi, à ce discours, perdit sa gravité ; il ne put s'empêcher de rire ; et, comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant : Allez, seigneur

Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avait tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen; et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne, qui était mon esclave. Il s'appelait Azarini. Je ne ressemblais point aux autres renégats, qui font plus souffrir de maux aux esclaves chrétiens que les Turcs mêmes: tous mes captifs attendaient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitais, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disaient qu'ils appréhendaient plus de changer de patron, qu'ils ne soupiraient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour, les vaisseaux du bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenaient plus de cent esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils avaient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, et tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la

place où la vente s'en fesait, et j'achetai une fille espagnole de dix à douze ans. Elle pleurait à chaudes larmes et se désespérait. J'étais surpris de la voir, à son âge, si sensible à sa captivité. Je lui dis en castillan de modérer son affliction, et je l'assurai qu'elle était tombée entre les mains d'un maître qui ne manquait pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutait pas; elle ne fesait que gémir, que se plaindre du sort, et de temps en temps elle s'écriait d'un air attendri: O ma mère, pourquoi sommes-nous séparées? Je prendrais patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournait la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyait à quelques pas d'elle, et qui les yeux baissés attendait dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardait était sa mère. Hélas! oui, seigneur, me répondit-elle; au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, si, pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même temps je

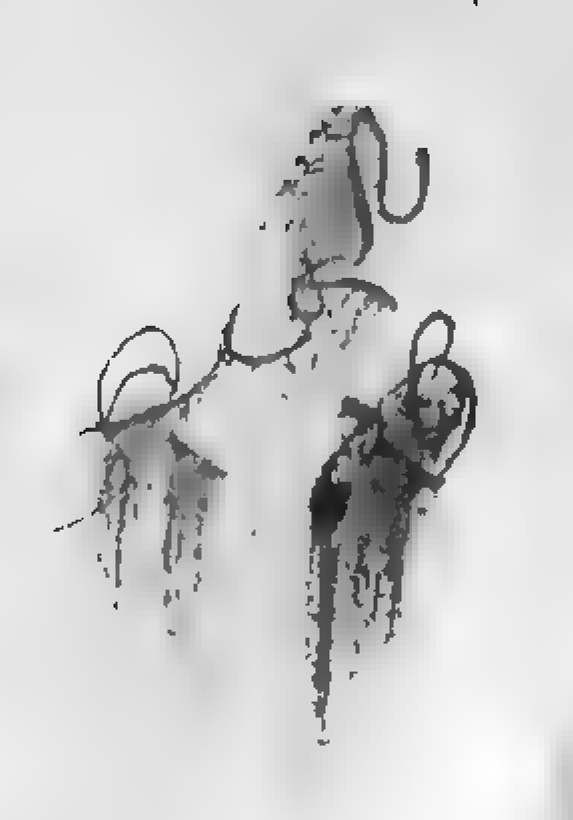
m'approchai de la mère pour la marchander; mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel! dis-je en moi-même, c'est ma mère, je n'en saurais douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnaient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avais vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étais. Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache et mon turban vous font-ils méconnaître Raphaël votre fils? Ma mère tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, et nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savait peut-être pas plus qu'elle eût un frère, que je savais que j'avais une sœur. Avouez, dis-je à ma mère, que dans toutes vos pièces de théâtre vous n'avez pas une reconnaissance aussi originale que celle-ci. Mon fils, me ré-

Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe pas ?

Charpentier Inv...

pondit-elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir ; mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas, vous retrouvé-je ! Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux..... Ah! parbleu, madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse : j'aime cela dans une comédienne. Eh ! bon Dieu, ma mère, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui représente sur la scène un rôle turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus musulman que je l'étais en Espagne ; et dans le fond je me sens toujours attaché à ma religion. Quand vous saurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'amour a fait mon crime ; je sacrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, et vous trouvez dans votre patron un fils tendre, respectueux, et assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abon-



dance, jusqu'à ce que nous saisissions l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe, qui dit qu'à quelque chose le malheur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays et d'y abjurer le mahométisme, je suis toute consolée. Graces au ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener saine et sauve en Castille votre sœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plus tôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécondité? Non, dit ma mère, je n'ai que vous deux d'enfans, et vous saurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. Et pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite sœur cet avantage-là sur moi? Comment avez-vous pu vous résoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres soins, mon fils, repartit-elle ; les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, et vous voulez qu'une

femme soit inébranlable dans les siennes! Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce temps-là, le duc de Médina Céli me dit qu'il voulait un soir souper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce seigneur: il vint, et je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvait avoir. Je le lui accordai dans l'espérance qu'il me le paierait bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain, je reçus de lui des présens, qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit dans la suite. Je craignais de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un si haut rang; et j'appréhendais cela d'autant plus, que je n'ignorais pas qu'il était échappé à des beautés fameuses, dont il avait aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaisances, il semblait plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avais

l'art de l'amuser, et d'empêcher son cœur, naturellement volage, de se laisser aller à son penchant.

Il y avait déja trois mois qu'il m'aimait, et j'avais lieu de me flatter que son amour serait de longue durée, lorsqu'une femme de mes amies et moi nous nous rendîmes à une assemblée où il était avec la duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix et d'instrumens qu'on y fesait. Nous nous plaçâmes par hasard assez près de la duchesse, qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paraître dans un lieu où elle était. Elle m'envoya dire par une de ses femmes qu'elle me priait de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la messagère. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui-même, et me dit : Sortez, Lucinde. Quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent pas pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous ; et toutes les fois que vous serez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureusement le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il ne fut point entendu des personnes qui etaient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, et je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les comédiens et les comédiennes apprirent cette aventure dès le soir même. On dirait qu'il y a chez ces gens-là un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante, une comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant? la troupe en est aussitôt informée. Tous mes camarades surent donc ce qui s'était passé au concert, et Dieu sait s'ils se réjouirent bien à mes dépens. Il règne parmi eux un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au dessus de leurs caquets, et je me consolai de la perte du duc de Médina Céli; car je ne le revis plus chez moi, et j'appris même peu de jours après qu'une chanteuse en avait fait la conquête.

Lorsqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne sauraient lui manquer; et l'amour d'un grand seigneur,

ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs, sitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avait cessé de me voir. Les rivaux que je lui avais sacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule sur les rangs; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avais jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguaient mes bonnes graces un gros Allemand, gentilhomme du duc d'Ossune, me parut un des plus empressés. Ce n'était pas une figure fort aimable; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avait amassées au service de son maître, et qu'il prodigua pour mériter d'être sur la liste de mes amans fortunés. Ce bon sujet se nommait Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le spectacle. J'étais derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches; je lui ris au nez. Il se mit en colère, et me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri: j'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre; et, m'adressant au duc d'Ossune,

qui ce jour-là était à la comédie avec la duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, et dit qu'il entendrait les parties quand on aurait achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le duc, et j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avait fait, il était homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Ossune dit au Germain: Brutandorf, je vous chasse de chez moi et vous défends de paraître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître et à votre maîtresse, et avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassait pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginais qu'une pareille offense faite à une comédienne, devait être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèze-majesté, et j'avais compté que le gentilhomme subirait une peine afflictive. Ce désagréable événement me dé-

trompa, et me fit connaître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre; je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la ville de Valence pour le lieu de ma retraite, et je m'y rendis *incognito*, avec la valeur de vingt mille ducats que j'avais tant en argent qu'en pierreries; ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avais dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, et pris pour tout domestique une femme et un page à qui je n'étais pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, et je dis que je venais m'établir à Valence, sur la réputation que ce séjour avait d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyais que très-peu de monde, et je tenais une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenais de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avait un château près de Paterna. C'était un cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un noble fort endetté; ce qui n'est pas plus rare dans le

royaume de Valence que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur *Hidalgo*, trouvant ma personne à son gré, voulut savoir si d'ailleurs j'étais son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, et il eut le plaisir d'apprendre par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étais une douairière assez opulente. Il jugea que je lui convenais; et bientôt il vint chez moi une bonne vieille qui me dit de sa part, que, charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offrait sa foi, et qu'il était prêt à me conduire à l'autel, si je voulais bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme; et le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de temps après.

Dom Manuel de Xerica (c'est ainsi que mon époux s'appelait) me mena d'abord à son château, qui avait un air antique dont il était fort vain. Il prétendait qu'un de ses ancêtres l'avait autrefois fait bâtir, et il concluait de là, qu'il n'y avait point de maison plus ancienne en Espagne que celle de Xerica. Mais un si beau

titre de noblesse allait être détruit par le temps; le château, étayé en plusieurs endroits, menaçait ruine : quel bonheur pour dom Manuel de m'avoir épousée! Plus de la moitié de mon argent fut employé aux réparations, et le reste servit à nous mettre en état de faire grosse figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, changée en nymphe de château, en dame de paroisse : quelle métamorphose! J'étais trop bonne actrice pour ne pas bien soutenir la splendeur que mon rang répandait sur moi. Je prenais de grands airs, des airs de théâtre, qui fesaient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se serait égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte! La noblesse des environs m'aurait donné mille brocards, et les paysans auraient bien rabattu des respects qu'ils me rendaient.

Il y avait déja près de six années que je vivais fort heureuse avec dom Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, et votre sœur Béatrix qui avait quatre ans passés. Le château, qui était notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommait Bernard

Astuto. Qu'il soutenait bien son nom! Il exerçait à Valence une charge de procureur, qu'il remplissait en homme consommé dans la procédure, et qui même avait étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier! Un château sous la griffe d'un semblable procureur, est comme une colombe dans les serres d'un milan; aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siège du château. Il l'aurait indubitablement fait sauter par les mines que la chicane commençait à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée; mais mon bonheur voulut que l'assiégeant devînt mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour; et l'envie de sauver ma terre me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avaient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon savoir-faire, je craignais de rater le procureur. Il était si enfoncé dans son métier, qu'il ne paraissait pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce sournois, ce grimaud, ce grate-papier prenait plus de plaisir que je ne pensais à me regarder. Madame, me

dit-il, je ne sais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us et coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel; et, pour venir au fait, je vous dirai que si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure ; j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, et votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix et le mien ne me permirent pas de balancer ; j'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse; il tourna ses armes contre les autres créanciers, et m'assura la possession de mon château. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve et l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutefois cesser d'être dame de paroisse. Mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les femmes de qualité me regardèrent comme une personne qui avait dérogé, et ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoises; ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étais accoutumée, depuis

six ans, à ne fréquenter que des dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connaissance avec une greffière et deux procureuses dont les caractères étaient fort plaisans. Il y avait dans leurs manières, un ridicule qui me réjouissait. Ces petites demoiselles se croyaient des femmes hors du commun. Hélas! disais-je quelquefois en moi-même, quand je les voyais s'oublier, voilà le monde! Chacun s'imagine être au dessus de son voisin. Je pensais qu'il n'y avait que les comédiennes qui se méconnussent; les bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrais, pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs aïeux. Mort de ma vie! elles ne les placeraient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le seigneur Bernard d'Astuto tomba malade, et mourut sans enfans. Avec le bien dont il m'avait avantagée en m'épousant, et celui que je possédais déja, je me vis une riche douairière. Aussi j'en avais la réputation; et sur ce bruit un gentilhomme sicilien, nommé Colifichini, résolut de s'attacher à moi pour me ruiner ou

pour m'épouser. Il me laissa la préférence. Il était venu de Palerme pour voir l'Espagne; et, après avoir satisfait sa curiosité, il attendait, disait-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le cavalier n'avait pas vingt-cinq ans; il était bien fait, quoique petit, et sa figure enfin me revenait. Il trouva moyen de me parler en particulier; et, je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur le champ, si la mort du procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter sitôt un nouvel engagement. Mais, depuis que je m'étais mise dans le goût des hyménées, je gardais des mesures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre mariage de quelque temps par bienséance. Cependant Colifichini me rendait des soins; et son amour, loin de se ralentir, semblait devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'était pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, et il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avais presque deux fois son

âge, je me souvenais d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse; et je regardais ce que je donnais, comme une façon de restitution qui acquittait ma conscience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible le temps que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-temps si heureux : une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère. Eh quoi ! madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore? Il faut que vous soyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils? me répondit-elle; puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurais que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le procureur. Comme je ne l'avais épousé que par intérêt, je me consolai

facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que, quelques mois après sa mort, je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme, une maison de campagne qu'il m'avait assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile; mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on voulait nous vendre. Sans cela nous serions tombées entre les mains de quelque patron barbare qui nous aurait maltraitées, et chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairait; ce qui se trouva fort de son goût. Elle avait une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui fallait absolument un amant ou un mari. Elle jeta d'abord les yeux sur quelques-uns de mes esclaves; mais Hally Pégelin, renégat grec,

qui venait quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avait jamais eu pour Colifichini, et elle était si stylée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence; je ne songeais alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le bacha m'avait déja permis d'armer un vaisseau pour aller en course et faire le pirate. Cet armement m'occupait ; et, huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger incessamment ; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mère pâlit à ces paroles, et garda un silence glacé. Je fus étrangement surpris. Que vois-je? lui dis-je; d'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyais vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhaiteriez plus de repasser en Espagne? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin, que j'y renonce

pour jamais. Qu'entends-je? m'écriai-je avec douleur ; ah ! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentait à vos regards vous était odieux ; mais Hally Pégelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde ; j'aime ce renégat, et j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet ! interrompis-je avec horreur ; vous, épouser un musulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne, ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah ! ma mère, que me faites-vous envisager ? Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein ; mais je la haranguai fort inutilement ; elle avait pris son parti. Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, et de me quitter pour aller vivre avec ce renégat, elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah ! malheureuse Lucinde, lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la fureur qui vous possède ;

n'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairait et l'empêchait de s'obstiner à demander sa fille. Que je connaissais mal ma mère! Un de mes esclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne sauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion ; et, pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon esclave me disait. J'avais eu le temps d'étudier la dame, et je m'étais aperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les tragédies, elle s'était familiarisée avec le crime. Elle m'aurait fort bien fait brûler tout vif ; et je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort, qu'à la catastrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnait mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs, selon la coutume des corsaires d'Alger qui vont en course ; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en

fallait pour ne me pas rendre suspect, et je sortis du port le plus tôt qu'il me fut possible, avec tous mes esclaves et ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même temps ce que j'avais d'argent et de pierreries; ce qui pouvait monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes esclaves étaient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon esclave Azarini se trouva, par hasard ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considérait attentivement tous mes captifs à mesure qu'ils mettaient pied à terre; mais, quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendait pas à le revoir. Que de transports! que d'embrassemens suivirent leur reconnaissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnaître!

Sitôt qu'Azarini eut appris à son père qui j'étais et ce qui m'amenait à Livourne, le

Que de transports ! Que d'embrassemens suivirent leur reconnoissance ;

vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'église; je dirai seulement que j'abjurai le mahométisme de meilleure foi que je ne l'avais embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, et donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne, pour les échanger contre des chrétiens. Je reçus de l'un et de l'autre Azarini toutes sortes de bons traitemens; le fils même épousa ma sœur Béatrix, qui n'était pas à la vérité un mauvais parti pour lui, puisqu'elle était fille d'un gentilhomme, et qu'elle avait le château de Xerica, que ma mère avait pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence, que j'avais envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le père avait des amis à la cour du grand-duc, et il me recommandait à eux comme un gentilhomme espagnol qui était son allié. J'ajoutai le *dom* à mon

nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me fesais donc effrontément appeler dom Raphaël; et, comme j'avais apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers à qui le vieil Azarini avait écrit en ma faveur, y publièrent que j'étais une personne de qualité : si bien que leur témoignage et les airs que je me donnais me firent passer sans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux seigneurs, qui me présentèrent au grand-duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince et à l'étudier. J'écoutais attentivement ce que ses plus vieux courtisans lui disaient, et par leurs discours je démêlai ses inclinations. Je remarquai, entre autres choses, qu'il aimait les plaisanteries, les bons contes et les bons mots. Je me réglai là-dessus. J'écrivais tous les matins sur mes tablettes les histoires que je voulais lui conter dans la journée. J'en savais une grande quantité; j'en avais, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon sac se vida peu à peu, de sorte

que j'aurais été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étais au bout de mes apophthegmes, si mon génie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni; mais je composai des contes galans et comiques qui divertirent fort le grand-duc; et, ce qui arrive souvent aux beaux-esprits de profession, je mettais le matin sur mon agenda, des bons-mots que je donnais l'après-dîner pour des in-promptus.

Je m'érigeai même en poète, et je consacrai ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étaient pas bons; aussi ne furent-ils pas critiqués: mais quand ils auraient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du grand-duc. Il en paraissait très-content. La matière peut-être l'empêchait de les trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étais. Ils n'y réussirent point. Ils apprirent seulement que j'avais été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout; au contraire, le grand-duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle

de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, et mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Dom Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, et je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets; et, pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la dame de ma cour la plus aimable, mais en même temps la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile. Cependant cette beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connaît mes sentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inspiré de l'amour; elle ne m'a point donné sujet de former une si agréable pensée. Je ne désespère pas toutefois de lui plaire par ma constance et par la conduite mystérieuse que je prends soin de tenir.

La passion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, et d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connaissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini : c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zèle et l'attachement qu'il a pour moi, ses services et sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret et de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrais qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler ; car je suis persuadé qu'il mourrait de douleur, s'il savait la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, et j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprète de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commission. Liez commerce avec Mascarini ; attachez-vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, et vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce

que j'attends de vous, et ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse et la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au grand-duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance et contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mascarini, et j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte, j'eus un libre accès auprès de son épouse; et j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étais chargé. Il est vrai qu'il était peu jaloux pour un Italien; il se reposait sur la vertu de sa Lucrèce; et, s'enfermant dans son cabinet, il me laissait souvent seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. J'entretins la dame de l'amour du grand-duc, et lui dis que je ne venais chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, et je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchait de rejeter ses soupirs. Elle prenait plaisir à les entendre, sans vouloir y répondre. Elle avait de la sagesse, mais elle était femme; et

je remarquais que sa vertu cédait insensiblement à l'image superbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin, le prince pouvait justement se flatter que, sans employer la violence de Tarquin, il verrait Lucrèce rendue à son amour. Un incident toutefois auquel il se serait le moins attendu, détruisit ses espérances, comme vous l'allez apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes; j'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrèce était belle. J'oubliai que je ne devais faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paraître choquée de mon audace et de me répondre avec colère, elle me dit en souriant: Avouez, dom Raphaël, que le grand-duc a fait choix d'un agent fort fidèle et fort zélé. Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis-je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions; je sais bien qu'elles ne me sont pas favorables; mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier con-

fident de prince qui ait trahi son maître en matière de galanterie. Les grands seigneurs ont souvent dans leurs mercures des rivaux dangereux. Cela se peut, reprit Lucrèce; pour moi je suis fière, et tout autre qu'un prince ne saurait me toucher. Réglez-vous là-dessus, poursuivit-elle en prenant son sérieux, et changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos; autrement, vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, et que je dusse en profiter, je ne cessai point d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendresse, et je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors, s'offensant de mes discours et de mes manières musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au grand-duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prierait de me punir comme je le méritais. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour se changea en haîne; je résolus de me venger du mépris que Lucrèce

m'avait témoigné. J'allai trouver son mari; et après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettrait point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avait avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scène plus intéressante. Le ministre, pour prévenir tout accident, renferma, sans autre forme de procès, son épouse dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle était environnée d'Argus qui l'observaient et l'empêchaient de donner de ses nouvelles au grand-duc, j'annonçai d'un air triste à ce prince, qu'il ne devait plus penser à Lucrèce : je lui dis que Mascarini avait sans doute découvert tout, puisqu'il s'avisait de veiller sur sa femme; que je ne savais pas ce qui pouvait lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyais m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse; que la dame peut-être avait elle-même avoué tout à son époux, et que, de concert avec lui, elle s'était laissé renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmaient sa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, et je me repentis plus d'une fois de ce

que j'avais fait ; mais il n'était plus temps. D'ailleurs, je le confesse, je sentais une maligne joie, quand je me représentais la situation où j'avais réduit l'orgueilleuse qui avait dédaigné mes vœux.

Je goûtais impunément le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, et principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le grand-duc étant avec cinq ou six seigneurs de sa cour et moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui aurait abusé de la confidence de son prince et voulu lui ravir sa maîtresse ? Il faudrait, dit un des courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommât et le fît mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, et celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenterait de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et dom Raphaël, reprit alors le grand-duc, de quel opinion est-il? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avait pas gardé son ser-



Sortez incessament de mes Etats, et ne paraissez plus devant moi.

ment, ou que sa femme avait trouvé moyen d'instruire le prince de ce qui s'était passé entre elle et moi. On remarquait sur mon visage le trouble qui m'agitait. Cependant, tout troublé que j'étais, je répondis d'un ton ferme au grand-duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux ; ils pardonneraient en cette occasion au confident, et feraient naître par cette bonté dans son ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien, me dit le prince, je me sens capable de cette générosité ; je pardonne au traître : aussi bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connaissais point, et dont j'avais sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avait dit. Dom Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes états, et ne paraissez plus devant moi. Je me retirai sur le champ, moins affligé de ma disgrace, que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis dom Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui

dis-je, vous fîtes, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le grand-duc ne tarderait pas à savoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde : aussi, malgré l'assurance que le ministre me donna de ne me point exposer au ressentiment du prince, je me proposais de disparaître au plus tôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avais apportées d'Alger, et dont j'avais dissipé la meilleure partie à Florence en fesant le gentilhomme espagnol. Je ne demeurai pas long-temps en Catalogne. Je mourais d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance; et je satisfis le plus tôt qu'il me fut possible le desir qui me pressait. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hasard dans un hôtel garni où demeurait une dame qu'on appelait Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'était une créature fort piquante : j'en atteste le seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même temps. Elle avait encore plus d'esprit que de

beauté, et jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne ressemblait point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnaissance de leurs amans. Venait-elle de dépouiller un homme d'affaires? elle en partageait les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvait à son gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, et la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de considérables, et nous les mangeâmes en peu de temps. Nous ne songions par malheur tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misère enfin réveilla nos génies, que le plaisir avait engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, fesons diversion, mon ami; cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux seigneur: si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez; j'allais vous faire la même pro-

position.. J'y consens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens sans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvait que des petits-maîtres, ce qui suppose des amans qui n'avaient pas le sou; et moi que des femmes qui aimaient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusait à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant et tant, que le corrégidor en entendit parler; et ce juge, sévère en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter: mais l'alguazil, aussi bon que le corrégidor était mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, et nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille, que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tînmes d'abord notre industrie en bride, et nous com-

mençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très-civilement, et me dit: Seigneur dom Raphaël, me reconnaissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, et j'étais alors garde du grand-duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils; nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan et un Galicien qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous fesons bonne chère, et nous nous divertissons comme des princes, Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confrères; car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, et profès dans notre ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne suis pas

novice dans votre profession ; et si ma modestie me permettait de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi ; mais je laisse là les louanges, et je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet ambidextre, que je consentais d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étaient ; et là je fis connaissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre Ambroise de Lamela. Ces messieurs m'interrogèrent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avais des principes ; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoraient, et qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque, méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellais dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas ; et sur le simple récit que j'en fis ils me trouvèrent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune

voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, et dont je fus, pour ainsi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous seconder, nous nous servions de Camille qui jouait à ravir tous les rôles qu'on lui donnait.

Dans ce temps-là, notre confrère Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie; et comme il s'en revenait, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtellier de sa connaissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, poursuivit dom Raphaël en m'adressant la parole, vous savez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, et vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant; il nous exposa l'état où vous étiez, et messieurs les entrepreneurs se réglèrent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure; je vais

vous en instruire. Nous enlevâmes, Ambroise et moi, votre valise; et, tous deux montés sur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étais pas sorti sans raison, nous passâmes par Zebreros, et continuâmes notre route jusqu'à Tolède. Notre premier soin, dans cette ville, fut de nous habiller fort proprement; puis, nous donnant pour deux frères galiciens qui voyageaient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étais si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément; et, comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jetâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyais, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille et beaucoup plus jeune. Je voulus savoir qui elle était; j'appris qu'elle se nommait Violante, et qu'elle avait épousé

un cavalier qui, déja las de ses caresses, courait après celles d'une courtisane qu'il aimait. Je n'eus pas besoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda guère à s'apercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre par-tout ses pas, et à faire cent folies pour lui persuader que je ne demandais pas mieux que de la consoler des infidélités de son époux. La belle fit là-dessus ses réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaisir de connaître que mes intentions étaient approuvées. Je reçus d'elle un billet en réponse de plusieurs que je lui avais fait tenir par une de ces vieilles qui sont d'une si grande commodité en Espagne et en Italie. La dame me mandait que son mari soupait tous les soirs chez sa maîtresse, et ne revenait au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela signifiait. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, et je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convînmes que toutes les nuits, à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même manière, sans préjudice de tous les autres actes de ga-

lanterie qu'il nous serait permis d'exercer le jour.

Jusques-là dom Baltazar (ainsi se nommait l'époux de Violante) en avait été quitte à bon marché; mais je voulais aimer physiquement, et je me rendis un soir sous les fenêtres de la dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvais plus vivre, si je n'avais un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour; ce que je n'avais pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivais, je vis venir dans la rue un homme qui semblait m'observer. En effet, c'était le mari qui revenait de chez sa courtisane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et qui, remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenait dans la rue. Je demeurai quelque temps incertain de ce que je devais faire. Enfin, je pris le parti d'aborder dom Baltazar, que je ne connaissais point et dont je n'étais pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit; j'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allais vous faire la même prière. Je suis amoureux d'une fille que son frère fait soigneusement garder,

et qui demeure à vingt pas d'ici. Je souhaiterais qu'il n'y eût personne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder; car, ajoutai-je en lui montrant sa propre maison, la dame que je sers loge là. Il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il; je vais à mon rendez-vous, et nous nous épaulerons s'il en est besoin. A ces mots, il me quitta, mais c'était pour mieux m'observer; ce que l'obscurité de la nuit lui permettait de faire impunément.

Pour moi, je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, et nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grâce que je demandais; puis me jetant un billet qu'elle tira de sa poche: Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parce que l'heure à laquelle son mari revenait ordinairement approchait. Je serrai le billet, et je m'avançai vers le lieu où dom Baltazar

m'avait dit qu'il avait affaire. Mais cet époux, qui s'était fort bien aperçu que j'en voulais à sa femme, vint au devant de moi, et me dit: Hé bien, seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait? l'amour vous a-t-il favorisé? Hélas! non, repartit-il: le maudit frère de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendrait que demain. Ce contre-temps m'a sevré du plaisir dont je m'étais flatté.

Nous nous fîmes, dom Baltazar et moi, des protestations d'amitié; et, pour en serrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce cavalier, après que nous nous fûmes séparés, entra chez lui, et ne fit nullement connaître à Violante qu'il sût de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place; j'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié, aussi perfides d'un côté, que sincères de l'autre. Ensuite l'artificieux dom Baltazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avait parlé la nuit précé-

dente. Il me raconta là-dessus une longue fable qu'il avait composée, et tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avais fait connaissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège; j'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avais reçu d'elle, et je lus ces paroles qu'il contenait : *J'irai demain dîner chez dona Inès. Vous savez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long-temps cette faveur que vous me paraissez mériter.*

Voilà, dit dom Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissait pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux son trouble et son embarras. J'étais si plein de mes espérances, que je ne me mettais guère en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçusse enfin de son agitation. Il courut avertir son beau-frère de cette aventure. J'ignore ce qui se passa entre eux; je sais

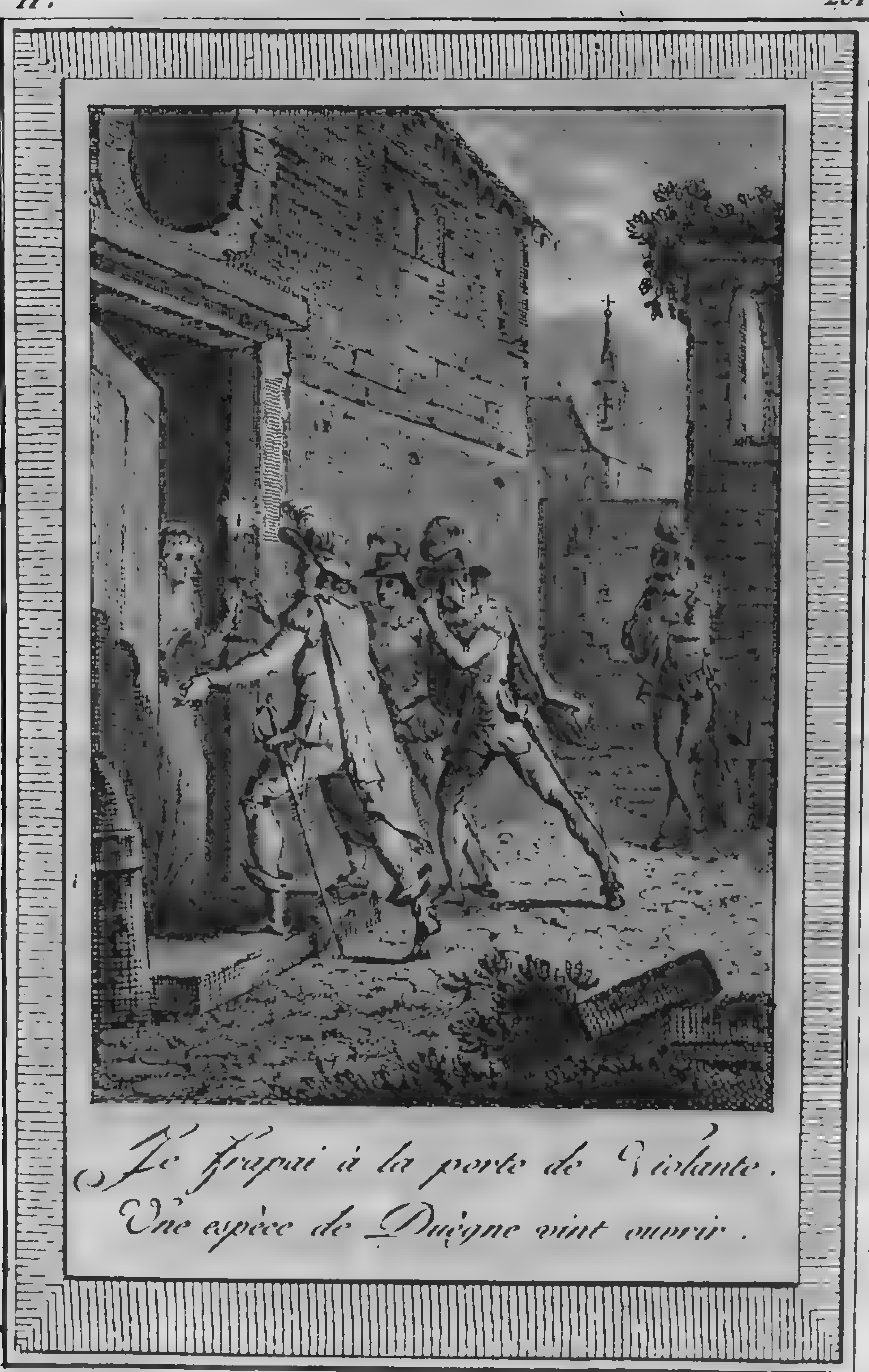
seulement que dom Baltazar vint frapper à la porte de dona Inès dans le temps que j'étais chez cette dame avec Violante. Nous sûmes que c'était lui, et je me sauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les femmes, que l'arrivée imprévue de ce mari avait un peu troublées, se rassurèrent, et le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avait caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inès et à sa femme; c'est une chose qui n'est pas venue à ma connaissance.

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de dom Baltazar, je sortis en le maudissant, et je retournai à la grande place, où j'avais donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avait aussi ses petites affaires, et le fripon était plus heureux que moi. Comme je l'attendais, je vis arriver mon perfide confident, qui avait un air gai. Il me joignit, et me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inès. Je ne sais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser; mais tandis que, seul avec ma dame, je la

pressais de faire mon bonheur, son mari, que le ciel confonde, est venu frapper à la porte de la maison. Il a fallu promptement songer à me retirer. Je suis sorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompait toutes mes mesures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria dom Baltazar, qui sentait une secrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari : je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh ! je suivrai vos conseils, lui répliquai-je, et je puis vous assurer que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose ; que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; qu'elle est résolue à me faire entrer chez elle, mais qu'à tout hasard j'aie la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette dame est prudente ! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami, m'écriai-je tout transporté de joie, et jetant mes bras au cou de dom Baltazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus, reprit-il ; je connais un jeune homme qui est un César : il sera de la partie,

et vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savais que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étais charmé de son zèle. Enfin, j'acceptai les secours qu'il m'offrait; et, nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beau-frère, qui était le César en question; et moi je me promenai jusqu'au soir avec Lamela, qui, bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle dom Baltazar entrait dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le panneau. Je conviens que cela n'était guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il était temps de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise et moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme qui nous attendaient de pied ferme. Dom Baltazar m'aborda, et, me montrant son beau-frère, il me dit: Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, et qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.



Je frapai à la porte de Violante.
Une espèce de Duègne vint ouvrir.

Après quelques complimens de part et d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espèce de duègne vint ouvrir. J'entrai; et, sans prendre garde à ce qui se passait derrière moi, je m'avançai dans une salle où était cette dame. Pendant que je la saluais, les deux traîtres qui m'avaient suivi dans la maison, et qui en avaient fermé la porte si brusquement après eux, qu'Ambroise était resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même temps; mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un et l'autre de manière qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beau-frère, le voyant hors de combat, gagna la porte, que la duègne et Violante avaient ouverte pour se sauver tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusques dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui, n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avait vues fuir, ne savait précisément ce qu'il devait juger du bruit qu'il venait d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous y avions de meilleur; et, montant sur nos mu-

les, nous sortîmes de la ville sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourrait avoir des suites, et qu'on ferait dans Tolède des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie où, quelque temps après nous, il arriva un marchand de Tolède qui allait à Ségorbe. Nous soupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante; et il était si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toutes sortes de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partais ce matin, j'ai appris ce triste événement. On cherchait par-tout Violante; et l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent de dom Baltazar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je sais.

Je ne fus guère alarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai une résolution de sortir promptement de la Castille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avouerait tout, et que, sur le portrait qu'elle ferait de ma personne à la justice,

on mettrait des gens à mes trousses. Cela fut cause que dès le jour suivant nous évitâmes le grand chemin par précaution. Heureusement Lamela connaissait les trois quarts de l'Espagne, et savait par quels détours nous pouvions sûrement nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville; et, par des sentiers qui n'étaient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage. Effectivement, c'était celui où vous êtes venus hier au soir me demander un asyle.

Pendant que j'en considérais les environs, qui offraient à ma vue un paysage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce temps-là, cette grotte servait de retraite à un vieil hermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'était un saint homme, et qu'il me tint des discours qui pensèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore; je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule et entra dans l'her-

mitage. Il y demeura quelques momens; puis il revint, et m'appelant, Venez, me dit-il, dom Raphaël, venez voir une chose très-touchante. Je mis aussitôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, et je suivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus sur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle et mourant. Une barbe blanche et fort épaisse lui couvrait l'estomac, et l'on voyait dans ses mains jointes un grand rosaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déja commençait à fermer; et, après nous avoir envisagés un instant, *Qui que vous soyez*, nous dit-il, *mes frères, profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde, et soixante dans cette solitude. Ah! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaisirs me paraît long, et qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court! Hélas! je crains que les austérités de frère Juan n'aient pas assez expié les péchés du licencié dom Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces sortes

d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins mêmes ; mais nous n'en fûmes pas long-temps touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venait de nous dire, et nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui était dans l'hermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'était pas seulement mal meublé, il avait encore une très-mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes provisions que des noisettes et quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avaient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étaient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenait, tout ce que nous considérions, nous fesait regarder ce bon anachorète comme un saint. Une chose seule nous choqua : nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avait mis sur une table, et par lequel il priait la personne qui lirait ce billet, de porter son rosaire et ses sandales à l'évêque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau père du désert pouvait avoir envie

de faire un pareil présent à son évêque : cela nous semblait blesser l'humilité, et nous paraissait d'un homme qui voulait trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avait-il là-dedans que de la simplicité ; c'est ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguisons-nous en hermites. Enterrons le frère Juan. Vous passerez pour lui ; et moi, sous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes et les bourgs voisins. Outre que nous serons à couvert des perquisitions du corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connaissances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disait, que par fantaisie, et comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, et nous y enterrâmes modestement le vieil anachorète, après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-à-dire d'une simple robe que nouait par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes aussi la

barbe pour m'en faire une postiche ; et enfin, après ses funérailles, nous prîmes possession de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chère le premier jour, il nous fallut vivre des provisions du défunt ; mais le lendemain avant le lever de l'aurore, Lamela se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, et le soir il revint chargé de vivres et d'autres choses qu'il avait achetées. Il en apporta tout ce qui était nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui-même une robe de bure et une petite barbe rousse de crin de cheval, qu'il s'attacha si artistement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle était naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du frère Juan ; il me l'appliqua, et mon bonnet de laine brune achevait de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquait à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions sans rire nous regarder sous ces habits, qui véritablement ne nous convenaient guère. Avec la robe du frère Juan, j'avais son rosaire et ses sandales, dont je ne me fis pas un scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avait déja trois jours que nous étions dans l'hermitage, sans y avoir vu paraître personne; mais le quatrième il entra dans la grotte deux paysans. Ils apportaient du pain, du fromage et des oignons au défunt, qu'ils croyaient encore vivant. Je me jetai sur notre grabat dès que je les aperçus, et il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyait point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le son de la voix du frère Juan, dont j'avais entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre hermite; mais Lamela, remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite: Mes frères, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitté un hermitage que j'avais en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable et discret frère Juan, qui, dans l'extrême vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les paysans donnèrent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, et témoignèrent qu'ils étaient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande besace qu'il n'avait pas oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, et l'art de le faire valoir qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames chrétiennes. Vive Dieu! l'on dirait que vous avez été frère quêteur chez les capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine nymphe appelée Barbe, que j'aimais autrefois. Je l'ai trouvée bien changée : elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, et mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnaissait pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise? Par ma foi, seigneur de Lamela, s'est-elle écriée,

je ne me serais jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long, mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus, je vous amènerai le frère Juan, mon compagnon. Le frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville? Vous n'y pensez pas; on dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là; mais il a bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'est pas plus vieux que moi. Eh bien! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui, pour nous mieux recevoir, avaient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes et nos habits d'anachorètes, et sans façon nous fîmes connaître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrèrent de quoi sont capables de fausses dévotes, quand elles bannissent la grimace. Nous

passâmes presque toute la nuit à table, et nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, et nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos espèces. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise, en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates qui lui donna un billet, et lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allais vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au frère Juan, et prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, et qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que dom Raphaël et ses auditeurs tinrent ensemble, et de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du bois.

QUAND dom Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu long, dom Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avait fort diverti. Après cela, le seigneur Ambroise prit la parole, et l'adressant au compagnon de ses exploits : Dom Raphaël, lui dit-il, songez que le soleil se couche. Il serait à propos, ce me semble, de déliberer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de temps, que nous gagnions Requena cette nuit, et que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'essor à notre

industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrère, qui croyait là-dessus ses pressentimens infaillibles, se rangea de son opinion. Pour dom Alphonse et moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, sans rien dire, le résultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Requena, et nous commençâmes à nous y disposer. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin, puis nous chargeâmes le cheval de l'outre et du reste de nos provisions. Ensuite, la nuit qui survint nous prêtant l'obscurité dont nous avions besoin pour marcher sûrement, nous voulûmes sortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela, dit dom Raphaël? ne serait-ce point les furets de la justice de Cuença qu'on aurait mis sur nos traces, et qui, nous sentant dans cette forêt, nous y viendraient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise; ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, et ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper;

je vais reconnaître ce que c'est. Demeurez ici tous trois ; je serai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'était pas fort éloignée ; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'opposent à son passage, et regarde avec toute l'attention que la chose lui paraît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûlait dans une motte de terre, quatre hommes assis qui achevaient de manger un pâté et de vider une assez grosse outre qu'ils baisaient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une femme et un cavalier attachés à des arbres, et un peu plus loin une chaise roulante, avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devaient être des voleurs ; et les discours qu'il leur entendit tenir, lui firent connaître qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. Les quatre brigands fesaient voir une égale envie de posséder la dame qui était tombée entre leurs mains, et ils parlaient de la tirer au sort. Lamela, instruit de ce que c'était, vint nous rejoindre, et nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avait vu et entendu.

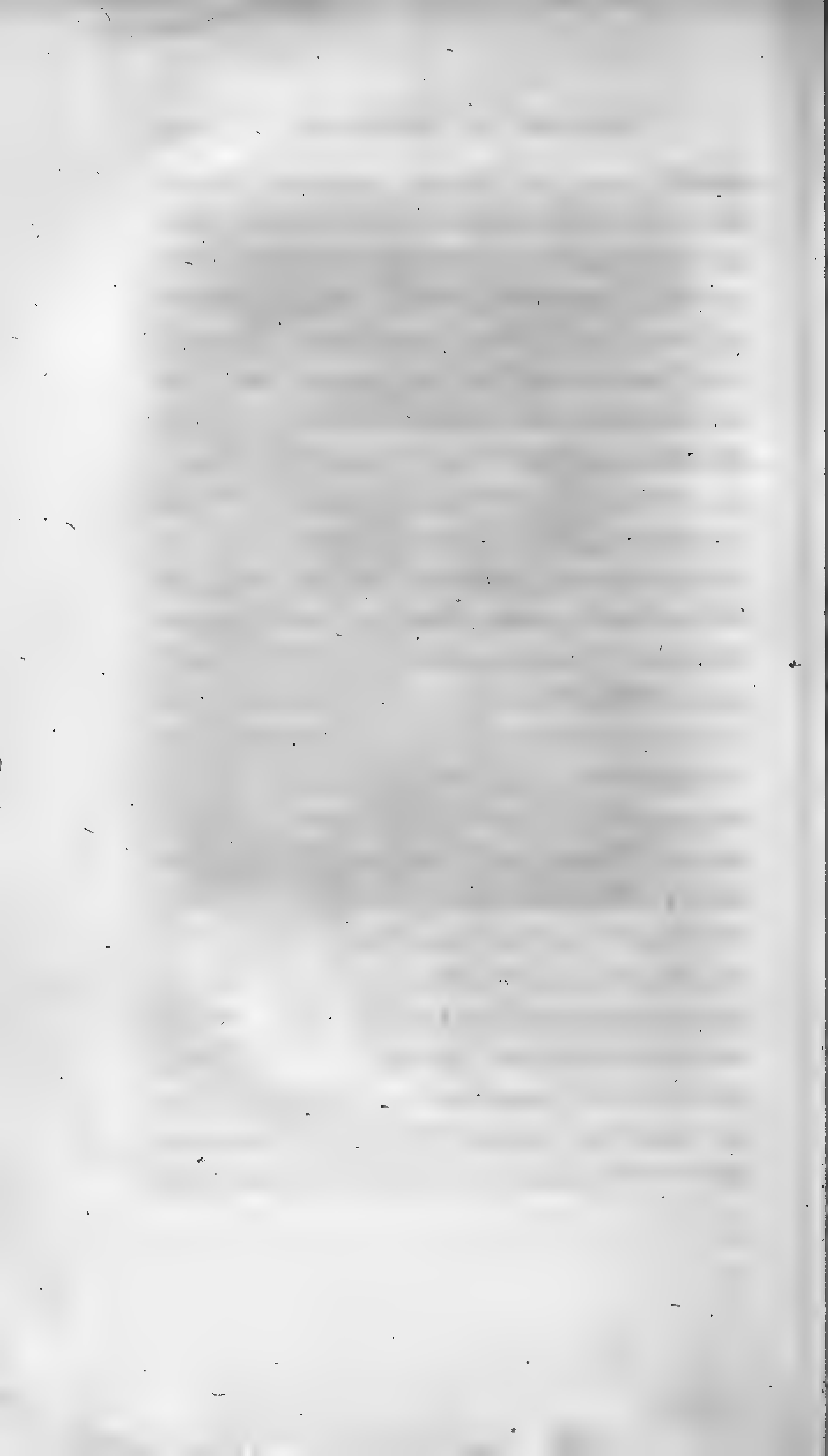
Messieurs, dit alors dom Alphonse, cette dame et ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie et à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits; qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit dom Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise, de son côté, témoigna qu'il ne demandait pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, et dont il prévoyait, disait-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais, pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'était pas grand; car, Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étaient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, et nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étaient les brigands. Ils s'entretenaient avec beaucoup de chaleur,

et fesaient un bruit qui nous aidait à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvrissent ; puis, tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenait saisis à un point, qu'ils n'avaient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoraient encore s'ils devaient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevaient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soutenait être à une demi-lieue de là, et qu'ils pourraient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avaient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, et les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus. Puis

Nous nous rendîmes maîtres de leurs Armes....
puis, tirant sur eux à bout portant, nous
les étendîmes tous sur la place.

[illegible] J.J. Hubert direxit



nous allâmes reprendre le cheval de dom Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis, emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frère Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'était pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde était déja couché dans la maison. L'hôte et l'hôtesse se levèrent à la hâte, et ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paraissait devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Dom Alphonse et l'illustre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier et à la dame pour les aider à descendre de la chaise; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'était le comte de Polan lui-même et sa fille Séraphine que nous venions de délivrer.

On ne saurait dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de dom Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il était occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avaient attaqué, et comment ils s'étaient saisis de sa fille et de lui, après avoir tué son postillon, un page et un valet-de-chambre. Il finit en nous disant qu'il sentait vivement l'obligation qu'il nous avait, et que si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il serait dans un mois, nous éprouverions s'il était ingrat ou reconnaissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance; et, comme nous jugeâmes, Raphaël et moi, que nous ferions plaisir à dom Alphonse si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas dom Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Eh quoi! lui répondit-elle en sou-

pirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur! c'est à vous que nous sommes, mon père et moi, si redevables! Ah! dom Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère? Elle ne lui en dit pas davantage; mais il comprit assez par ces paroles et par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimait éperdument Séraphine, il n'en était guère moins aimé.

Fin du Livre cinquième.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE,
LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que Gil Blas et ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, et de quelle manière il fut exécuté.

LE comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier et à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnaissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis,

où il avait dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes de l'hôtellerie, et suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg et Requena. Nous y passâmes la journée à nous reposer et à compter nos finances, que l'argent des voleurs avait fort augmentées; car on avait trouvé dans leurs poches plus de trois cents pistoles. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, et nous arrivâmes à un endroit où coulait un ruisseau d'une onde cristalline qui allait joindre lentement les eaux de Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtaient, et l'herbe que le lieu fournissait abondamment à nos chevaux, nous auraient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution.

Nous mîmes donc là pied à terre, et nous nous disposions à passer la journée fort agréa-

blement; mais lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous aperçûmes qu'il nous restait très-peu de vivres. Le pain commençait à nous manquer, et notre outre était devenue un corps sans ame. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne me plaisent guère sans Bacchus et sans Cérès. Il faut renouveler nos provisions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville qui n'est qu'à deux lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce petit voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre et de la besace, monta dessus, et sortit du bois avec une vitesse qui promettait un prompt retour.

Il ne revint pourtant pas sitôt qu'il nous l'avait fait espérer. Plus de la moitié du jour s'écoula; la nuit même déja s'apprêtait à couvrir les arbres de ses ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençait à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportait non-seulement l'outre pleine d'un vin excellent, et la besace remplie de pain et de toutes sortes de gibiers rôtis; il y avait encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous

regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, et nous dit en souriant : Je le donne à dom Raphaël et à toute la terre ensemble à deviner pourquoi j'ai acheté ces hardes-là. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau et une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs hauts-de-chausses ; une de ces écritoires composées de deux pièces liées par un cordon, et dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc ; un cadenas avec un gros cachet et de la cire verte ; et lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, Dom Raphaël lui dit en plaisantant : Vive Dieu ! monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons, et je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cents ; comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nippes inutiles ; et, pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un rôtisseur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche six perdrix, autant de poulets et de lapreaux. Tandis que ces viandes cuisaient, il arrive un homme en colère, et qui, se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard, dit au rôtisseur : Par saint Jacques ! Samuel Simon est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap ; cependant il sait bien que je suis un artisan solvable, et qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux, que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie ! Le maudit juif ! puisse-t-il y être attrapé ! Mes souhaits seront accomplis quelque jour ; il y a bien des marchands qui m'en répondraient.

En entendant parler ainsi cet artisan, qui a dit beaucoup d'autres choses encore, j'ai eu je ne sais quel pressentiment que je friponnerais ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à

l'homme qui se plaignait de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractère, a-t-il répondu brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'est un juif qui s'est fait catholique ; mais, dans le fond de l'ame, il est encore juif comme Pilate ; car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, et je n'ai pas manqué, au sortir de chez le rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne, on me la montre. Je parcours des yeux sa boutique, j'examine tout ; et mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, et qui me paraît digne du valet du seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achète ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur, l'autre pour représenter un greffier, et le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil.

Ah! mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit dom Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée! le beau plan! Je suis jaloux de l'invention. Je donnerais volon-

tiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux. Oui, Lamela, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, et l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent; ils sont tout trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'inquisiteur; moi, je représenterai le greffier; et le seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués; demain nous jouerons la pièce, et je réponds du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevais encore que très-confusément le projet que dom Raphaël trouvait si beau; mais on me mit au fait en soupant, et le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier et fait à notre outre une copieuse saignée, nous nous étendîmes sur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Debout! debout! s'écria le seigneur Ambroise à la pointe du jour. Des gens qui ont une grande entreprise à exécuter, ne doivent pas être paresseux. Malepeste, monsieur l'inquisiteur, lui dit dom Raphaël en se réveillant,

que vous êtes alerte! Cela ne vaut pas le diable pour monsieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachais des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, monsieur le greffier? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeùnâmes gaiement, et nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe et du manteau, de sorte qu'il avait tout l'air d'un commissaire du saint office. Nous nous habillâmes aussi, dom Raphaël et moi, de façon que nous ne ressemblions point mal aux greffiers et aux alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguiser, et il était plus de deux heures après midi lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressait, et que nous devions ne commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de

dom Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Dom Raphaël, Ambroise et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeurait à deux pas de sa maison. Monsieur l'inquisiteur marchait le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrais vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une salle, où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit : Je suis commissaire du saint office, et je viens ici pour une affaire très-importante. A ces paroles, le cabaretier pâlit, et répondit d'une voix tremblante, qu'il ne croyait pas avoir donné sujet à la sainte inquisition de se plaindre de lui. Aussi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence. Elle est sévère, mais toujours juste ; en un mot, pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui un très-mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours juif, et il n'a embrassé le christianisme que par des motifs purement humains.

Je vous ordonne, de la part du saint office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, et peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car, je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le greffier, qui déja tenait à la main son papier et son écritoire, s'assit à une table, et se prépara de l'air du monde le plus sérieux, à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahirait point la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les églises? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, dit le cabaretier; je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église. Bon, s'écria l'inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur le commissaire, répliqua l'hôte; je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai, sans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous

oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon ; je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, et pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connais point le marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais appeler Gaspard son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis. Quelle langue! il vous dira toute la vie de son maître, et donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchise, dit alors Ambroise; et c'est témoigner du zèle pour le saint office, que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez: mais faites les choses discrètement, que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret et de diligence. Il amena le garçon marchand. C'était un jeune homme

des plus babillards et tel qu'il nous le fallait. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le saint office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du saint office. Si l'on mettait mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargnerait point; ainsi, je ne le ménagerai pas non plus. Et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les mouvemens; un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui dans le fond n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette..... Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise, et je vois, par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez

précisément aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentimens. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit monsieur l'inquisiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau? Oui, quelquefois, repartit le garçon; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire. Ecrivez, greffier, que Simon fait la pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paraît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte. Ecrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez

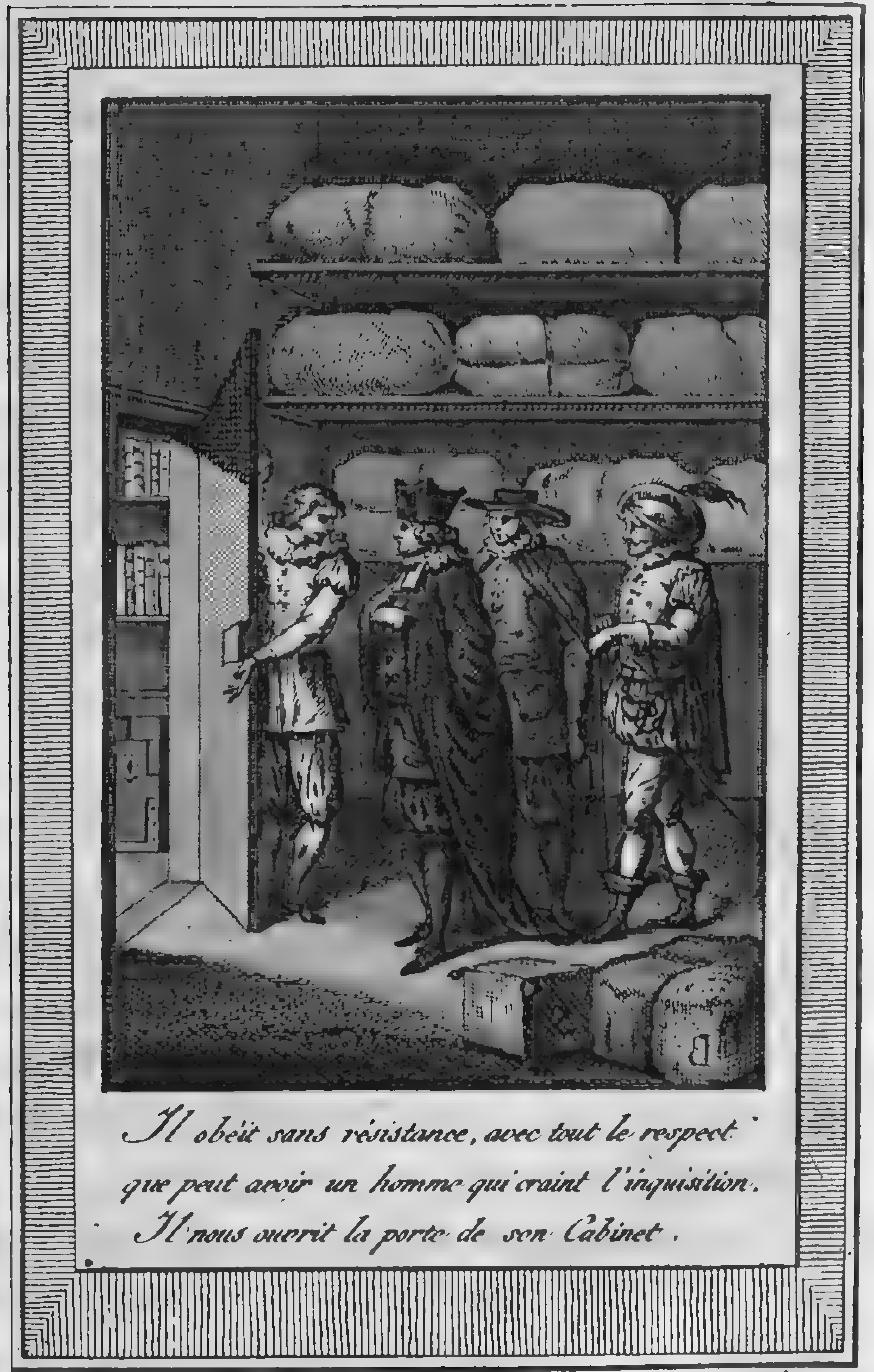
lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable prosélyte! Oh! oh! monsieur Simon, vous aurez affaire au saint office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout; achevez de faire connaître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y demeure très long-temps. Eh! nous y voilà, s'écria le commissaire, il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise. Ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier: écrivez, en gros caractères, que

Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est iuutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffirait pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monsieur le commissaire du saint office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvait se retirer; mais il lui ordonna, de la part de la sainte inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venait de se passer. Gaspard promit d'obéir, et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre; nous sortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; et, s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage quand Lamela, qui portait la parole, lui dit d'un ton impératif: Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la sainte inquisition dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les

mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière, comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avait voulu rendre suspect au saint office; peut-être aussi que, ne se sentant pas trop bon catholique, il avait sujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, et avec tout le respect que peut avoir un homme qui craint l'inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rebellion les ordres du saint office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier; il se tint dans sa boutique, et nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine; elles étaient dans un coffre ouvert, et il y en avait



Il obéit sans résistance, avec tout le respect que peut avoir un homme qui craint l'inquisition. Il nous ouvrit la porte de son Cabinet.

beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistaient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or; cependant, les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité; nous remplîmes nos poches de ducats; nous en mîmes dans nos chausses, et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler; enfin, nous en étions pesamment chargés sans qu'il y parût, et cela par l'adresse d'Ambroise et par celle de dom Raphaël, qui me firent voir par là qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet, après y avoir si bien fait notre main; et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte: ensuite il y mit le scellé; puis il dit à Simon: Maître Samuel, je vous défends, de la part de la sainte inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le propre sceau du saint office. Je reviendrai ici demain à la même heure pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces

mots, il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse et de légéreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville; et, remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant graces au dieu Mercure d'un si heureux événement.

CHAPITRE II.

De la résolution que dom Alphonse et Gil Blas prirent après cette aventure.

Nous allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume; et nous nous trouvâmes, au lever de l'aurore, auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin, pour gagner des saules que nous aperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze

cents pas du village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules fesaient un agréable ombrage, et qu'un ruisseau lavait le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, et nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, et nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu, ensuite nous achevâmes de vider notre besace et notre outre. Après un ample déjeûner, nous comptâmes tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon; ce qui montait à trois mille ducats. De sorte qu'avec cette somme et celle que nous avions déja, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il fallait aller à la provision, Ambroise et dom Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur et de greffier, dirent qu'ils voulaient se charger de ce soin-là tous deux; que l'aventure de Xelva ne fesait que les mettre en goût, et qu'ils avaient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenterait pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces saules; nous ne tar-

derons pas à vous venir rejoindre. Seigneur dom Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long-temps. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise; mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusables de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, et de vous imaginer que nous ne ferions pas plus de scrupule de vous abandonner, que les camarades que nous avons laissés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons faussé compagnie étaient des personnes d'un fort mauvais caractère, et dont la société commençait à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associé dans la vie civile que l'intérêt divise moins; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, seigneur Gil Blas, poursuivit Lamela, je vous prie, vous et le seigneur dom Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, et de vous mettre l'esprit

en repos sur l'envie que nous avons, dom Raphaël et moi, d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude : ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse, ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis, et je puis vous assurer que nous partirons, Ambroise et moi, sans appréhender que vous ne nous souffliez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous ? Oui, messieurs, leur dis-je, et vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur le champ, chargés de l'outre et de la besace, et me laissèrent sous les saules avec dom Alphonse, qui me dit après leur départ : Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis déja repenti. Hier au soir, pendant que je gardais les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il

ne convient point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aussi vicieux que dom Raphaël et Lamela; que si par malheur un jour, et cela peut fort bien arriver, le succès de notre fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, et d'éprouver un châtiment infâme. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, et je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Ma foi, monsieur Gil Blas, si la justice venait à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendrait. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, seigneur dom Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie; et, si vous le trouvez bon,

je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposais. Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis; mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai dom Alphonse que j'étais dans les mêmes sentimens, et nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire, de déménager sur le champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avaient marquée en nous laissant maîtres des espèces,

ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée.

Ambroise et dom Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avait été très-heureux ; qu'ils venaient de jeter les fondemens d'une fourberie qui, selon toutes les apparences, nous serait encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait ; mais dom Alphonse prit alors la parole, et leur déclara qu'il était dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avais le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions ; nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, et nous tirâmes vers Valence.

CHAPITRE III.

Après quel désagréable incident dom Alphonse se trouva au comble de sa joie, et par quelle aventure Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation.

Nous poussâmes gaiement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Dom Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avait point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avais fait pour lui; et, comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de

profiter de la première occasion qui s'offrirait de passer en Italie. Mais le ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château, des paysans de l'un et de l'autre sexe qui dansaient en rond et se réjouissaient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête; et dom Alphonse ne s'attendait à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il aperçut le baron de Steinbach, qui, de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport : Ah! dom Alphonse, c'est vous! l'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, et courut embrasser le baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, et jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai aussi avec eux, car, tandis qu'ils s'étaient embrassés, j'avais mis pied à terre et attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'était un homme de cinquante ans et de très-bonne mine. Seigneur,



Venez, mon Fils, vous allez apprendre qui vous êtes, et jouir du plus heureux sort.

pentier Inv.

lui dit le baron de Steinbach en lui présentant dom Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots, dom César de Leyva (ainsi se nommait le maître du château) jeta ses bras au cou de dom Alphonse, et, pleurant de joie, Mon cher fils, lui dit-il, reconnaissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laissé ignorer si long-temps votre condition, croyez que je me suis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avais épousé votre mère par inclination; elle était d'une naissance fort inférieure à la mienne. Je vivais sous l'autorité d'un père dur, qui me réduisait à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le baron de Steinbach seul était dans ma confidence, et c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la noblesse égale la mienne. Seigneur, interrompit dom Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, sans apprendre en même temps que vous voulez

me rendre malheureux? Ah! seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua dom César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos desirs. Mais ayez la complaisance de voir la dame que je vous destine; c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit une personne charmante et un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne vous pas contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi; vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En disant cela, il conduisit dom Alphonse dans un appartement où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là était le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine et Julie, et dom Fernand de Leyva son gendre, qui était neveu de dom César. Il y avait encore d'autres dames et d'autres cavaliers. Dom Fernand, comme on l'a dit, avait enlevé Julie, et c'était à l'occasion du mariage de ces deux amants que les paysans des environs s'étaient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que dom Alphonse parut, et que son père l'eut présenté à la compagnie;



Je vous sacrifie mon ressentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur.

le comte de Polan se leva et courut l'embrasser, en disant : Que mon libérateur soit le bien venu ! Dom Alphonse, poursuivit-il en lui adressant la parole, connaissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses. Si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de dom César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il était pénétré de ses bontés ; et je ne sais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance, que d'apprendre qu'il allait devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étais aussi un des libérateurs du comte de Polan, ce seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeait du soin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de sa générosité, et je ne voulus point quitter dom Alphonse, qui me fit intendant de sa maison et m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avait été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce

marchand tout l'argent qui lui avait été volé. J'allai donc faire une restitution : c'était commencer le métier d'intendant par où l'on devrait le finir.

Fin du Livre sixième.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Fin de la Table des Chapitres.

